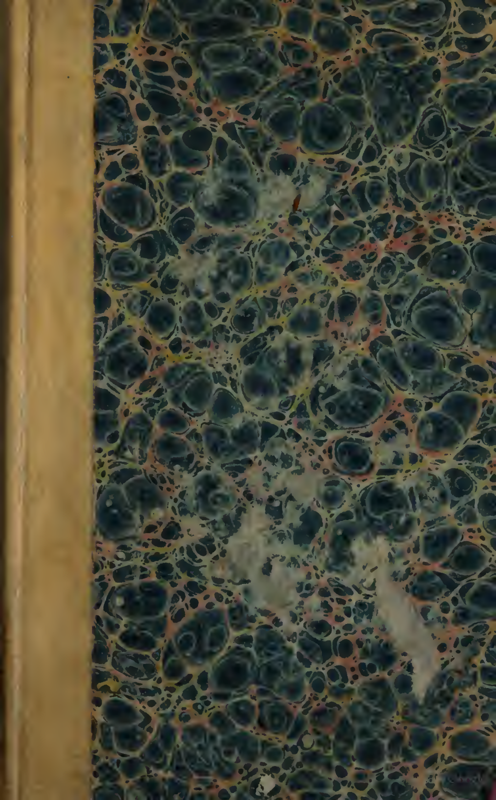
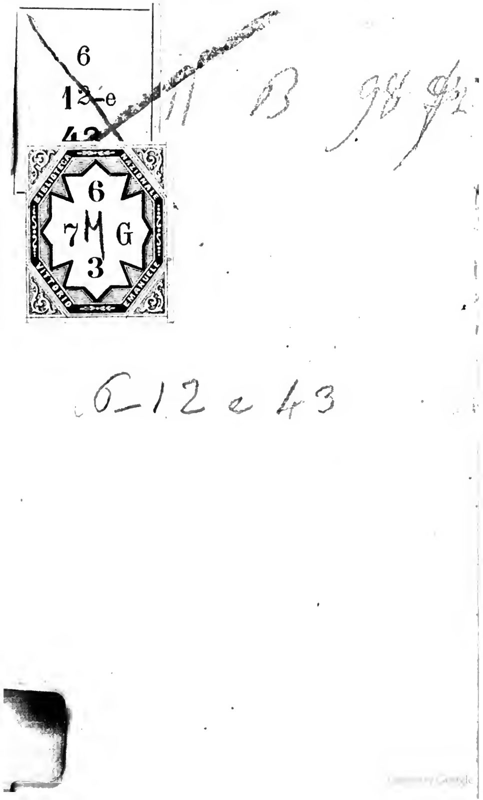



6
12-e
43
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
7 M G
3
6-12 e 43

SERMONS

DU

R. PERE ÉLISÉE,

CARME DÉCHAUSSÉ,

PRÉDICATEUR DU ROI.

TOME SECOND.



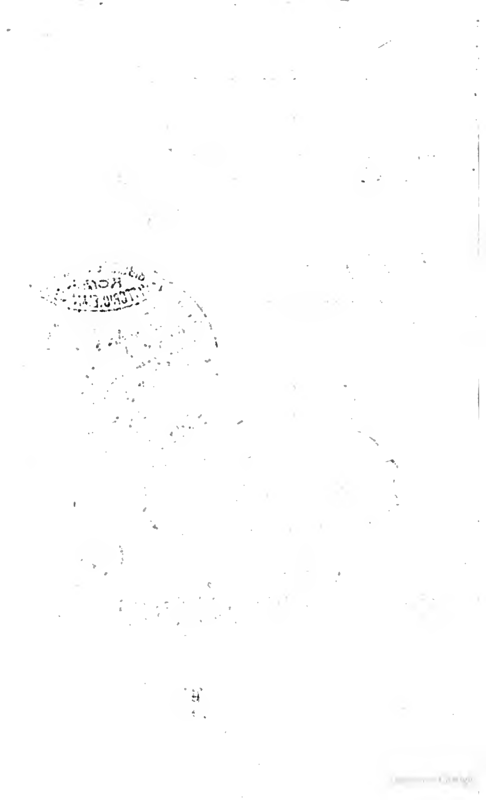


A PARIS,

Chez J. G. MÉRIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, n°. 38.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.





SERMON SUR L'AMBITION.



Dic ut sedeant duo filii mei, unus ad dexteram tuam, & unus ad sinistram in regno tuo.

Ordonnez que mes deux enfans soient placés dans votre royaume, l'un à votre droite, & l'autre à votre gauche. *S. Mathieu*, chap. 20.



JAMAIS sollicitation ne fut plus pressante, & jamais demande ne fut moins raisonnable que celle de cette mere ambitieuse des enfans de Zébédée. Remplie des idées de grandeur que les préjugés des juifs attachoient à la qualité du Messie, elle ne découvre dans les promesses de Jesus-Christ, que des prospérités temporelles ; elle pense que

ce regne qu'il doit établir après sa résurrection, sera un regne de gloire & de magnificence : que Jérusalem devenue la maîtresse des nations, recevra les tributs de tous les peuples, & s'enrichira de leurs trésors ; que les dépouilles des peuples vaincus, embelliront cette ville triomphante, en y rassemblant les merveilles de l'art & les chefs-d'œuvre de l'industrie ; qu'alors les disciples du libérateur, élevés au comble de la faveur, assis sur des trônes, & dépositaires de son autorité, jugeront les nations prosternées à leurs pieds, & partageront avec lui la gloire, les richesses, & les hommages de l'univers : *Sedebitis super sedes duodecim.*

Ravie de voir ses enfans attachés à un maître qui promet à ses disciples une fortune si brillante, & flattée par l'espérance, qu'ils seront un jour assis dans les premieres places de son royaume, cette mere ambitieuse se livre aux desirs les plus effrénés, & ne consulte que l'excès de sa tendresse : sans examiner si ces esprits durs, ardens, aussi impétueux que le tonnerre, sont propres à remplir des trônes, qui doivent être le siege de la douceur & de la clémence, sans se mettre en peine des

plaintes & des murmures des autres apôtres, ſans conſulter ſi les décrets éternels deſtinent ſes enfans à une ſi haute élévation ; elle uſurpe les droits de Dieu, ſeul arbitre de leur deſtinée ; elle les éleve elle-même ſur ces trônes imaginaires ; elle veut qu'ils occupent les places les plus diſtinguées, & qu'ils ſoient environnés de toute la gloire du libérateur de Jérusalem : *Dic ut ſedeant duo filii mei, unus ad dexteram, & unus ad ſiniſtram in regno tuo.*

Il eſt facile d'appercevoir dans les démarches de cette mere, tous les effets de l'ambition ; les motifs qui l'animent, ſont mépriſables ; elle n'enviſage pas les honneurs, comme des fonctions pénibles, qui nous rendent redevables à tous, & qui nous établiſſent ſur les autres hommes, pour travailler à leur bonheur ; elle ne cherche que ſon intérêt propre dans l'élévation de ſes enfans ; &, ſans examiner s'ils ſont dignes de remplir ces places éminentes, elle demande qu'ils y ſoient aſſis préférablement aux autres apôtres : *Dic ut ſedeant duo filii mei.* Les moyens qu'elle emploie ſont injuſtes ; elle met en uſage la brigue, l'adulation, les ſollicitations les plus vives, pour obtenir des dignités

qui ne doivent être accordées qu'au mérite, *Adorans & petens*; enfin elle ne désavoue pas la témérité de ses enfans, qui se croient assez de force, pour boire le calice d'amertume; & elle autorise en eux, cette présomption, qui, tenant lieu de toute capacité, annonce un abus inévitable de l'autorité, *Possumus.*

Et voilà, mes freres, les traits qui caractérisent l'ambition; elle est toujours méprisable dans ses motifs, injuste dans ses moyens, dangereuse dans l'usage de l'autorité. Trois réflexions que j'entreprends de vous développer, & qui feront tout le partage de ce discours. Puissent, ô mon Dieu, ces vérités si importantes, tomber sur des cœurs préparés & dociles! c'est la grace que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

TOUTE puissance vient de Dieu, & n'est établie, sur la terre, que pour le bonheur des hommes. Ecoutez, dit la sagesse, vous qui commandez à la multitude, & qui voyez avec complaisance un peuple innombrable soumis à vos

ordres ; vous avez reçu cette puissance du Seigneur, & cet empire du Très-haut, pour être les dispensateurs de ses bienfaits : images de la Divinité, vous êtes élevés au-dessus des autres, pour les rendre heureux par votre libéralité, & vertueux par vos exemples : l'usage légitime de votre autorité, est de faire que Dieu soit obéi, d'assurer le regne de la vertu, de la secourir & de la défendre de l'oppression du vice : vous n'avez la force dans les mains, que pour faire triompher l'innocence, & pour faire régner la raison. Quiconque fait servir à ses passions, les privileges & l'impunité dont jouit la grandeur, est un monstre d'inhumanité ; il sera l'horreur de ses semblables, & l'Etre suprême ne le distinguera dans son jugement, que pour lui préparer des supplices plus cruels : *Potenter tormenta patientur.*

L'amour du bien public est donc le seul motif qui doit nous animer dans la recherche des dignités, puisqu'elles ne sont établies que pour le bonheur de nos semblables : l'autorité n'est pas ce joug que la vanité fait appesantir, pour asservir des inférieurs à ses caprices ; c'est une regle qui n'est appuyée de la force, que pour les faire plier sous la

raison ; une vigilance paternelle qui n'exige leur soumission, que pour assurer leur bonheur. L'humanité, l'affabilité, la protection des foibles, le soulagement des malheureux, sont les premiers devoirs des grands, & les fondemens de leur véritable gloire ; placés sur la terre comme une providence visible, ils doivent sans cesse rappeller, par leurs bienfaits, le souvenir du Dieu dont ils sont les images : c'est la leçon de la nature, un sentiment que la violence des passions ne peut étouffer, quoiqu'elle rende souvent inutile l'impression qu'il fait sur nos cœurs. Cet éclat qui les environne, cette supériorité qui leur attire des hommages, cette faveur qui les approche de la source des graces, cette puissance qui met entre leurs mains les intérêts des peuples, ces richesses qui semblent prêter tant de facilités à leurs passions ; tous ces avantages de la fortune, toutes ces distinctions de la naissance ; toutes ces prérogatives du rang, sont pour les autres : le plaisir seul de faire du bien leur appartient, & c'est l'unique privilege qui puisse rendre dignes d'envie la grandeur & l'élévation.

De ce côté, mes freres, les honneurs

méritent notre eſtime & notre vénération. Rien n'eſt plus grand qu'un homme élevé au-deſſus des autres par le pouvoir de faire du bien, lorſqu'il remplit une deſtination ſi ſublime. Celui qui préfere le plaiſir de rendre heureux ſes ſemblables, à l'éclat frivole qui ne flatte que la vanité, eſt le modele le plus parfait de l'Etre ſuprême : ſon élévation, loin d'exciter l'envie, remplit les cœurs de reconnoiſſance. C'eſt pour nous qu'il eſt environné des ſoucis qui accompagnent les dignités, quoiqu'il connoiſſe leurs chimeres, dont le preſtige nous éblouit; qu'il préfere aux douceurs de la vie privée, les inquiétudes attachées aux fonctions civiles; qu'il ſe charge du fardeau des affaires publiques, & qu'il ſe livre aux travaux les plus pénibles. Heureuſe ſubordination ! liens ſacrés ! vous êtes véritablement chers à nos cœurs; vous ne faites ſa gloire qu'en faiſant notre félicité !

Tels ſont les motifs qui doivent nous animer dans la pourſuite des honneurs; l'amour du bien public, les avantages de la patrie, & le bonheur de nos ſemblables : telle eſt la ſource de cette noble émulation qui éleve les cœurs ; qui en bannit la molleſſe & l'indolence ; qui

rompt le charme d'une oisiveté honteuse; qui place la piété dans les devoirs, & qui donne aux Etats des hommes utiles en tout genre, des magistrats sages & laborieux, des juges éclairés & integres, des pontifes savans dans la loi du Seigneur, vigilans sur leur troupeau, conservateurs zélés & intrépides de la pureté de la foi, de la régularité des mœurs, & des droits du sanctuaire. Si l'amour de la gloire humaine se mêle quelquefois à ces motifs, c'est que l'homme, esclave de la cupidité, s'attribue injustement des talens, qu'il doit rapporter à l'auteur de tous les dons : du moins cette passion, quoique injurieuse au Créateur, n'est pas nuisible à la société ; lorsqu'elle ne recherche la gloire que dans le devoir, l'ordre & la félicité publique.

Mais il est un autre motif, indigne des ames grandes & vertueuses, qui anime la plupart des hommes dans la recherche des honneurs. Séduits par le vain spectacle des grandeurs, ils ne regardent les dignités, que comme des distinctions glorieuses qui les élevent au-dessus des autres, & ils n'envisagent pas les devoirs pénibles & les écueils qui les environnoient; ils ne veulent être

placés si haut, que pour dominer avec plus d'empire, usurper les hommages, affecter une supériorité ridicule, aggraver le joug de la soumission par la hauteur, & faire des loix de leurs caprices; ils sont flattés par l'espérance d'une situation, où les penchans déréglés ne trouvent point d'obstacles; où les occasions préviennent les desirs; où les passions se perpétuent par les ressources; où les dégoûts sont réveillés par la variété des plaisirs; où leurs crimes trouvent presque autant d'égards & de ménagemens, que leurs personnes.

Quoi de plus méprisable que ce motif d'intérêt personnel, qui cherche dans les honneurs la satisfaction de la cupidité ? Il pervertit l'ordre établi par le Créateur; il rend inutile la puissance de faire du bien, dont l'usage est la plus sublime fonction de la grandeur; il efface le seul trait de distinction que Dieu a mis entre les grands & le peuple, en les établissant les ministres de sa providence & de sa bonté; il les dégrade, & les met bien au-dessous des personnes soumises aux loix, puisqu'il les rend esclaves des passions; il rend leur autorité injuste & odieuse; il avilit les honneurs, qui tirent tout leur éclat de l'utilité pu-

blique. Ceux qui ne cherchent l'élévation que pour eux-mêmes, ſont les plus vils & les plus mépriſables de tous les hommes.

Et voilà, mes freres, le motif qui anime l'ambitieux dans la pourſuite des honneurs : le deſir inſatiable de s'élever au-deſſus de ſes ſemblables, eſt le ſeul reſſort de ſes intrigues & de ſes agitations. Séduit par le faux éclat qui environne les grands, le faſte, la molleſſe, la licence, lui paroiſſent les véritables privileges de la grandeur; il ne voit en eux que des maîtres, dont la puiſſance diſpoſe à leur gré des eſclaves qui rampent à leurs pieds; dont les paſſions ſont toujours ſatisfaites; dont la haine eſt redoutable; dont la vengeance eſt aſſurée; dont les erreurs ſont reſpectées; dont les caprices & les excès ſont conſacrés par les éloges de la flatterie. Frappé par des dehors ſi ſéduiſans, il attache ſon ame entiere au faux éclat des honneurs; les ſoins & les embarras inſéparables des fonctions publiques, échappent à ſes regards; la réflexion qui pourroit étendre ſes vues, & lui découvrir toute l'étendue de ſes obligations, s'épuiſe ſur ces avantages frivoles; & tandis qu'il ſe croit plus libre & plus indé-

pendant, par l'assurance de l'impunité, il ne s'apperçoit pas qu'il est plus gêné par les bienséances & les devoirs attachés à la grandeur.

Delà cet empressement qui paroît dans les démarches de la mere ambitieuse des enfans de Zébédée. Trompée par la vaine espérance du royaume temporel, elle ne pense plus que ces places qu'elle demande, doivent s'acheter par de grandes souffrances ; que cette prééminence dont parle le Sauveur, ne consiste que dans une plus grande abondance de justice & d humilité : une tendresse charnelle & des vues d'intérêt lui font oublier les instructions de Jesus-Christ, les opprobres de sa croix, & l'amertume du calice qu'il propose à ses disciples ; une idée confuse d'élévation, qui ne présente rien de fixe à l'esprit, suffit pour remplir son cœur ; elle ignore même ce qu'elle demande ; & la vivacité de ses sollicitations n'est que l'effet de la cupidité, de l'ignorance, & d'une vanité ridicule : *Nescitis quid petatis.*

Delà encore ces vœux outrés, ces projets vastes, cette inquiétude qui troublent le cœur de l'ambitieux, & ne le laissent jamais tranquille ; il ne jouit ni de sa gloire, ni de sa prospérité. Comme

il ne se propose d'autre but que l'élévation, son orgueil veut toujours monter plus haut ; tout ce qui est au-dessus de lui, irrite sa passion ; la supériorité des autres le révolte ; leurs succès réveillent sa jalousie ; leur égalité le blesse ; la faveur lui devient amere, dès qu'il faut la partager avec ses concurrens. Aman, dont les richesses égaloient l'opulence des rois, presque assis sur le trône de son maître, & qui disposoit à son gré du sceptre d'Assuerus, ne pouvoit goûter les douceurs d'une fortune si brillante ; la noble fierté de Mardochée qui refusoit de se prosterner à ses pieds, lui rendoit toute sa grandeur insipide ; & tandis que la faveur faisoit de ce ministre un objet de l'envie publique, un seul homme assez vertueux pour ne pas se plier à cette impiété, enfonçoit mille traits dans son cœur, & le rendoit insupportable à lui-même.

Grand Dieu ! telle est donc le funeste effet de cette injuste cupidité qui anime l'ambitieux dans la poursuite des honneurs. Elle le dégrade & l'avilit, en étouffant dans son cœur l'amour du bien public, le seul motif digne des ames vertueuses ; elle le rend misérable, en le livrant sans cesse à des projets tu-

multueux ou injustes : jouet de ses flatteuses illusions, il sacrifie son repos & son bonheur à des espérances douteuses ; tout irrite son ambition, & rien ne peut la satisfaire ; sa condition présente n'est jamais celle qui lui plaît ; & la seule idée d'une fortune plus élevée, suffit pour le dégoûter de tous les biens qu'il possede.

Que l'homme penseroit différemment, s'il envisageoit la véritable grandeur, & si l'amour du bien public dominoit dans son cœur ! Loin de rechercher les honneurs, il les fuiroit comme des inquiétudes de la vie, & des écueils de la vertu. Ceux qui connoissent les devoirs attachés à l'élévation, ne sont jamais éblouis du faux éclat qui l'environne ; ils savent que les grandeurs irritent plus les passions, qu'elles ne peuvent les contenter ; ils se croient ou incapables de supporter la dignité d'une vie publique, ou malheureux d'être forcés à renoncer aux douceurs de la vie privée. Hélas ! on ne se représente les dignités, que comme des distinctions qui nous élevent, qui nous donnent droit de suivre nos caprices, & qui mettent en liberté toutes nos passions ! Ce motif paroît seul agir sur nos cœurs ; & ce-

pendant elles ne font que des fervitudes honorables qui nous rendent redevables à tous, des engagemens plus forts à la juftice, à la modération, à la foumiffion aux loix. Il eft, fans doute, bien grand de travailler à rendre les hommes bons & heureux; mais ce travail eft rempli de dangers; & nous ne devons qu'à la patrie, le facrifice de notre liberté, lorfqu'elle nous confie les intérêts publics.

Auffi voyons-nous les plus vertueux fuir des honneurs qui les cherchent, réfifter aux follicitations, fe dérober aux pourfuites & aux inftances, refufer même des dignités auxquelles la voix publique les appelle. Il faut leur faire violence; & la néceffité de fervir la patrie paroît feule excufer à leurs yeux le confentement qu'ils donnent à leur élévation. Oui, mes freres, le vrai mérite n'eft jamais empreffé dans la recherche des honneurs; l'amour du bien public, qui en eft inféparable, ne peut nourrir cette foif infatiable des grandeurs; il eft toujours accompagné d'une défiance des talens, & d'une connoiffance des devoirs, qui répriment la vivacité des defirs, en montrant les peines & les écueils de l'élévation : l'amour injufte de foi-

même, & les vils motifs d'un intérêt personnel, peuvent ſeuls exciter ce deſir ardent de s'élever, qui paroît dans toutes les démarches de l'ambitieux ; & cette paſſion que le monde regarde comme le vice des grandes ames, n'eſt que le reſſort des cœurs lâches, & le trait le plus marqué des ames viles & mépriſables.

L'ambition eſt donc mépriſable dans ſes motifs ; j'ajoute qu'elle eſt injuſte dans ſes moyens : c'eſt le ſujet de ma ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

LES motifs qui nous animent, décident preſque toujours des moyens que nous mettons en uſage : ſi l'homme n'avoit d'autres vues dans la recherche des honneurs, que le bien public, l'avantage de la patrie, le bonheur de ſes ſemblables, il ne connoîtroit d'autres moyens de parvenir à l'élévation, qu'un mérite ſupérieur ; une capacité reconnue ; un talent décidé pour les fonctions auxquelles il aſpire ; des qualités aſſorties aux différens intérêts de la ſociété, dont il ſe propoſe le bonheur & l'avantage : l'intrigue, la calomnie, l'adulation, lui

paroîtroient des voies indignes & étrangeres au dessein qu'il a d'être utile, puisqu'elles ne servent qu'à montrer l'homme plus ambitieux & plus entreprenant, sans lui donner le mérite & la capacité de remplir les devoirs attachés à la grandeur.

Il n'est en effet qu'un moyen légitime de parvenir aux honneurs, c'est de s'en rendre digne ; il faut pouvoir être utile aux hommes, lorsque l'on veut prendre en main leurs intérêts ; & comme les distinctions ne sont établies que pour le bien public, ceux-là seuls ont droit d'y aspirer, qui sont capables de remplir toute l'étendue de cette destination : heureuse la société, si l'attrait des grandeurs ne faisoit naître dans les cœurs que cette émulation louable, qui tend à l'élévation par le mérite, qui ne connoît d'autres voies que la supériorité des talents, & dont toute l'habileté se réduit à se rendre plus digne des places auxquelles on aspire : alors la vertu seroit en honneur ; le mérite recevroit les récompenses ; les vicieux laissés dans l'obscurité murmureroient seuls contre l'équité des choix : chacun content des avantages qu'il trouveroit dans une sage administration, béniroit Dieu, dans les grands

grands qui tiennent ici-bas fa place ; leur élévation ne réveilleroit plus la cenfure ; l'eftime de leurs vertus étoufferoit tout fentiment de jaloufie ; la foumiffion libre & volontaire ne feroit qu'un hommage rendu à une raifon fupérieure ; & la fubordination devenue le lien de tous les intérêts, & la regle des fervices mutuels, feroit regardée comme la fource de l'ordre, de la paix & de la félicité des empires.

Mais l'ambition, par les moyens injuftes qu'elle emploie pour s'élever aux honneurs, fruftre la fociété de tous ces avantages, rend inutiles les efforts de l'émulation, & ufurpe par des crimes heureux, des récompenfes qui ne font dues qu'à la vertu : toutes les voies paroiffent légitimes à un ambitieux, dès qu'elles conduifent à la fortune ; l'efpérance du fuccès fuffit, pour juftifier à fes yeux la honte des moyens ; le crime qui l'éleve, eft pour lui comme une vertu qui l'ennoblit ; la fourberie, l'adulation, l'hypocrifie, n'ont rien d'indigne pour fon cœur ; le mérite feul qui entre en concurrence avec lui le bleffe & le révolte ; il violeroit les droits les plus facrés du fang & de l'amitié, pour éloigner un fujet capable, & en-

vahir sa place ; toujours en proie à l'envie, son œil avide & jaloux, verroit avec moins de peine, les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins & les talens d'un autre.

Quelle bassesse en effet dans toutes les démarches de l'ambitieux ! quel caractere plus décidé d'une ame vile ! quel trait plus marqué d'un cœur corrompu, pour qui le crime a perdu toute son horreur ! Suivez cette mere des enfans de Zébédée ; vous découvrirez dans les moyens qu'elle met en usage, tout l'avilissement des hommages que l'adulation inspire ; elle supplée, par la vivacité de ses sollicitations, à la justice de sa demande ; elle emprunte un langage flatteur & rampant ; elle rend des honneurs divins, pour obtenir des faveurs humaines; elle adore ; elle se prosterne devant celui qu'elle croit seulement revêtu d'une puissance temporelle : *Adorans & petens.*

Oui, mes freres, la flatterie est inséparable de l'ambition : il faut, pour parvenir, flatter les passions des hommes, lorsqu'on ne peut se concilier leur estime ; s'insinuer dans leur cœur par de lâches complaisances, lorsque

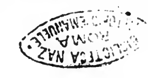
l'on ne peut mériter leur suffrage par les talens. Ces hommes si avides de grandeur, se déshonorent toujours par la bassesse de leur hommage ; leur élévation rappelle sans cesse leur avilissement ; ils s'abaissent devant les uns, pour s'élever sur les autres avec plus de hauteur ; ils rampent sans peine aux pieds d'un protecteur, comme des esclaves, pourvu qu'ils soient assurés de faire sentir à ceux qui leur seront soumis, tout le poids de leur orgueil ; victimes de la faveur, ils achetent des graces par la servitude & le sacrifice de leur repos ; ils supportent des caprices ; ils essuient des dégoûts ; ils dévorent des rebuts ; ils encensent des idoles qui les méprisent, & qui daignent à peine les honorer de leurs regards.

Et où ne conduit pas cette flatterie servile, lorsque l'ambition la regarde comme un moyen de s'élever aux honneurs ! On ne se contente pas de louer les riches & les puissans du siecle ; on devient leur complice & leur imitateur ; on partage leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs graces ; on jette dans leur esprit des soupçons contre les gens de bien ; on nourrit

leur jalouſie ; on excite leur fureur. Le miniſtre d'Aſſuérus ſurprend la religion de ſon maître, intéreſſe ſa gloire, arme la calomnie, pour détruire un peuple ſoumis dans l'eſclavage, & adorant dans les fers le Dieu qui le châtie ; il invente des couleurs pour les peindre puiſſans, riches, ſéditieux, oppoſés aux loix de l'empire, & ennemis du reſte des humains ; il arrache enfin cet ordre ſanguinaire : déja le ſignal du carnage étoit donné ; le ſang de l'innocent alloit être répandu ſur la terre ; c'en étoit fait du peuple juif, ſi Dieu n'eût touché le cœur du roi, & s'il n'eût fait triompher les graces pudiques d'Eſther des conſeils d'un barbare, dont l'ambition ſe couvroit des apparences du bien public. Les meilleures vues jointes à une grande pénétration, ne ſuffiſent preſque jamais pour détourner les funeſtes effets de ces langues homicides ; tous les grands ſont expoſés à être ſurpris, & ont peine à échapper aux pieges de l'ambitieux ; rarement ils ſoupçonnent toute ſa baſſeſſe & ſa malice ; il faut des coups extraordinaires, où la main du Seigneur agiſſe avec éclat, pour démaſquer ces hommes pervers, & confondre leurs impoſtures.

Grand Dieu ! ne permettez plus que les artifices des ambitieux triomphent de la droiture & de la ſimplicité de la vertu : gravez ſur leur front des traits ſi difformes, que leur méchanceté ne puiſſe échapper à nos regards. Ils ne cherchent qu'à nous ſéduire par de fauſſes apparences ; ils ſe ſervent même du voile auguſte de la religion, pour couvrir la noirceur de leurs deſſeins ; ils empruntent les dehors reſpectables de la piété ; ils affectent une grande auſtérité de mœurs, pour tromper plus ſûrement la vertu, que la ſincérité met moins en garde contre la fraude & l'hypocriſie : ils ont toujours les intérêts du ciel dans la bouche ; mais leurs diſcours artificieux ne ſervent qu'à ouvrir les oreilles à la malignité de leur calomnie : la douceur eſt ſur leurs levres, & le fiel eſt au fond de leurs cœurs ; leur zele amer ne cherche qu'à rendre odieux ceux qu'ils veulent perdre ; & les ſoupçons qu'ils jettent ſur leur conduite, tendent plutôt au renverſement de leur fortune, qu'au réglement de leurs mœurs.

Rien n'eſt capable d'arrêter ces cœurs que l'ambition domine : la trahiſon, les noirceurs, les meurtres, la révolte, ſont pour eux comme les voies légiti-



mes. Toujours inquiets & agités, ils portent par-tout la confusion & le désordre ; ils s'applaudissent des troubles publics, de la ruine des familles, du bouleversement des états, pourvu qu'ils espérent s'élever sur cet amas de débris qui les environne. Hélas ! nous ne le voyons que trop dans ce siecle où nous vivons ! L'assemblage de tous ces traits forme le tableau de nos mœurs : l'ambition a banni de notre commerce la sincérité, la confiance ; les droits les plus sacrés sont comptés pour rien ; les liaisons du sang & de l'amitié ne peuvent plus rassurer contre les entreprises d'une rivalité ambitieuse ; les témoignages extérieurs de la bienveillance ne servent qu'à couvrir les noirceurs de la perfidie. Chacun se croit en droit d'opposer la ruse à la ruse, l'artifice à l'artifice ; la société n'est plus qu'un assemblage de forcenés qui se brisent & s'entre-détruisent par des chocs mutuels, pour s'élever sur les ruines de leurs semblables, & pour se précipiter en même temps dans les abymes qu'ils ont creusés sous leurs pas.

Un spectacle encore plus affligeant se présente à mes yeux : je vois la fortune & la grandeur placées sur nos au-

tels, & partageant nos hommages avec le Dieu des humbles & des pauvres : l'ambition ouvre les portes du sanctuaire ; les dignités sacrées sont le prix de l'intrigue & des sollicitations humaines ; l'autorité des Pasteurs est rampante devant les puissans du siecle. Dès les premiers âges, les Jasons, les Alcimes, les Mathans, s'élevoient par des crimes sur le trône d'Aaron, favorisoient l'idolâtrie & les superstitions du roi, renversoient les usages de leur patrie, & introduisoient les mœurs des Gentils, jusques dans la cité sainte. Ainsi le desir de s'élever avilit les images mêmes de la majesté du Très-haut, & leur donne un cœur lâche, qui sacrifie la regle & le devoir à des faveurs humaines : ainsi cette passion subjugue des hommes destinés à détruire son empire, & assujettit aux caprices des grands les ministres des ordres du Tout-puissant. Tirons une voile sur ces désordres, qui ternissent l'éclat du sanctuaire. L'église, dont les loix proscrivent avec tant de sévérité les voies injustes de l'ambition, a vu dans tous les temps des pasteurs dignes du choix de l'Esprit saint, & qui ne devoient leur élévation qu'à leurs refus & à leurs larmes. Nous

en admirons encore de nos jours ; que la puiſſance des rois éleve & protege tout à-la fois ſur le trône ſacerdotal ; & ſi l'ambition fraye à quelques uns le chemin des honneurs, c'eſt que les diſpenſateurs des graces ſont expoſés à être trompés, que les meilleures intentions ne peuvent prévenir tous les abus, & que par-tout où il y a des hommes, on y trouve auſſi des prévarications, des déſordres & des crimes.

Suivez ces triſtes révolutions qui ont ébranlé les trônes, & détruit les empires; repaſſez ſur les funeſtes effets des diſſentions civiles, les meurtres, les empoiſonnemens, tous les traits affreux que préſente le tableau de tous les ſiecles, vous découvrirez que l'ambition ſeule allumoit le flambeau de la diſcorde, & accoutumoit les cœurs aux horreurs du carnage. Quelle autre fureur pouvoit mettre le poignard entre les mains de l'implacable Athalie, & l'acharner ſur les reſtes malheureux du fidele David? la paſſion de régner, toujours inquiete & cruelle, pourſuivoit des rivaux juſques dans ſes enfans, & cherchoit à éteindre ſes ſoupçons jaloux dans leur ſang. Le deſir prématuré du trône ferme le cœur d'Abſalon à tous les ſentimens de la nature;

nature ; il foule aux pieds les devoirs de la piété filiale ; il se livre aux conseils barbares d'Achitophel ; il souille la maison de son pere par des incestes, pour donner plus d'éclat à sa révolte ; il médite sa mort au milieu des fêtes licencieuses qu'il donne à ses concubines ; il se propose d'enfoncer le premier trait dans son sein, content de le voir expirer sous ses coups, pourvu qu'il puisse arracher le sceptre de ses mains défaillantes.

Rappellerai-je ici les excès auxquels nous porterent les discordes civiles, temps désastreux, où la France cherchoit à s'ensevelir sous ses propres ruines ? Hélas, combien l'homme est sujet à l'erreur ! Au milieu de tant de crimes, le peuple paroissoit tranquille ; & animé de cette confiance qui est le fruit de l'innocence, il prenoit le ciel à témoin de ses forfaits ; il adressoit à Dieu, des vœux parricides. Le fanatisme aveugloit sans doute les esprits, & tyrannisoit les cœurs : mais l'ambition des chefs, mettoit en mouvement les premiers ressorts ; ils dirigeoient l'aveugle fureur de la multitude par leurs sourdes intrigues ; ils armoient sa piété trop crédule ; ils couvroient leurs intérêts de celui du ciel,

& ils ne se servoient du voile de la religion, que pour mieux cacher les sombres profondeurs de leurs noirs desseins. Nuit éternelle ! couvre de tes ombres ces horribles attentats ! & que la douceur de nos mœurs ne soit plus altérée par ces fureurs ! Dieu de nos peres ! achevez votre ouvrage ; faites descendre du ciel, cette paix, le fruit le plus précieux de votre clémence ! détruisez toutes les semences de la discorde, & que les cœurs réunis aux pieds du trône & des autels, ne soient plus animés que par l'amour du bien public, de la religion, de la patrie, du prince dont l'univers chérit les vertus, & dont le ciel protege les jours !

Tels sont les ressorts que l'ambition fait mouvoir pour parvenir à ses fins ; la flatterie, la trahison, l'hypocrisie, la calomnie, la révolte, les meurtres & l'assemblage de tous les crimes. Cette passion, quoique moins dangereuse & moins marquée dans la poursuite des petits objets, nourrit une égale injustice dans tous les cœurs ; elle rend les hommes capables des plus grands excès ; elle oppose toujours au mérite, l'intrigue & la cabale ; & si ses démarches paroissent quelquefois moins odieu-

ſes, c'eſt que les occaſions lui manquent de déployer toute ſa noirceur. L'ambition eſt donc injuſte dans tous ſes moyens: il me reſte à vous faire voir qu'elle eſt dangereuſe dans l'uſage de l'autorité.

TROISIEME PARTIE.

LES dignités & les fonctions publiques exigent dans les hommes qui aſpirent aux honneurs, des talens & des vertus, la connoiſſance & l'amour du devoir, de grandes vues pour le bien public, & un cœur qui embraſſe ce bien, à portée duquel le mettent ſes lumieres. Les talens ſans la vertu, ſont ſouvent funeſtes & dangereux; les meilleures vues ſans la capacité, deviennent inutiles; la réunion des qualités de l'eſprit & du cœur, peut ſeule rendre l'exercice de l'autorité honorable à ceux qui en ſont les dépoſitaires, & avantageuſe à la ſociété.

Or, mes freres, l'ambition ſe trouve rarement réunie avec les talens, & bannit toujours des cœurs, l'amour du devoir. La préſomption, la vanité, l'ardeur précipitée d'une fauſſe gloire, lui tiennent lieu de mérite; & ſi la pénétration, l'étendue des lumieres,

le génie des affaires, se rencontrent quelquefois dans un ambitieux, les mauvaises qualités du cœur, l'orgueil, les vues d'un intérêt personnel, rendent dangereux entre ses mains l'exercice de l'autorité, & font des plus grands talens, les instrumens des malheurs publics.

En effet, la présomption est le trait le plus marqué du caractere des enfans de Zébédée. Remplis des idées de faste, & éblouis par le faux éclat d'un royaume chimérique, les sages instructions de Jesus-Christ, si opposées à leurs vues charnelles, les mépris, les souffrances & les persécutions qu'il annonce à ses disciples, les dangers & les sollicitudes inséparables des grandeurs, leur incapacité, leur foiblesse dont ils ont fait tant d'épreuves, ne peuvent guérir leur folle ambition, & réprimer la vivacité de leurs desirs : interrogés par leur maître, s'ils ont assez de force pour le suivre sur le calvaire, & boire le calice des amertumes, ils répondent avec confiance qu'ils le peuvent : *Possumus.*

Et tel est le langage ordinaire de l'ambition ; la présomption est inséparable de cette passion qui prend sa source dans l'orgueil ; le vrai mérite n'inspire qu'une sage défiance : plus on a de lumieres,

d'expérience & de connoissance du cœur humain, plus on comprend l'importance des fonctions publiques, & plus on se croit au dessous des places que l'on remplit : les grands hommes se voient toujours petits ; l'éclat de quelques qualités louables ne suffit pas pour enfler leur cœur ; la vérité éclairée par les réflexions, leur découvre à travers ces traits d'élévation, des foiblesses & des défauts qui les ramenent au niveau des autres hommes. L'ambitieux, au contraire, se croit digne des honneurs auxquels il aspire ; l'ignorance nourrit en lui cette confiance téméraire ; la réflexion qui pourroit découvrir son incapacité, est étouffée par la vivacité de ses desirs. Il n'examine pas si ses talens sont proportionnés à cette place, il suffit qu'elle flatte sa vanité ; le cœur & la passion décident, où la raison seule devroit être écoutée ; & il se croit d'autant plus digne de l'élévation, qu'il la desire avec plus d'ardeur : *Possumus.*

Que l'autorité devient dangereuse, lorsqu'elle est confiée à des hommes de ce caractere ! Quel malheur pour la société, lorsque les premieres places sont remplies par ces ambitieux que la faveur y éleve, que la présomption y

soutient, & que la mollesse y endort ; qui, se faisant une occupation de leurs amusemens, ne donnent que les restes d'une oisiveté languissante à des fonctions où ils décident de la vie, des biens, de l'honneur des citoyens ; & où les fautes, toujours grandes, ne sont presque jamais réparables ! Incapables de voir le bien & de connoître les véritables intérêts, ils marchent au hasard, sans regles, sans principes, sans discernement ; le caprice, l'humeur, la flatterie dictent toutes leurs décisions ; esprits mous & inappliqués, ils laissent languir les affaires, ou ils les décident sans examen ; des subalternes abusent de leur confiance ; l'autorité devient foible & méprisable entre leurs mains ; les mœurs souffrent de la licence ; l'injustice triomphe par la ruse ou la violence ; toute la société tombe dans le désordre & dans la confusion.

Ne présentons-nous pas avec des couleurs trop vives les dangers auxquels nous expose la présomption des ambitieux ? Le défaut de talent les conduit-il toujours à l'abus de l'autorité, & la docilité aux bons conseils ne peut-elle pas réparer ce qui leur manque du côté des lumieres ? Et dans quel temps

les oreilles de ces hommes vains ont-elles été ouvertes aux conſeils des ſages ? Remplis de leur propre mérite, l'adulation, toujours empreſſée de flatter leur vanité, trouve ſeule accès auprès d'eux ; ils ne veulent que d'indignes apologiſtes, & non des cenſeurs éclairés ; ils ne ſuivent que ces conſeils agréables, qui rarement ſont utiles. Allez, diſoit le Seigneur à l'eſprit de menſonge, entrez dans la bouche d'Achab, flattez-le, vous réuſſirez, & ſa ſéduction eſt aſſurée ; *decipies & prævalebis.* Les eſprits bornés & incapables de ſe conduire par leurs propres lumieres, ſont ordinairement les moins dociles aux avis ſalutaires ; la préſomption qui couvre leur incapacité, leur inſpire de la défiance contre ceux qui cherchent à les éclairer ; jaloux de leur autorité, ils craignent de l'avilir, en rendant hommage à une raiſon ſupérieure ; incapables de prévenir leurs chûtes, & de ſe relever après être tombés, une mauvaiſe honte, une vanité ridicule les ſoutient dans leurs fauſſes démarches ; ils croient que leur puiſſance ſeroit expoſée au mépris, ſi elle ſe condamnoit elle-même ; & que leur gloire ſeroit avilie, s'ils convenoient

de leur erreur & de leur surprise : ainsi l'abus de l'autorité reste sans remede ; & les fautes qu'ils commettent par un défaut de lumieres, deviennent irréparables par leur inflexible opiniâtreté.

Quand même les lumieres, les talens, la capacité se trouveroient dans un ambitieux, en seroit-il moins vrai que l'orgueil, les vues d'un intérêt personnel, le desir de satisfaire ses passions, rendroient dangereux entre ses mains, l'exercice de l'autorité ? Les talens peuvent être également funestes ou avantageux à la société ; c'est la droiture du cœur, la pureté des intentions, l'amour de la vertu, qui les rendent utiles ; ils ne sont que de grands vices, lorsqu'ils sont mis en œuvre par les passions : les connoissances empoisonnées par l'orgueil, n'enfantent que des chefs de parti & des rebelles ; les raffinemens de la politique, dictés par la mauvaise foi, ne couvrent que des injustices ; le courage enflammé par l'ardeur d'une fausse gloire, n'annonce que des calamités & des ruines ; tous les talens peuvent multiplier les crimes, & devenir la source de nos malheurs.

Il est donc certain que l'élévation

d'un ambitieux annonce toujours l'abus de l'autorité, & que ſes talens deviennent funeſtes, puiſque les paſſions ſeules, & non l'amour de la vertu, en reglent l'uſage. Eſclave de ſes penchans déréglés, dans une place où rien ne met obſtacle à ſes deſirs, il ſe livrera ſans ménagement à la volupté. Fier, dédaigneux, jaloux de faire ſentir ſa ſupériorité, l'orgueil effacera de ſon front, cette ſérénité qui rend acceſſible & affable; on ne verra en lui, que ces inégalités de caprice, ces chagrins biſarres, ces rebuts cruels qui portent dans le cœur des malheureux, l'amertume & le déſeſpoir. S'il eſt avide de richeſſes, il ſe ſervira des voies les plus criminelles pour en acquérir; il refuſera à l'indigent, la protection des loix, il détournera à ſon profit, les ſources de l'abondance publique; & des talens qui devoient être conſacrés au bien de la ſociété, ne ſeront employés qu'à trouver des moyens pour opprimer les peuples, ou d s voiles pour couvrir les vexations & les rapines.

Que ſera-ce, ſi avec un génie inquiet & turbulent, il tient entre ſes mains les grands reſſorts de l'état? Un ſeul ambitieux avec des talens ſupérieurs, mais

sans conscience & sans probité, se rendoit redoutable à David. La justice & la vérité étoient sur le point de succomber, si Dieu n'eût soutenu son trône chancelant, en confondant les conseils du perfide Achitophel. Que le sort de ces audacieux est dangereux, & qu'il s'en trouve peu dont l'ambition n'ait été funeste aux empires ! Tantôt leur politique artificieuse nourrit le trouble & la confusion, allume les feux de la discorde, & cherche l'impunité des grands crimes dans les désordres de l'anarchie ; tantôt leur rivalité sacrifie l'intérêt de la patrie à des ressentimens personnels, & fait échouer les projets les plus avantageux, pour ôter à un concurrent la gloire du succès.

Quels traits nous présentent les fastes de ces conquérans que l'ambition conduisoit à la gloire, & qui, avec des vertus guerrieres, ont préféré l'éclat & la célébrité des triomphes, au bonheur du genre-humain ? Semblables à ces torrens de feu, qui, sortant avec impétuosité du fond des abymes, ravagent les contrées voisines, & ne présentent de tout côté que l'image de la mort, ils n'ont laissé après eux, que des monumens lugubres, des provinces dé-

peuplées, des campagnes dépouillées de leur beauté, des villes réduites en cendres, & des citoyens ensevelis sous leurs ruines.

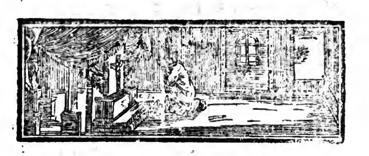
Ne poussons pas plus loin ce détail affligeant de nos malheurs; chaque siecle, chaque jour nous fournit là-dessus de tristes exemples. Dans les premieres dignités comme dans les fonctions subalternes, l'ambition abuse de l'autorité, trouble l'harmonie publique, tourne à la satisfaction des passions, la licence que donne l'élévation. Cette passion dangereuse nourrit dans le cœur le germe de tous les vices, & n'attend que les occasions pour le développer : elle est méprisable dans ses motifs, injuste dans ses moyens, dangereuse dans l'exercice de l'autorité.

Eloignez de nous, ô mon Dieu! les funestes effets de cette passion, qui dégrade & avilit votre image, & qui est la source de tous nos malheurs! Que les projets de l'ambitieux soient confondus; que les honneurs soient la récompense de la vertu; que les grands ne cherchent la gloire que dans le bonheur des peuples; que tous les cœurs réunis par l'amour du bien public, tendent à établir sur la terre cette harmonie, l'image

de la paix des élus, dont toutes les inclinations ſe confondent dans le bien ſuprême ! que ces vœux ſoient pour nous le gage de la tranquillité de la vie préſente, & l'eſpérance de la vie bienheureuſe !

Ainſi ſoit-il.





SERMON
SUR
L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum, ex toto corde, & in tota anima tua, & in tota mente tua.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toutes vos forces. & de toute votre ame. *S. Mathieu*, chap. 22.



QUE l'homme, mes freres, eſt corrompu dans ſes voies ! que ſon ignorance eſt profonde ! & qu'il reſte peu de traces de ſa grandeur ! Cet attrait invincible pour le bien ſuprême, qui ſemble l'attacher à Dieu, avant que la réflexion démêle ſon objet, ſe fixe par ſon choix ſur les ſeules créatures : ſa raiſon maîtriſée par les ſens, ne parle plus aſſez haut pour le

convaincre de la néceſſité d'aimer ſon Créateur ; ſes yeux ſe ferment au ſpectacle de l'univers, qui publie ſes bienfaits. Il faut faire ſouvenir l'homme que le Seigneur eſt ſon Dieu ; qu'il a tout reçu de ſa bonté ; qu'il doit l'aimer de toutes ſes forces & de toute ſon ame : *Diliges Dominum Deum tuum:*

Mais ces paroles ſuffiſent elles pour le ramener à Dieu, dont il s'eſt éloigné ? Pourront-elles réveiller en lui l'idée des perfections divines qu'il porte dans le fond de ſon être, à préſent que cette idée, mêlée avec les images des ſens, ſe recule, pour ainſi dire, quand nous la cherchons ? Comment l'élever à la contemplation des vérités éternelles, ſous le poids d'un corps qui l'accable, & qui émouſſe toutes ſes penſées ? Comment fixer ſes regards ſur la nobleſſe de ſon origine & ſur ſa deſtination, puiſqu'il a tant de peine à rentrer en lui-même, qu'il n'aime pas à ſe voir, qu'il craint de retrouver ſon cœur qui s'égare, & ſon eſprit qui ſe diſſipe ? Hélas ! nous diſons à l'homme : Aimez votre Dieu ; lui ſeul peut faire votre félicité. Ce mot n'a rien d'affreux pour la nature : l'émotion ſuit l'idée qu'il préſente ; un attrait naturel tourne la volonté vers

cet objet ; & dans cette confuſion de ſentimens, l'ame ſemble s'unir au bien ſuprême, parce qu'elle ne démêle rien qui ſoit contraire à ſes penchans. Mais il faut l'aimer de tout ſon cœur, s'attacher à lui comme vérité, comme juſtice éternelle ; ſoumettre à ſa loi toutes ſes affections : voilà ce qui coûte à des enfans de révolte, à des cœurs que l'erreur ſéduit, que la volupté entraîne, & qui, foiblement remués par les charmes de la vertu, ſe livrent à l'impreſſion plus vive des biens ſenſibles. Eſſayons cependant de rappeller l'homme à ſa deſtination véritable. Au milieu de cette miſere où il eſt précipité, il lui reſte encore quelques traits de la perfection & de la grandeur à laquelle le Créateur l'avoit élevé. Un cœur capable de reconnoiſſance, & qui peut s'attacher par les bienfaits ; une pente invincible pour le bien ſuprême, que l'erreur peut détourner de ſon objet, mais que la raiſon doit fixer en Dieu ſeul ; tels ſont les motifs d'aimer Dieu que j'entreprends de développer ; & voici mon deſſein. L'homme, capable de reconnoiſſance, doit aimer ſon Dieu ; premiere Partie. L'homme qui connoît ſon bonheur, ne doit aimer que ſon Dieu ; ſeconde Partie.

C'eſt tout le partage de ce diſcours.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

L'HOMME peut abuſer des dons du Créateur, l'oublier dans la jouiſſance de ſes bienfaits, & s'éloigner de lui, par l'uſage même des créatures, qui doivent l'y rappeller ; mais cet abus & cette ingratitude naiſſent moins de ſes affections primitives, que de ſes erreurs, des écarts de ſon imagination & du preſtige des ſens : il eſt encore plus foible que vicieux ; & c'eſt trop charger le tableau de ſes malheurs, que de le repréſenter inſenſible aux bienfaits, incapable de reconnoiſſance, & preſque ingrat envers ſon bienfaiteur. En lui montrant ce qui doit abaiſſer ſon orgueil, ne lui cachons pas ce qui peut le ſoutenir contre le découragement : il a perdu cet empire ſur les paſſions, qui, tenant dans la ſoumiſſion tous ſes ſens, ne laiſſoit d'autre écueil à la vertu & à la gratitude, que l'orgueil, l'amour de l'indépendance, le plaiſir d'agir de ſoi-même, & cette ſatisfaction flatteuſe de faire ſon bonheur, dont la privation peut rendre importun le poids de la reconnoiſſance. A cette

premiere

premiere cauſe de notre révolte, ſe joignent le tumulte des paſſions qui nous dominent tour-à-tour, l'ivreſſe des ſens qui ferme nos yeux à la lumiere de la raiſon, l'attrait du plaiſir qui occupe l'ame entiere, & lui fait oublier la main bienfaiſante qui l'attache à l'uſage des êtres; mais ces ombres n'ont pas effacé tous les traits de cette auguſte image de la divinité; ſa raiſon peut encore découvrir dans les merveilles de la nature, la bonté de ſon auteur; ſon cœur eſt touché de ſes bienfaits; la gratitude & l'amour d'un être qui agit pour le rendre heureux, lui paroiſſent des ſentimens qui embelliſſent ſon exiſtence; il ſe reproche le choix déréglé qui le fait manquer à ce devoir: il eſt donc capable de reconnoiſſance; & cette loi primitive ſubſiſte au milieu des ténebres qui l'environnent, & des paſſions qui diminuent ſon impreſſion.

Or, mes freres, ſi l'homme eſt capable de reconnoiſſance, quel motif plus puiſſant pour mettre en action ce ſentiment, & fixer ſon amour, que la bonté d'un Dieu qui n'agit que pour le rendre heureux; qui n'exprime ſa ſageſſe dans la conſtruction de l'univers, que par des traits où ſa bienfaiſance éclate; qui

ne forme l'harmonie de cet ouvrage merveilleux, que par le rapport & le concours de toutes ses parties avec notre bonheur. Tout ce qui est sorti de la main de Dieu, est un bienfait pour l'homme dans l'ordre de la nature ; toutes les peines ne sont qu'une suite de nos désordres ; & quoique ces maux soient de justes châtimens, la bonté divine est si grande, qu'elle les change en bien dans l'économie de la rédemption. Voilà les grands objets que j'entreprends de vous retracer.

Mon ame, pleine d'erreur & d'incertitude dans ton intelligence, pleine de foiblesse & d'égarement dans ta volonté, démêle à travers ces ombres, les traits nobles qui sont l'empreinte de la main du Créateur! console-toi sous un joug pesant d'afflictions, en voyant les germes de félicité que la grace peut développer au milieu des débris de ta grandeur! ne t'éleve à ton auteur que par la douce confiance qu'inspirent ses bienfaits! n'emprunte que ces images touchantes qui rappellent ses miséricordes! Il est juste, il est redoutable, il est terrible dans ses châtimens. Mais cette justice que je dois aimer, n'est-elle pas tempérée par cette bonté qui peut seule

me rendre ſes attributs précieux ? Non, ce Dieu bienfaiſant n'eſt pas tel que le craint un cœur accablé par la vue de ſa miſere, troublé par les remords, & déſeſpéré par l'idée toujours préſente des ſupplices ; il eſt plutôt, comme le deſire un cœur foible, que la confiance ſoutient, que l'eſpérance conſole, & qui eſt plus près de l'aimer par-là même qu'il le voit aimable.

Au commencement il a créé le ciel & la terre : il commande, & l'univers ſort du néant : cette maſſe prend une forme ; le ſite & la diſtance de ſes parties ſont marqués ; le chaos ſe débrouille ; la terre s'affermit ſur ſes fondemens ; les abymes ſe creuſent ; la mer reſpecte ſes limites ; les cieux s'étendent comme un voile ; les aſtres brillent pour préſider au jour & à la nuit ; les heures ſe ſuccedent, & la premiere révolution des temps commence. Paroiſſez, brillante lumiere, vive image de l'intelligence ſuprême ; répandez vos rayons ſur la nature ; parez la terre de toutes vos couleurs ; multipliez ſes ornemens par la variété de vos nuances : ſans vous tout eſt confus, tout eſt difforme ; & votre éclat naiſſant ſemble faire ſortir une ſeconde fois du néant tous les êtres.

Vous fîtes ainsi, ô mon Dieu ! le ciel & la terre : tout étoit digne de vous, quoique ce tout ne fût qu'une petite partie de ce que vous pouviez faire ; votre puissance éclatoit & votre volonté se manifestoit & s'exécutoit au même instant, par une seule parole ; votre sagesse sembloit se jouer dans la création par la variété, la facilité, l'agrément de ses ouvrages : mais votre bonté, cet amour qui met toujours en action votre puissance, lorsque la justice ne l'arme pas contre le crime, votre bonté ne se montroit pas encore dans ses productions ; tout étoit grand, tout étoit admirable, & rien n'étoit un bienfait ; aucune créature ne pouvoit en jouir, vous aimer dans vos dons, & s'élever jusqu'à vous par la reconnoissance ; il manquoit en quelque sorte à cette plénitude qui répandoit hors de vous l'être & la vie, la communication la plus noble, celle du bonheur dont vous jouissez en contemplant vos perfections infinies. La voici cette bonté qui va se déployer sur une créature que l'amour & la puissance réunis forment enfin pour la félicité. L'homme sort des mains de Dieu, & le magnifique tableau de l'univers est fini ; un nouveau jour se

répand ſur toutes les parties de ce grand ouvrage ; leur ordre, leur aſſemblage, leur parfait aſſortiment ſe découvrent dans les rapports qu'elles ont avec notre bonheur ; l'homme paroît le but & le lien de toutes les productions ; ſans lui tout ſeroit inutile, & chaque choſe par ſon organiſation devient un bienfait : la lumiere trace dans ſes yeux l'image des différens objets ; des rapports juſtes réveillent l'idée de perfection gravée dans ſon ame, & il jouit des beautés qui ſont hors de lui-même ; la terre ouvre ſon ſein, pour répandre ſes tréſors ; l'odeur agréable des fruits l'attire. Si la fraîcheur & l'obſcurité de la nuit ſuccedent à la chaleur & au vif éclat du jour, c'eſt pour lui préparer un ſommeil tranquille, lorſque ſes ſenſations émouſſées l'avertiſſent qu'il a beſoin de renouveller ſes forces ; les étoiles qui brillent dans la vaſte étendue du firmament, ne ſont que des embelliſſemens de ſon ſéjour : Dieu ne ſe peint aux yeux de l'homme que ſous les ſymboles de la bienfaiſance ; on s'apperçoit qu'il a tout fait, pour que cette créature l'aimât, puiſqu'elle ſeule éprouve le ſentiment du bonheur, qui rend intéreſſant tout le ſpectacle de l'univers.

Fixons ſur-tout nos regards ſur ces temps heureux, où la bonté divine avoit mis entre nos mains cette félicité que la vertu pouvoit aſſurer: connoiſſons toute la dignité de notre ame par les ſingularités admirables de ſa création. Hélas! notre amour n'égalera jamais ce bienfait; faiſons l'homme à notre reſſemblance! Quel modele, mes freres! Dieu ſe contemple en nous formant; & ſa juſtice, ſa ſainteté, ſon intelligence ſe retracent dans ſon ouvrage; un ſouffle de ſa vie anime cette maſſe d'argile que ſes mains ont pêtrie; l'activité de ſa volonté paſſe dans la nôtre, & ſoumet la matiere à ſon empire; la jouiſſance de la vie s'étend ſur tout ce qui exiſte; l'homme obéiſſant à Dieu commande aux animaux, & fait ſervir à ſes beſoins leur force, leur induſtrie, leur légéreté naturelle; l'image de la ſageſſe ſuprême, empreinte ſur ſon front, les tient dans le reſpect; & leur ſagacité, leur inſtinct & leur courage, ne ſe déploient que pour exécuter ſes ordres: ils célebrent tous également la puiſſance du Seigneur, par leurs rapports & par leurs différences; ils annoncent tous ſa gloire, les uns par ce morne ſilence qu'ils gardent au fond des eaux, les autres par ces chants ſi variés dont

ils font retentir les airs : l'homme ſeul peut célébrer cette bonté qui ouvre la main bienfaiſante du Créateur, & qui remplit pour lui de bénédictions le ciel & la terre ; il paroît au milieu de l'univers, comme dans un temple, où la divinité prévient plutôt ſes deſirs, qu'elle n'exauce ſes vœux, ne fait ſentir ſa préſence que par cette action qui opere le bonheur, & ne reçoit que les hommages de la reconnoiſſance. Votre tendre providence, ô mon Dieu, répand encore ſur nous une partie de ſes biens ! Votre ſoleil luit ſur les juſtes & ſur les impies ; les nuées s'élevent & forment la pluie des deux ſaiſons ; la terre donne, comme le prix de nos ſueurs, ces fruits qu'elle renferme dans ſon ſein ; notre art ſubjugue enfin des animaux, qui devoient nous être aſſujettis par leur inclination naturelle : malgré toutes nos ingratitudes, nous jouiſſons encore des dons de votre amour. Qu'étoit ce dans les temps où nos crimes n'armoient pas votre juſtice ? Là, ſous un ciel toujours ſerein, l'homme heureux, tranquille, vertueux par ſes penchans, éclairé par les pures lumieres de la raiſon, maître de ſes ſens, n'éprouvant des beſoins que pour goûter des plaiſirs, ſatisfait de ſa

ſituation préſente ; plus heureux encore par ſes eſpérances, le ciel ouvert devant ſes yeux, pour y être tranſporté après une ſi belle carriere, ſans paſſer par les ombres affreuſes de la mort : que manquoit-il, ô mon Dieu ! à la félicité de l'homme, & que pouvoit faire de plus votre bonté pour mériter ſon amour ? Vous l'avez abaiſſé un peu au deſſous des anges, vous l'avez couronné d'honneur & de gloire, & vous l'avez prépoſé à tous les ouvrages de vos mains ; vous l'avez introduit dans ce monde viſible, pour le contempler, en jouir, & s'élever à vous par la reconnoiſſance ; vous lui avez donné la juſtice, la droiture, l'immortalité, l'empire ſur toutes les créatures : avec tant de richeſſes pour le préſent, quelle nobleſſe dans ſa deſtination pour l'avenir ! Point d'autre que de s'approcher de plus en plus de la divinité ; point d'autre que d'être heureux comme elle, par la connoiſſance de ſes perfections infinies : ſoyez parfait comme votre pere celeſte. L'homme, ô mon Dieu ! qui a été mis dans un ſi grand honneur, s'égalera-t-il aux bêtes inſenſées, & deviendra-t-il leur ſemblable, en ſe montrant inſenſible à vos bienfaits ?

Oui,

Oui, mes freres, l'homme comblé de tant de biens, devient ingrat, & tout ce qui avoit été fait pour ſon bonheur, ſe change en ſupplice. En s'éloignant de Dieu, il ſe livre à tous les maux. la nature entiere s'arme contre ſon maître, dès qu'il a perdu l'amour du bien ſuprême, ce premier lien de la ſubordination, qui tenoit dans la ſoumiſſion tous les êtres. Ne craignons pas de fixer nos regards ſur le tableau de nos miſeres; leur excès ne doit rien diminuer de notre reconnoiſſance. C'eſt nous qui ſommes les ouvriers de notre infortune : le Seigneur avoit rendu ſon image heureuſe; nos crimes ont altéré ſes traits; & plus ils l'ont défigurée, plus la bonté divine qui les répare, mérite notre amour. Il eſt juſte, ô mon Dieu! qu'après avoir ſecoué le joug de la vertu, je ſubiſſe celui des travaux, de la pénitence, de la mort, que vous m'avez impoſé. J'adore, en tremblant, les ordres rigoureux de votre juſtice : mais je n'oublierai pas vos miſéricordes.

Comment êtes-vous tombé, diſoit le prophete, bel aſtre du matin? Vous portiez en vous le ſceau de la reſſemblance : plein de ſageſſe, vous avez été ſanctifié dans le paradis de votre Dieu.

Parfait dans vos voies, dès le commencement de votre création, comment l'iniquité s'est-elle trouvée en vous ? L'erreur a t elle pu s'insinuer au milieu de tant de clartés, & la dépravation parmi de si grandes graces ? La langueur, l'infirmité, la mort, devoient-elles altérer ou détruire une carriere embellie par la vertu ? Passions tumultueuses, remords cruels, affreux désespoir, pourquoi déchirez-vous des cœurs qui devoient goûter, avec le sentiment actuel du bonheur, la douce confiance de l'augmenter ? Dieu si bon n'avoit pas fait le mal. Qui pouvoit donc le faire ? Il n'y avoit qu'une dépravation volontaire qui pût l'introduire dans le monde, en troublant son économie. Esprit superbe, c'est votre choix déréglé qui l'a fait sortir du néant : vous aviez dans vos mains la balance du bonheur & de l'infortune ; tous les biens, en vous unissant à Dieu ; tous les maux, en l'abandonnant. Insensé ! vous en avez fait votre partage : l'orgueil vous a enivré ; votre perfection est devenue l'écueil de votre vertu. Ingrat ! vous avez secoué le joug de la reconnoissance ; tout éclatant de lumiere, vous avez voulu en être la source ; vous avez affecté une élévation qui

vous fût propre ; vous avez dit : Je ferai ma félicité ; je ferai semblable au Très-haut ; & voilà que tout à-coup vous êtes tombé dans l'excès de la misere. Dieu, méprisé dans ses graces, s'est retiré ; & il ne falloit que cette opération pour produire un si grand changement. Privé de la charité qui inclinoit votre volonté vers le bien, toute l'activité de votre cœur s'est déployée sur le mal ; il n'est resté de votre grandeur, que ce qui peut augmenter votre supplice ; un desir immense de la félicité, & la privation totale de ce qui peut faire votre bonheur.

Les peines de cette vie ne peuvent être, en effet, qu'une suite du crime ; & à considérer les choses avec attention, on apperçoit aisément la liaison de nos maux avec cette cause. Dès que l'homme abandonne son Dieu, sa volonté se livre aux créatures qui ne peuvent remplir l'étendue de ses desirs ; & ce premier désordre amene tous les autres. L'attrait des biens présens, qui enflamme les passions, fait une impression trop vive ; l'émotion qu'elle cause dans les sens, ne laisse plus de calme à la sagesse, & la raison perd son empire : le corps soumis seulement à l'esprit, par une loi du Créateur, qui l'assujettissoit à l'ordre,

refuse l'obéissance à l'ame, dès qu'elle s'est soustraite à cet ordre ; la révolte se fait sentir ; l'homme ne peut en supporter la honte ; il rougit de se voir, & il craint ses propres regards. Malheureuse concupiscence ! on ne vous reconnoît que trop à ces traits. Source fatale ! c'est de vous que naissent toutes nos peines. Disons-le avec l'Apôtre : Si tout naît avec cette concupiscence, qui naît dans le désordre, tout naît odieux au Seigneur ; & nous sommes tous naturellement enfans de sa colere.

Delà cette grande affliction, que le sage peint avec tant de force. J'emprunte ici tous ses traits. Il y a un joug pesant sur les enfans d'Adam, depuis le jour de leur sortie du sein de leur mere, jusqu'au jour de leur sépulture dans le sein de la terre : *Grave jugum super filios Adæ.* Hélas ! nos miseres qui commencent avec la vie, durent jusques à la mort ; & d'où viennent-elles ? De nous seuls encore, de notre pente à l'excès, de notre cupidité qui fait naître des desirs immenses, qui met en opposition les intérêts, qui ne produit que des chocs, qui répand sur toute la vie, les craintes, les frayeurs & les alarmes. Depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à celui qui est

abattu dans la poussiere; depuis celui qui est revêtu de pourpre, jusqu'à celui qui est couvert d'une toile grossiere; on voit par-tout fureur, jalousie, tumulte, incertitude, agitation d'esprit, les querelles, les animosités, les longues & implacables coleres. Comment trouver la paix au milieu de tant de passions furieuses? Il semble qu'elles nous poursuivent jusques dans le néant; elles ne nous laissent pas en repos pendant le sommeil. Dans le silence & la tranquillité de la nuit, on se fait à soi-même une guerre violente. Des phantômes & des monstres se présentent à l'imagination échauffée: on s'étonne au réveil de ces vaines frayeurs, & d'avoir trouvé tant de périls dans une entiere sûreté. Que dirai-je des maladies accablantes qui nous tourmentent? N'en trouve-t on pas la cause dans ces désordres des sens, qui fait naître tant de mouvemens destructifs de notre organisation? Et où arrive-t-on après tant de maux? A la mort, qui nous poursuit sans cesse, qui nous saisit enfin dans ses affreuses mains. N'oubliez pas, dit le sage, la loi du sépulcre; elle est écrite sur tous les tombeaux. C'est une nécessité, depuis le péché, de mourir une fois; & après viendra

le jugement. O Dieu ! quelle incertitude terrible pour l'avenir ! Avec l'assurance de finir pour le présent, nous ignorons si dans votre jugement qui suivra la mort, vous nous trouverez dignes d'un bonheur ou d'un malheur éternel. Créature misérable ! pleure donc sur la perte de tant de biens que le péché t'a ravis ; mais aime Dieu qui les avoit répandus sur toi avec tant de profusion ; & console-toi en J. C. qui te les rend encore dans une plus grande abondance.

C'est ici que la bonté du Seigneur doit triompher de la dureté de nos cœurs, puisqu'elle fait servir à notre bonheur l'excès de nos miseres, & qu'elle change en récompenses les plus justes châtimens. Ce Dieu bienfaisant n'oublie pas sa clémence dans le temps même que sa justice frappe les coupables ; & sa colere fait encore mieux éclater ses miséricordes. Cieux, chantez ses louanges ; montagnes, portez nos cantiques jusques aux nues, parce que le Très-haut a eu compassion de ses serviteurs : autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant a t il exalté ses miséricordes : comme un pere a pitié de ses enfans, ainsi Dieu a eu pitié de nous, parce qu'il connoît nos foiblesses, & l'argile dont

nous ſommes pêtris ; il fait que nos jours s'en vont comme l'herbe, & que notre ame plus fragile encore n'a point de conſiſtance. Craignons donc dans notre infirmité, le péché qui nous a vaincus dans notre force ; mais confions-nous dans le Tout-puiſſant, qui veut nous faire triompher par ſa grace : il n'envoie jamais de maux ſans conſolation ; ſa bonté éclate toujours au milieu de ſes vengeances : ſi ſon courroux paroît quelquefois, dans un ciel ténébreux, menacer la terre d'un nouveau déluge, ſa clémence ſe peint bientôt dans un reſte léger de nuage, qui modifiant la lumiere en couleurs douces, annonce le retour de la ſérénité, & la fin des orages.

Et ſans retracer ces images conſolantes, dont l'Eſprit ſaint ſe ſert pour nous rappeller la bonté du Seigneur ; cette auguſte réparation qui a changé en notre faveur, par un retour admirable, tout ce qui avoit été employé pour nous perdre ; cette grace, prix ineſtimable du ſang de Jeſus-Chriſt, qui nous rend avec la vertu, la félicité qui en eſt inſéparable ; tant de bienfaits dans l'économie de la rédemption, ne ſuffiſent-ils pas, pour remplir nos cœurs de

reconnoissance & d'amour ? Quelle abondance de miséricordes ! Dieu a tellement aimé les hommes, qu'il leur a donné son fils unique : sa tendresse pour eux semble avoir épuisé sa toute-puissance. Que leur refusera-t-il, après leur avoir donné ce fils, l'unique objet de ses complaisances ? & que ne doivent-ils pas espérer, puisque l'excès de leur misere a trouvé ce remede dans la charité infinie du Créateur ? Dieu, offensé par l'abus de ses dons, maudit sa créature ; sa justice veut venger sa gloire ; son bras est levé : c'est alors que la bonté désarme sa colere, & que le Médiateur vient se jeter entre nous & son pere, pour arrêter ses foudres : il accomplit cette loi d'amour, écrite à la tête du livre qui précede tous les arrêts de la justice, & qui les regle encore, jusqu'à ce que les jours de la miséricorde soient écoulés ; il s'accommode à l'état de la victime dont il prend la place ; il se charge de la malédiction portée contre les prévaricateurs ; il meurt pour eux ; & sa satisfaction plus abondante que leurs crimes, ne laisse plus de droit à la vengeance : *Tunc dixi* : *Ecce venio.*

Mais c'est sur-tout dans le détail & l'exécution du plan des miséricordes,

que nous devons admirer le bienfait de la rédemption. Quel tableau ſublime préſenteroit la ſuite des événemens, toujours liée avec ce grand deſſein, ſi je pouvois en rapprocher tous les traits! Il ſemble que Dieu ne s'occupe que du ſalut des hommes. Dès l'inſtant de la chûte, il promet au pere de cette race proſcrite, un libérateur ; bientôt il tourne ſes regards ſur Abel & ſur ſes offrandes ; il agrée l holocauſte de Noé, & il aſſure par un ſerment que ſes miſéricordes ſeront éternelles ; il bénit dans la ſemence d'Abraham, ces nations qu'il avoit maudites dans celle d'Adam ; il remue le ciel & la terre pour achever ſon ouvrage ; il fait ſervir à ce deſſein, la ſucceſſion des empires, leurs révolutions, les paſſions mêmes des hommes. Le monde réparé, préſente aux yeux de la foi plus de merveilles, que le monde parfait dans ſon origine, n'en préſentoit aux yeux de la raiſon ; & la bonté du Seigneur ſe peint mieux, dans les traits qui rétabliſſent ſon image, que dans ceux qui lui donnoient ſon éclat primitif.

Voyez comment l'harmonie naît du ſein du déſordre, & le bonheur de l'excès de l'infortune. La droiture de la

raiſon, l'immortalité, l'empire abſolu de l'ame ſur le corps, ne nous ont pas été rendus avec la juſtice : mais la grace du médiateur, ſuffit pour remplacer tous ces biens ; elle eſt avec nous, pour nous purifier du péché ; avec nous, pour n'en plus commettre ; avec nous, pour nous conduire à la vie éternelle. Notre volonté ſi foible eſt encore environnée de mille périls, qui mettent en danger la vertu ; & elle nous fait triompher dans notre foibleſſe, de l'ennemi qui nous a vaincus dans notre force : le poids des infirmités nous accable ; la mort acheve la diſſolution de ce corps, qu'elle prépare dans tous les inſtans de notre vie ; & nous finiſſons enfin par la pouſſiere, comme nous avons commencé par elle. Mais cette mort n'a rien de terrible, depuis que le libérateur l'a percée de ſon aiguillon : le coup qu'elle porte, nous ſouſtrait pour toujours à ſon empire ; elle avance notre bonheur, en arrêtant le cours de notre vie ; & elle l'aſſure, en fixant la mutabilité de nos deſirs. Après tout, il faut en convenir, exilés ſur la terre, nous marchons comme les Iſraélites, dans un déſert affreux, dans un ſable aride & brûlant, dont l'ardente ſécheresse produit ces ſerpens

qui tuent les voyageurs : mais nous avons comme eux des remedes à tous ces maux. Nous trouvons dans le corps de Jesus-Christ, cette manne cachée, cette nourriture solide qui fortifie nos ames; nous avons en lui, pour étancher notre soif, une fontaine jaillissante à la vie éternelle; dans nos erreurs, nous avons pour guide une colonne de lumiere, celui qui dit, je suis la lumiere du monde, quiconque suit mes traces, ne marche pas dans les ténebres; contre les serpens brûlans, ces cupidités dont le feu se glisse dans nos veines & nous consume, Dieu a élevé un signe dont la vertu guérit ceux qui le regardent, Jesus Christ crucifié dans la ressemblance de la chair du péché, qui écrase, selon la promesse, la tête de l'ancien serpent, & qui sauve de ses morsures, les justes qui mettent en lui toute leur confiance: la voix de nos iniquités a donc fait jetter le cri plus favorable du sang de l'agneau sans tache, & l'excès de nos ingratitudes a fait éclater davantage ses miséricordes; les bienfaits de Dieu dans la création, étoient préférables, si nous comparons les biens qu'il avoit répandus sur l'homme innocent; ils sont plus touchans dans la réparation, si nous réflé-

chiſſons ſur les maux dont il nous a délivrés. Ainſi ce retour de clémence qui fait briller les premiers rayons du ſoleil, après un temps orageux où les foudres conſternoient la nature, répand dans les cœurs une joie plus vive; quoiqu'on lui préfére cette bonté qui entretient la conſtante ſérénité d'une ſaiſon plus douce.

Mon Dieu, que vos miséricordes ſont abondantes en Jeſus-Chriſt, & que les ſujets d'eſpérance ſe multiplient devant nous! J'ai conſidéré vos œuvres, & je n'y ai trouvé que des traits propres à m'inſpirer une douce confiance : j'ai vu l'homme parfait dans ſa création, déchu de la félicité par ſon choix déréglé, & rétabli dans ſes droits par votre grace : je ne vous ai peint que bon, & j'ai cru que votre amour mettoit ſeul en action votre toute-puiſſance : il eſt vrai que vous êtes juſte, & que dans la privation même de vos dons, nous devons adorer l'équité de vos jugemens; mais vous avez pitié de nos foibleſſes, vous aimez cette argile que vous avez pêtrie : & ſi mon ſalut eſt entre vos mains, ne doisje pas penſer que mon bonheur eſt plus aſſuré, que s'il dépendoit uniquement de mes propres efforts? N'eſt ce pas

cette confiance que doivent inſpirer les miniſtres de votre parole, eux à qui vous dites par votre prophete : Montez à la cime d'une montagne, élevez une voix puiſſante, dites à Jéruſalem, voici votre Dieu qui vient à votre ſecours; il vient avec nn bras dominant, & ſon ouvrage ne manquera pas? Non, il ne manquera pas cet ouvrage du Tout-puiſſant, ſi nous ne ſommes pas ingrats & orgueilleux, ſi nous ne rejettons pas ſon amour, qui devient implacable dès qu'il eſt mépriſé. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné ſon fils unique : voilà le bienfait infini & l'exceſſive charité. Il faut dire après cela : Le monde reconnoiſſant a aimé Dieu dans Jeſus-Chriſt, qu'il lui a donné; alors les hommes ſeront juſtes, & l'ouvrage de la miſéricorde ſera parfait.

Concluons donc avec l'apôtre : Qui pourra nous ſéparer de l'amour de Jeſus-Chriſt? Je ſuis aſſuré que ni la mort, ni la vie, ni les choſes préſentes, ni la violence, ni aucune créature ne ſera capable de nous ſéparer de l'amour de Dieu en Jeſus-Chriſt, puiſqu'en lui tout eſt bienfait, & que les maux mêmes ſe changent en bien par ſa grace. L'homme capable de reconnoiſſance, doit ai-

mer ſon Dieu ; vous l'avez vu : l'homme qui connoît ſon bonheur, ne peut aimer que ſon Dieu.

SECONDE PARTIE.

J'Ai peint l'homme heureux ſous une providence attentive à ſes beſoins, & j'ai trouvé dans toutes les œuvres du Seigneur, des motifs de reconnoiſſance & d'amour ; la main du Créateur a tracé ce tableau qui confond les ingrats ; le flambeau de la foi le met dans un plus grand jour, en découvrant le bienfait de la rédemption, qui lie toutes ſes parties par de nouveaux rapports avec notre bonheur. Il ne faut, ô mon Dieu, qu'ouvrir les yeux pour appercevoir que nous tenons tout de votre immenſe libéralité ! Les cieux & la terre annoncent votre bonté ; notre cœur n'eſt pas ſourd à leur voix ; & ſi l'amour que vous exigez de nous n'étoit que ce premier mouvement de la gratitude qui ſuit le ſentiment du bienfait, tous les hommes vous aimeroient dans vos dons.

Mais cette charité qui doit nous unir à Dieu, n'eſt pas une ſaillie du cœur que la reconnoiſſance éleve à ſon au-

teur, dans ces momens où le bienfait l'occupe, & que la cupidité même ne ralentit pas, parce qu'elle ne démêle alors dans son objet, aucune opposition avec ses penchans : c'est une affection qui domine sur tous nos sentimens ; qui assujettit tous nos desirs à la loi ; qui sacrifie toutes nos passions à l'ordre ; qui ne laisse rien en nous qui ne soit à la vertu. Aimez votre Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces, de toute votre ame : voilà l'étendue du précepte ; tout l'homme soumis à son Dieu : *Diliges Dominum tuum, ex toto corde tuo.*

Or, l'amour ne peut avoir cet empire universel sur nos affections, qu'en déployant cette activité que notre cœur a pour le bonheur ; c'est là le poids qui nous entraîne ; c'est le ressort qui donne toute l'impulsion ; son mouvement peut être modifié en mille manieres, par la raison, par la grace, par les passions ; mais nulle autre cause ne peut le faire naître ou le détruire ; sans cette force l'amour n'a plus de desirs ; il reste dans cet état d'inaction, qui marque le point le plus profond de l'ennui, & qui ôte jusqu'au sentiment de l'existence. Prenez garde, disoit S. Augustin, d'ôter à l'homme le desir de sa félicité ; au

lieu de régler ſon amour, vous le rendriez ſtupide & ſans mouvement : *Non vobis dicitur ut nihil ametis ; abſit, pigri mortui, miſeri eritis.* Suivez la pente de votre cœur, cherchez votre bonheur ; mais cherchez-le dans le bien véritable, dans la juſtice & la vertu. Pourquoi vous laſſer dans la pourſuite des créatures, puiſque ce n'eſt qu'en Dieu que vous pouvez trouver le repos & la félicité ? *Quærite quod quæritis, ſed ibi non eſt ubi quæritis.*

Tel eſt, mes freres, le puiſſant motif que je propoſe, pour vous attacher à Dieu ; l'amour de votre bonheur qui en eſt inſéparable. Et d'abord n'eſt-il pas évident que l'homme formé à la reſſemblance de la divinité, ne peut être heureux que par l'amour des perfections infinies, qui font la félicité de l'Etre ſuprême ? C'eſt la vie éternelle, de vous connoître, vous qui êtes ſeul vrai Dieu, & J. C. que vous avez envoyé. C'eſt ce que nous montrera en ſon temps, celui qui eſt le ſeul heureux, celui qui poſſede l'immortalité, & qui habite une lumiere inacceſſible. A préſent que nous voyons à travers une énigme & dans un miroir, que les images des ſens ſe confondent avec les lumieres

lumieres pures de la raiſon, & que nous appercevons à peine que nous ſommes nés pour poſſéder Dieu, il faut ramener l'homme à cette vérité ſi ſimple par mille détours, le replier ſur ſon cœur, dans les intervalles que l'ivreſſe des ſens laiſſe à la raiſon; montrer avec le ſage tous les plaiſirs épuiſés, ſans que ſes goûts ſoient ſatisfaits, & le rappeller à Dieu, par la triſte expérience du malheur qui ſuit la recherche des créatures. En un mot, l'homme dans ſa ſituation préſente, eſt néceſſairement malheureux, ſans l'amour de ſon Dieu. Avec cet amour, il eſt heureux, autant qu'il peut l'être ſur la terre. Voilà les vérités que j'entreprends de développer dans cette partie de mon diſcours. Eſprit ſaint! je vais ſonder des abymes: répandez vos lumieres ſur les profondeurs du cœur humain; élevez ma raiſon par les idées pures de la foi; montrez-nous la vérité, la vertu, le bonheur, avec ces attraits touchans qui diſſipent les charmes de l'erreur: *Dulceſcas mihi ſuper omnes ſeductiones.*

L'homme porte en lui-même deux principes, dont la nature eſt différente, & dont les actions ſont contraires. L'un eſt cette lumiere pure qui éclaire la

raiſon, que le calme & la ſérénité accompagnent, & que ſuit l'amour de la vertu ; l'autre, eſt cette illuſion des ſens, qui ne préſente que des phantômes vains, des images exagérées ; ce poids du corps, qui contraint, qui enchaîne, qui accable l'ame ; cette loi des membres, qui fait agir contre la loi de l'eſprit ; cet attrait du plaiſir, dont l'émotion trop vive, devient un torrent impétueux, qui entraîne à ſa ſuite les paſſions, le déſordre & l'erreur : *Sentio aliam legem repugnantem legi mentis meæ.*

Funeſte oppoſition ! vous êtes la cauſe de tous nos malheurs ! C'eſt vous qui répandez ſur les jours de notre vie, ces maux que le ſage pouvoit à peine compter ; les ſoucis, les remords, les haines cruelles, les agitations d'une eſpérance trompeuſe ! C'eſt vous qui nous dégradez juſqu'au rang des animaux, lorſque les ſens dominent, & qui nous rendez plus malheureux, lorſque la raiſon trop foible pour réprimer les paſſions, n'agit que pour faire naître les remords ! C'eſt vous qui nous faites deſirer cette ivreſſe, où l'ame deſtinée à connoître, n'eſt occupée qu'à ſentir ; & qui nous faites craindre ce calme, où l'ame reprenant ſa place, vient à juger ! Quel état affreux dans

les momens où cette contrariété intérieure se renouvelle ! L'homme conserve assez de lumiere pour blâmer le vice, & trop d'illusion pour être affecté par les charmes de la vertu ; assez d'amour du bien, pour avoir le sentiment du désordre, & trop de penchant au mal, pour éviter l'excès qui le fait naître ; assez de réflexion, pour connoître le néant des choses humaines, & trop de vaines prétentions, pour les mépriser. Dès que ces deux principes agissent en opposition, & que la volonté toujours commandée par l'intelligence, n'obéit qu'à l'impression des sens, l'homme devient insupportable à lui-même ; sa raison n'éleve qu'une voix importune ; il voudroit la détruire, & il est contraint de condamner ses actions, & même de se reprocher ses desirs ; il perd ainsi cette unité d'existence, qui constitue le bonheur ; cette harmonie de toutes les passions, qui fait la paix de l'ame ; il est nécessairement malheureux ; car quel plus grand malheur que celui d'être contraire à soi-même, & forcé de se mépriser, lorsque l'on vient à s'examiner !

Chrétiens, que la foi guide au milieu des ténebres de la nuit ; vous qui voyez

toute la profondeur de votre chûte ; vous en connoissez mieux le remede ! Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? Voilà le cri qui sort de l'abyme de nos miseres ; voici l'espérance qui nous soutient. Nous serons parfaits, lorsque nous aurons dépouillé les liens terrestres, qu'un seul principe agira dans nous, & que la volonté divine absorbera toutes les nôtres ; alors nos desirs s'en iront avec nos besoins, & nos larmes seront essuyées pour jamais. Maintenant que nos desirs croissent avec nos besoins, & que la volonté des sens subsiste toujours en opposition avec celle de la raison, il ne nous reste qu'un moyen de nous rapprocher du bonheur : c'est de mettre du moins de la subordination entre ces principes que nous ne pouvons ramener à l'unité d'action ; de tenir dans l'ordre par la modération, ces appétits qui tendent à nous en éloigner par l'excès ; de fixer dans un seul objet, par une inclination dominante, ces affections qui nous tourmentent, qui nous déchirent, qui nous partagent, en nous livrant à toutes les créatures.

Or, mes freres, l'amour de Dieu peut seul mettre cette subordination dans nos

puissances, affoiblir les penchans qui nous portent à l'excès, & fixer sur les différens objets, un choix que la raison ne désavoue pas. Quand cet amour domine sur toutes nos affections, qu'il regle nos actions sur la volonté de l'Etre suprême, & qu'il nous assujettit à la justice éternelle, il tient tout dans l'ordre, dont on ne s'éloigne qu'en s'écartant de cette regle; il donne à l'ame de l'empire sur les sens, puisqu'il réprime leurs mouvemens opposés à la raison: il ne laisse pas sans attrait l'usage des biens présens; mais il en empêche l'abus qui est suivi des remords: il rend l'homme à la modération, & par conséquent au bonheur qui en est inséparable. Sans cet amour, tout est vanité, affliction d'esprit, chagrin, remords, inquiétude. Le cœur n'étant pas fixé dans un objet capable de remplir toute l'étendue de ses desirs, déploie sur des plaisirs frivoles, cette activité immense qui le remue sans cesse; l'enchantement de l'erreur le soutient dans la poursuite; mais la possession dissipe ce phantôme formé par les illusions de l'espérance. Delà, ce vide affreux qui succede à la plénitude des sentimens. La raison forcée de se taire dans le tumulte des passions, éleve

ſa voix dans le calme ; elle voit l'affreuſe diſproportion qui ſe trouve entre nos deſirs & leur objet ; elle condamne ce déſordre qui eſt notre ouvrage. Delà, les reproches, les contradictions, le mépris de ſoi-même, joint à l'amour le plus vif de ce qui peut ambellir notre exiſtence. Nous cherchons en vain hors de vous, ô mon Dieu ! notre repos & notre bonheur. Les créatures nous repouſſent vers vous par leur inſuffiſance ; le plaiſir qui ne doit nous affecter, que pour augmenter dans nos cœurs le deſir de vous poſſéder, ſe change en ſupplice, dès qu'il nous fixe ; ce préſent de votre bonté devient funeſte ; il perd, par le prix factice que nous lui donnons, tous ſes avantages réels ; il n'a plus pour nous que l'agrément de l'erreur, que l'inſtant du charme que la vérité diſſipe, & que la raiſon déſavoue.

Que reſte-t-il, en effet, à l'homme qui cherche toute ſa ſatisfaction dans les créatures ? Quelques momens d'ivreſſe où les ſens dominent, & où l'ame ſemble ſe prêter aux paſſions impétueuſes qu'ils produiſent : hors de là, des dégoûts qui ſuivent l'excès des efforts dans la modération, de l'ennui dans les devoirs ; & tous ces maux ne ſont pas les effets

des causes extérieures, dont l'influence peut varier : ils naissent dans le cœur même ; ils sont ce désordre de l'ame, qu'enfante l'abus de nos facultés. Disons-le encore, l'homme sans l'amour de Dieu qui attache à la vertu, & qui fixe dans la justice, ne peut goûter de satisfaction, que dans ces momens où les sens prennent un empire si absolu, & commandent si impérieusement, qu'ils forcent la raison à se taire, ou qu'ils la pervertissent jusqu'à lui faire approuver leurs excès : alors la contrariété intérieure ne se fait pas sentir, les contradictions cessent ; l'homme abaissé jusqu'à la condition des animaux, perd l'idée de sa dignité, & avec elle le sentiment du desir qui l'avilit ; il se croit heureux, parce qu'il n'use plus de cette intelligence qui compare les instans, qui juge du passé, qui prévoit l'avenir, & qui nous est donnée pour égaler la durée du bonheur à celle de notre existence.

Aussi cette ombre de félicité passe comme un songe ; le charme disparoît avec l'illusion ; la réflexion perce le nuage, & découvre enfin cette difformité que le sentiment épuisé sur l'objet de la passion ne pouvoit saisir ; les traits

de feu qui gravent dans le cœur l'horreur du vice, développent les remords; la raison rougit de sa foiblesse; les sens devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans; toutes ses inquiétudes naissent de leur satisfaction; & la satiété que l'ame a cherchée daus les créatures, n'enfante que son supplice. Ce n'est pas tout, elle ne quitte ce moment de calme où la réflexion l'accable, que pour se livrer à d'autres excès qui amenent de nouveaux remords; elle ne peut supporter ce vide qu'elle éprouve au milieu de ses dégoûts. Et que lui reste-t-il pour le remplir, puisqu'elle n'aime pas le bien véritable? Il faut donc qu'elle se livre encore aux agrémens de l'erreur, pour sortir de cette situation où la vérité l'attriste; qu'elle retourne à cette ivresse où elle obéit avec plaisir, puisqu'elle ne peut reprendre cet empire où elle commande avec satisfaction; qu'elle recherche encore ces biens factices que l'imagination falsifie, & grossit assez pour nourrir des desirs outrés & de vaines espérances; qu'elle poursuive dans chaque dégoût un nouvel objet de passions, qui disparoît bientôt à son tour, pour être suivi d'un autre qui dure encore moins: ainsi les excès & les remords se succedent

dent dans le cœur de l'homme ; il marche d'illufion en illufion ; il cherche fon remede dans le mal même, fa fatisfaction dans ce qui doit faire fon tourment ; & l'infuffifance des créatures, qui lui fait fentir fa méprife, devient elle-même l'attrait qui la perpétue.

En vain la raifon voudroit détacher des paffions ce qu'elles ont d'extrême & de criminel, pour ne goûter que des plaifirs purs & tranquilles. Que peut la raifon contre la violence des paffions, lorfqu'elles ne font pas fixées dans l'ordre par l'amour du bien fuprême ? Et quand même elles nous tiendroient dans la modération par des efforts, nous ne ferions pas heureux : les plaifirs modérés par la raifon n'ont rien de vif, fi les defirs ne font pas échauffés par la vertu ; l'excès feul dans l'ufage des créatures, peut remuer un cœur qui les pourfuit avec une ardeur infenfée : il faut qu'il voie fon objet fans limites, puifque la pente qui l'entraîne, eft fans bornes : dès que la raifon feule ôte aux plaifirs ce qu'ils ont d'extrême par nos erreurs, la vivacité du fentiment s'affoiblit, le dégoût précede la jouiffance, & l'ennui la fuit. Il ne refte plus que cette langueur de l'ame qui retombe fur elle-même

après s'être épuisée en vains efforts ; ce vide accablant, que ni l'erreur, ni la vérité ne peuvent remplir : cette existence insipide, triste partage des sages du monde, qui connoissent le prix de la modération, sans y être fixés, par cet amour de la volonté suprême, qui fait goûter les charmes de la justice, & qui soutient contre l'insuffisance des biens présens, par l'espérance du bonheur éternel.

Détournons les yeux de ces tristes objets ; considérons l'homme qui aime son Dieu, le seul qui présente un spectacle digne de la raison, & qui peut supporter ses regards. Soumis à la volonté suprême, il est fixe dans la justice aussi long-temps que ce sentiment domine ; il aime l'ordre établi par cette sagesse éternelle ; il est touché des charmes de la vertu ; & cette premiere impression regle l'amour-propre, qui, sans elle, feroit entrer dans l'idée du bonheur, les plaisirs mêmes opposés à la raison, & les intérêts qui blessent la justice. La vertu l'attache aux seuls biens qui répondent à la dignité de notre ame ; elle lui donne une promptitude constante à diriger ses actions libres vers un but conforme au devoir : de cet amour

de l'ordre, naît la modération dans les desirs, lorsque tout réussit, parce que le cœur chérit les bornes mêmes que la vertu y met; delà cette franchise & cette vérité dans les mœurs comme dans les discours, parce que le cœur n'a rien à déguiser, lorsque toutes ses affections tendent au bien; cette harmonie de toutes les puissances, qui assure la paix intérieure; cette prééminence de la raison, cette majesté de l'ame qui l'agrandit, en quelque sorte, à ses yeux; qui lui procure le plaisir le plus flatteur, lorsqu'elle se replie sur elle-même, celui d'admirer en soi, des traits de ressemblance avec le modele de toute perfection.

Heureux donc, ô mon Dieu! le fidele qui vous aime, & qui soumet à votre loi tous ses desirs! Vous n'êtes pas tout en lui, comme dans cette vision céleste, où l'amour demeure éternellement sans jamais se perdre; il ne vous possede pas encore, beauté toujours ancienne & toujours nouvelle: mais il jouit déja de lui même; il voit avec satisfaction cet ordre qui retrace votre image dans son ame; & il goûte les prémices de cette félicité qui sera consommée, lorsque cette ressemblance parfaite ne présentera

que des traits inaltérables. Insensés ! le bonheur est au dedans de nous, il se trouve dans cette harmonie qui confond toutes nos inclinations dans le bien suprême ; & nous allons le chercher dans des créatures qui nous en éloignent ! Pourquoi ne sommes nous pas convaincus que cette jouissance paisible de notre ame est le plus grand des biens, le seul que le contraste journalier des événemens ne peut nous ravir ! Les grandeurs & les richesses sont la proie des passions ; elles se dissipent comme la poussiere, dans le choc des intérêts : la paix & la tranquillité demeurent au juste ; privé de tout, il jouit encore de lui-même ; il rentre en son cœur, il y trouve la vertu, & cet amour qui dirige ses desirs du côté du ciel. C'est là sa force ; elle faisoit sa modération dans la prospérité ; elle forme sa constance dans les revers : il quitte sans peine, ce qu'il possede sans attachement ; & il se console plus aisément de la perte des biens passagers, par l'espérance de jouir éternellement du bien suprême.

L'homme, en s'éloignant de Dieu, s'écarte du bonheur de sa destination & tourne tout à sa perte ; en s'attachant à lui, il ennoblit son être, & fait tout

ſervir à ſon bonheur ; l'amour du bien véritable, eſt cette ſageſſe du cœur qui donne du prix également à la privation & à l'uſage, qui juge des créatures par leur valeur réelle, & non par les faux brillans que leur prêtent nos erreurs ; qui jouit des avantages durables de la vérité, où les autres n'ont que les agrémens paſſagers de l'illuſion ; qui amene tous les biens avec elle, & qui fait goûter dans les plaiſirs, la noble ſatisfaction d'écouter la raiſon. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* C'eſt un ſentiment réfléchi de l'excellence de notre ame, un état de vrai contentement, fondé ſur la juſte eſtimation de nos rapports avec les créatures, & ſur la proportion de nos deſirs avec leur valeur effective. La crainte qui glace le cœur, la colere qui le tourmente, le preſſant aiguillon du chagrin qui le déchire, l'envie qui veille pour ſa propre douleur, toutes les paſſions tumultueuſes n'alterent jamais la félicité dans une ame qui, fixée dans ſon Dieu, uſe des choſes préſentes ſans s'y attacher, & fuit tous les excès qui pourroient l'amollir, l'entraîner ou la corrompre. Comment la charité ſeroit-elle jalouſe, ſuperbe, ambitieuſe, elle dont les intérêts ſont dans le ciel, qui mépriſe

les chimeres dont nos paſſions ſe nourriſſent, qui plaint les hommes ſi ardens à ſe diſputer des biens, dont la poſſeſſion multiplie leurs inquiétudes? Gloire, dignités, richeſſes, vains appuis au milieu de nos erreurs, vous n'êtes que des ſonges aux yeux de la charité; & ſi vous environnez quelquefois ſon trône, ce n'eſt que pour faire briller ſes triomphes ſur vos preſtiges! Que de vertus brillent ſur ſes traces, & augmentent par leur action le bonheur dont elle eſt la ſource! N'eſt-ce pas elle qui forme le ſentiment précieux d'humanité; lorſqu'elle étend nos affections ſur nos ſemblables; qui ouvre nos cœurs à la compaſſion; qui leur fait goûter une ſatisfaction ſi douce, dans le ſoulagement des malheureux? La charité envers des hommes participans à la bonté divine, liés plus intimement avec nous, réveille l'idée de propriété, & devient la voix du ſang; elle émeut nos entrailles en faveur de nos enfans, & nous fait trouver des charmes dans les ſoins que leur foibleſſe exige. Fixée enfin ſur ceux qui ont avec nous des rapports de convenance, elle eſt la ſource de l'amitié véritable, ce lien des ames ſenſibles, qui a tant d'attrait, lorſque le même goût

pour la vertu le forme, & que cette union eſt animée par la confiance d'exiſter à jamais dans le ſein de Dieu.

Que dirai-je de cette paix que la charité place dans le cœur, ce fruit inſéparable de la modération dans les deſirs? Voyez combien ſa patience eſt grande! Elle ne s'irrite jamais, parce que les efforts de l'injuſtice ne peuvent lui ravir les biens qu'elle aime; elle eſt douce dans les injures, parce qu'elle eſt peu touchée du mépris des hommes, dont elle mérite l'eſtime ſans la rechercher; elle eſt douce contre la mort même, parce que cette derniere révolution, dit ſaint Ambroiſe, ne termine pas une carriere embellie par ſa vertu; elle ne fait que diſſiper les ombres qui l'expoſoient à l'erreur; elle met fin à ſes alarmes; elle aſſure ſon bonheur, en l'uniſſant au bien ſuprême : *Finis factus eſt erroris, quia culpa non natura defecit.*

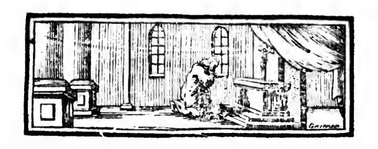
Ainſi l'homme qui aime ſon Dieu, jouit du plus grand bonheur qu'il puiſſe goûter ſur la terre. Soumis à la juſtice, il eſt dans l'ordre, & dans les rapports qu'il doit avoir avec Dieu, avec ſoi-même, avec les autres créatures. C'eſt la ſeule ſatisfaction qui lui rend agréable le ſentiment de ſon exiſtence. Aimer Dieu,

& obſerver ſes commandemens : voilà tout notre bonheur. Que cette voie eſt droite ! que cette doctrine eſt ſimple ! Et pourquoi ces vérités ne regnent-elles pas ſur nos cœurs ? Pourquoi tant de recherches laborieuſes des créatures ? C'eſt que l'homme ſe laiſſe trahir par ſes ſens ; que la beauté ſimple de la vérité le touche moins, que l'enchantement ſi varié de l'erreur ; & que l'impreſſion vive du plaiſir préſent, l'emporte ſur l'attrait de tous les biens futurs : c'eſt qu'il n'y a plus de droiture dans ſa volonté, depuis qu'une malheureuſe concupiſcence l'a éloigné de Dieu. Et quel éloignement ! Vous l'avez dit, Seigneur : autant le levant eſt éloigné du couchant, autant mes penſées ſont éloignées de vos penſées, & encore plus mes deſirs de vos commandemens. O Dieu ! quelle ſéparation ! & qui pourra rapprocher ces diſtances ? Votre grace ſeule qui atteint les extrêmes avec force, & qui plie les volontés ſans les contraindre ; qui abat la cupidité, & qui ſoumet l'amour-propre ; qui fixe les deſirs du cœur, par l'amour dominant de votre loi : & qui perfectionne la liberté ſous l'empire de la charité. Répandez, Seigneur, cette grace ſur tous les fideles ; aſſurez dans

nos cœurs votre ſaint amour : au milieu des ombres qui nous environnent, montrez-vous à nos yeux comme le bien véritable, juſqu'à ce que tranſportés dans le ſéjour de la lumiere, & unis tendrement avec vous, nous jouiſſions, dans votre préſence, du bonheur éternel.

Ainſi ſoit-il.





SERMON

SUR

LES AFFLICTIONS.

Beati qui lugent!
Heureux ceux qui pleurent! *S. Mathieu*, chap. 5.



'EST la vérité, mes freres, qui vous adresse ces paroles : Heureux ! non celui dont la vie n'est qu'une suite de prospérités ; qui voit luire des jours sans orages ; qui jouit avec sécurité de la grandeur & de l'opulence ; qui boit sans cesse dans la coupe de la volupté, & qui sait remplacer, par la variété des plaisirs, leur vide & leur insuffisance ; mais celui dont les jours coulent dans la tristesse ; pour qui le monde n'a que

du mépris & de l'injustice ; qui compte ses instans par ses malheurs, & qui donne des larmes à l'excès de ses maux, sans faire entendre un insolent murmure contre la main qui le frappe. *Beati qui lugent!*

Il est donc vrai que la félicité véritable ne se trouve pas dans les plaisirs ; que l'adversité nous est plus avantageuse que la prospérité ; que l'on peut goûter une joie pure dans le sein des afflictions ; que l'homme ne souffre pas sans ressource, & que l'espérance qu'il tire du mérite de la soumission, pour une vie plus heureuse, doit du moins le consoler dans les peines passageres, attachées à son exil : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

Cependant ces vérités, mises dans tout leur jour par les divins oracles, établies par la doctrine de Jesus-Christ, confirmées par ses exemples, & attestées par l'effusion de son sang, sont toujours un paradoxe pour les fideles ; ils ne voient, dans les afflictions, que des sujets de tristesse & de désespoir; la réflexion qui pourroit étendre leurs vues, & les porter jusques dans l'avenir, s'épuise sur leurs malheurs ; ils oublient que la main qui les frappe est toujours juste & miséricordieuse : ainsi, loin d'aimer les souf-

frances, & de les ſupporter avec réſignation, ils ſe montrent dans leurs peines, révoltés & infideles, ou découragés & abattus; ils augmentent leurs crimes par leurs murmures, & leur foibleſſe, par leur découragement; ils ſont preſque toujours, ou plus coupables, parce qu'il ſe révoltent contre la raiſon ſouveraine qui les place dans des ſituations fâcheuſes, ou plus malheureux, parce qu'ils ſouffrent ſans eſpérance & ſans conſolation.

Tâchons d'apporter des remedes à ces excès de l'homme; développons les motifs que la religion propoſe aux fideles dans l'affliction; découvrons à ceux qui ſont révoltés, des motifs de réſignation, & à ceux qui ſont découragés, des motifs de conſolation. C'eſt tout mon deſſein, & le partage de ce diſcours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

TEL eſt le plus funeſte effet de la violence de nos paſſions. Deſtinés à ſouffrir ſur la terre, nous augmentons encore nos malheurs par notre impatience. Notre ame s'irrite contre les maux qu'elle endure; elle ſe déchire elle-même, par

les efforts qu'elle fait pour arracher le trait qui la blesse ; elle entre en fureur contre des êtres qui n'ont, en aucune sorte, contribué à ses malheurs ; & oubliant cette tendre providence qui dispose toutes choses avec sagesse, elle imagine une divinité injuste & bisarre, dont le caprice seul regle la haine ou la faveur, qui se joue de nos larmes, qui n'entend ni les soupirs du juste, ni les cris de joie des impies, & qui voit avec indifférence le triomphe du vice, & l'oppression de l'innocence. De-là ces déclamations injustes contre l'arbitre des destinées ; ces plaintes inutiles, adressées à des êtres qui ne peuvent les entendre, ces apostrophes véhémentes qui semblent inspirer nos transports à toute la nature ; enfin, tous ces mouvemens forcenés, qui déshonorent la raison ; qui effacent ces traits primitifs, gravés dans notre ame par la main du Créateur, & ne retracent, dans cette auguste image de la divinité, que la rage & la fureur des animaux les plus féroces.

En vain la philosophie voulut réprimer ces mouvemens déréglés, & chercha des remedes à un vice auquel la nature nous porte avec tant de force ; tous ses sages aspirerent à la patience ; ils con-

noissoient le mérite d'une vertu si nécessaire à la malheureuse condition des hommes ; ils faisoient de grands portraits des miseres humaines ; ils donnoient des éloges magnifiques, à la constance ; le juste supérieur à l'adversité, étoit à leurs yeux un spectacle digne du ciel : mais ignorant les vrais motifs de la soumission, ils laissoient l'homme entre les mains de sa foiblesse ; leurs vains préceptes ne prêchoient qu'une insensibilité ridicule ; ils ne rendoient pas les malheureux plus soumis & plus patiens ; ils apprenoient seulement à l'orgueil à cacher sa sensibilité & ses foiblesses. Ainsi la fermeté n'étoit que la derniere ressource du découragement ; & ces sages environnés de tout le faste de la constance, tels que des héros de théâtre, dont les sentimens ne sont que pour les spectateurs, aspiroient plus à la gloire de paroître constans, qu'à la vertu même de la constance.

Graces vous soient rendues, ô mon Dieu ! la lumiere des écritures nous a découvert les motifs solides d'une résignation libre & raisonnable ; la religion a apporté le remede dans le cœur ; le fidele au milieu de l'affliction, peut montrer de la constance sans faste, de

la fermeté ſans orgueil, de la ſenſibilité ſans foibleſſe, de la triſteſſe ſans découragement; la ſoumiſſion à la volonté d'un Dieu toujours juſte, doit le rendre ſupérieur à tous les événemens; & ſi l'excès de ſes maux fait naître dans ſon ame l'aigreur & l'amertume, ſon cœur doit déſavouer des plaintes que la douleur arrache à la nature. En un mot, les afflictions dans les deſſeins de Dieu, ſont des châtimens du crime, ou des épreuves néceſſaires à la vertu; les effets d'une volonté libre qui nous punit, ou qui nous éprouve avec juſtice: deux motifs ſolides de réſignation dans l'affliction.

Rien n'eſt plus ordinaire aux perſonnes affligées, que d'alléguer leur innocence, pour juſtifier leurs plaintes & leurs murmures. Il eſt dans l'ordre, diſent-elles, de ſe ſoumettre à la main qui nous frappe, lorſque les coups partent de la juſtice; mais notre cœur s'irrite contre des maux qu'il n'a pas mérités; il ſe plaint d'une providence qui ne laiſſe à la vertu que des ſouffrances. Privé de tout appui, il cherche la conſolation dans ſes propres fureurs. Quelle injuſtice peut-on trouver dans nos plaintes, puiſque nous ne ſommes révoltés, que parce que nous ne ſommes pas coupables?

Illusion funeste ! mes freres, qui augmente nos maux, par la révolte de notre ame, & qui nous éloigne, par une espece de désespoir, de cette providence qui peut seule nous soutenir dans nos malheurs ! La religion apprend à tous les hommes qu'ils sont pécheurs ; que leur iniquité l'emporte sur les peines ; qu'ils sont dignes des plus grands châtimens ; que leurs disgraces sont presque toujours une suite de leurs crimes ; qu'ils doivent par conséquent se soumettre à la volonté divine qui les punit, & même adorer sa justice, qui veut bien accepter ces afflictions passageres, pour expier leurs offenses : *Meritò hæc patimur, quia peccavimus.*

En effet, remontez jusqu'aux premiers temps où l'homme abusa des dons du Créateur : vous verrez que les souffrances sont le fruit du péché, & qu'elles en furent le châtiment, dès leur origine. Adam, comblé des faveurs du ciel, pouvoit persévérer dans la justice ; mais sa grandeur devint l'écueil de sa vertu : il étoit heureux ; il voulut être indépendant : les promesses flatteuses du serpent le séduisirent, & sa désobéissance suivit de près son orgueil. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, & non en Dieu !

Dieu ! Elle perd en un moment tous ses dons. Etrange effet du péché ! Adam, prévaricateur, perdit la félicité avec son innocence. La terre n'ouvrit son sein, que pour se charger de ronces ; & l'instant de sa chûte, devint l'époque de tous nos malheurs.

Rappellez-vous les afflictions extraordinaires de ces hommes, dont les malheurs ont étonné l'univers ; vous découvrirez que ces disgraces éclatantes n'étoient que de grands exemples de châtimens. David voit ses enfans révoltés contre lui ; l'inceste & l'adultere deviennent l'affreuse distinction de sa famille ; la main du Seigneur s'appesantit sur son peuple : mais David étoit adultere ; & le sang de l'innocent Urie crioit vengeance contre son homicide. Repassez sur ces calamités qui ont désolé des nations entieres. Jérusalem ! tes murs sont renversés ; tes habitans, ensevelis sous leurs ruines ; tes femmes maudissent leur fécondité ; la singularité de tes malheurs auroit peut-être révolté la crédulité des âges suivans, si les restes de Juda, dispersés sur la terre, n'étoient des témoins toujours subsistans de la vérité de nos oracles. Mais tes crimes ont allumé le feu de la vengeance divine : le sang des pro-

phetes coule entre le vestibule & l'autel; le juste a été immolé par tes pontifes ; & quelque grand que soient ces châtimens, tes calamités n'égalent pas tes forfaits.

Quel triste souvenir vient ici renouveller nos alarmes ! O glaive du Seigneur, levé sur les peuples & sur les nations ! ne vous reposerez-vous pas enfin ? *O mucro Domini ! usquequo non quiesces ?* La terre a ouvert son sein pour dévorer ses habitans ; le coup qui a renversé des villes entieres, a ébranlé toutes nos demeures ; celui qui domine sur la profondeur de la mer, a soulevé les flots ; des signes effrayans ont annoncé de toutes parts le courroux du ciel. Ne sondons pas la profondeur des jugemens éternels : il restoit sans doute quelques justes dans ces villes où la religion dominoit avec tant de splendeur ; & leurs ruines ne sont pas aux yeux de Dieu, comme les cendres de Sodôme. Mais il est certain que nous devons nous juger dignes des plus grands châtimens ; que nos crimes sont assez multipliés, pour attirer sur nous ces malheurs ; que le Seigneur pourroit renouveller les anciens prodiges de sa colere, & faire rentrer la terre dans le sein des eaux. Tristes vestiges ! vous rap-

pellerez à nos neveux le désordre de notre siecle ; cette licence effrénée de nos mœurs ; ce mépris si commun des choses saintes ; tant de dissolutions, capables d'attirer sur nous la colere du Seigneur. *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?*

C'est ainsi que celui qui regne dans les cieux, donne des leçons terribles à l'univers ; il se montre aux impies par des coups éclatans d'indignation, où ils sont obligés de reconnoître un Etre suprême ; il frappe de temps en temps les pécheurs par une main invisible, & il jette l'épouvante & la consternation parmi leurs imitateurs ; il apprend à tous les hommes, que les grands crimes échappent rarement ici-bas à sa vengeance ; qu'il exerce sa justice dans le temps, comme dans l'éternité ; que les afflictions sont presque toujours des signes de sa colere, ou des châtimens salutaires, pour nous rappeller à la vertu ; que nous devons, par conséquent, les recevoir avec résignation, comme des peines dues à nos péchés, & nous soumettre à sa volonté toujours adorable, soit qu'elle exerce sa justice ou sa miséricorde : *Meritò hæc patimur, quia peccavimus.*

Et quelle excuse pourriez-vous allé-

guer, pour justifier vos murmures? Seroit ce l'excès de vos maux? Comparez vos peines avec celles que vous avez méritées; voyez si la vivacité de vos douleurs, ne répond pas à celle de vos volontés profanes; si la foiblesse de votre santé n'est pas une suite de la licence de vos mœurs: mesurez la rigueur des châtimens sur la durée de vos offenses; jetez enfin les yeux sur la victime immolée pour vos péchés; & jugez si le criminel est excusable de se plaindre, tandis que le modele de toute justice, encore moins épargné, se montre soumis & tranquille: *Perspice si est iniquitas.*

Cet enfant, fruit unique d'une union formée par la tendresse, faisoit toute votre consolation; déjà s'ouvroient à vos yeux les plus douces espérances, & vous voyiez briller de loin les premieres lueurs de sa prospérité future; la mort vient de l'enlever à votre tendresse, au milieu des charmes de la vie; il est tombé sous ses coups dans les jours les plus brillans, comme une fleur sous la faulx tranchante du moissonneur. Ce cruel événement vous transporte & vous met en fureur: non-content de verser des larmes sur ces dépouilles si cheres, vous prenez la vie en haine, & vos maux en

horreur ; vous dites tout haut, qu'il n'y a qu'une divinité injuste, cruelle, ennemie de notre repos, qui puisse nous affliger par des endroits si sensibles. Peres coupables ! cherchez dans vos crimes, la source de vos afflictions. Les vues tout humaines que vous vous proposiez dans l'éducation de vos enfans ; votre négligence à remplir leur cœur des maximes de la sagesse ; votre lâche complaisance pour leurs défauts, ont attiré sur votre maison la colere du Seigneur ; il a répandu la désolation & la mort sur cette postérité, qui ne nourrissoit en vous que des espérances charnelles : *Perspice si est iniquitas.*

Injustes mortels, qui osez vous plaindre dans vos malheurs, de l'arbitre des destinées ! ouvrez les yeux sur vos déréglemens, & voyez si les maux que vous souffrez, ne sont pas de justes châtimens. Une révolution que la prudence humaine ne pouvoit prévoir, renverse votre fortune ; des biens immenses, accumulés avec des soins pénibles, passent dans des mains étrangeres ; l'envie vous persécute ; la calomnie lance ses traits les plus noirs contre votre réputation ; toute votre gloire est changée en ignominie ; & votre élévation n'a servi qu'à rendre

votre chûte plus affreuse. Mais ces richesses que vous regrettez, étoient-elles dans vos mains la ressource des pauvres? ne servoient-elles pas plutôt à corrompre vos mœurs? Cette gloire, dont vous faisiez votre idole, ne nourrissoit-elle pas votre orgueil? ne vous rendoit-elle pas sévere, dédaigneux, insensible aux peines des malheureux? N'est-il pas juste que Dieu vous punisse par vos propres passions, & qu'il vous ravisse ces dignités, ces richesses, dont vous faites un usage si coupable? *Perspice, perspice si est iniquitas.*

Direz-vous que vos crimes doivent être effacés du livre des vengeances; que réconciliés depuis long-temps avec le Seigneur, vous marchez d'un pas ferme dans les voies de la justice? Mais les égaremens de votre jeunesse, tant de voluptés profanes, tant de liaisons criminelles, tant de projets honteux, tant de haines & de desirs de vengeance, sont-ils suffisamment expiés? Les maux que vous endurez, ne sont-ils pas nécessaires pour satisfaire à la justice de Dieu? & ne devez-vous pas adorer sa bonté, qui veut bien changer des flammes éternelles, tant de fois méritées, en quelques peines rapides & passageres? Nos crimes

nous ont tous rendus dignes d'un malheur éternel. Quelque grandes que soient nos afflictions sur la terre, cette réflexion doit arrêter l'impétuosité des premiers sentimens de la nature, bannir l'aigreur de notre cœur, & nous unir à la justice d'un Dieu qui venge, par de justes châtimens, les outrages faits à sa majesté suprême : *Meritò hæc patimur, quia peccavimus.*

Grand Dieu, jusqu'ici vous avez trouvé nos cœurs révoltés & infideles dans l'affliction ! Livrés à des tristesses tout humaines, insensibles aux motifs de résignation que la religion nous présente, distraits ou aveuglés sur les crimes qui ont allumé le feu de votre colere, nous vous avons regardé comme un Dieu cruel, qui ne se plaît que dans l'infortune de ses créatures ! Insensés ! nous avons osé nous élever contre l'ordre immuable de votre providence ; n'écoutez plus les plaintes que la douleur pourroit encore nous arracher ; exercez ici-bas votre justice ; ne réservez rien, pour cette éternité où votre colere sera sans mesure ; plus vous différez à punir, plus vos châtimens sont terribles : achevez donc d'expier, par nos souffrances, des crimes qui ne peuvent demeurer impu-

nis ; loin de nous plaindre de la rigueur de nos maux, nous les accepterons avec résignation, comme de justes châtimens, ou comme des épreuves nécessaires à la vertu : second motif de résignation.

Quoique tous les hommes doivent se regarder comme coupables, & dignes des maux qui les affligent ; cependant les calamités temporelles ne sont pas les suites nécessaires du crime : la vertu déplacée sur la terre, peut n'avoir pour partage que l'obscurité, le mépris, l'indigence ; tandis que la gloire, les honneurs, les plaisirs, les commodités, les richesses sont l'apanage des hommes pervers. Cette distribution des biens & des maux, injuste aux yeux de la chair, devient aux yeux de la foi, une preuve sensible de la sagesse divine ; le juste a besoin d'être éprouvé sur la terre par l'adversité ; ses souffrances entrent dans l'ordre d'une providence toujours équitable ; & la vertu affligée doit se soumettre à la volonté qui l'éprouve, comme le pécheur doit adorer la main qui punit ses forfaits : développons cette vérité.

La volonté divine est la justice essentielle & primitive, la cause de toute harmonie, la regle de tout devoir ; tout

ce

ce qui forme la vaste chaîne des événemens, le succès des méchans, l'oppression des justes, les calamités publiques & particulieres, ceux mêmes qui paroissent contraires à l'idée que nous avons de l'ordre, entrent dans le plan de cette volonté toujours juste : les rapports secrets & merveilleux qui les lient avec la fin que s'est proposée sa sagesse infinie, nous échappent ; mais nous savons qu'ils servent tous à l'accomplissement de ses desseins éternels, & que dès-lors ils sont marqués au sceau de la justice.

La conformité à la volonté divine dans tous les événemens, un acquiescement universel à ses desseins, est donc une obligation commune à tous les hommes : or, mes freres, cette conformité à la volonté de Dieu, ne paroît jamais avec plus d'éclat que dans les afflictions ; lorsque tous les événemens s'accommodent à nos vues, que tout rit à nos penchans, que rien ne s'oppose à nos espérances, & que nous goûtons sans amertume les bienfaits du Créateur, il est facile d'aquiescer aux desseins de la providence ; son économie est conforme à nos desirs ; Dieu entre, pour ainsi dire, dans les vue de notre amour-propre :

mais lorsque sa main s'appesantit sur nous, qu'il trouble nos plaisirs, qu'il dérange l'orgueil & l'ambition de nos projets, la soumission devient plus difficile : le cœur se révolte, l'amour-propre s'éleve contre l'ordre de la providence, qui n'est plus conforme à ses penchans & à ses caprices ; il faut des efforts pour réparer, par la plénitude d'une soumission réfléchie, le déréglement des premiers mouvemens de la nature ; l'adversité devient l'épreuve alors la moins équivoque d'une vertu solide : celle qui n'est qu'un goût passager, une recherche dangereuse de nous-même, l'effet du calme des passions, ou d'une destinée douce & tranquille, succombe sous les coups du ciel qui changent sa situation ; celle qui a pour fondement une conformité continuelle à la volonté divine, sort de l'affliction plus brillante, & ne porte que des fruits d'immortalité : *Tanquam aurum in fornace justi in camino humiliationis.*

Le jugement même des hommes, cette regle toujours sûre, lorsque les passions n'alterent pas la raison, nous fait voir que le juste a besoin d'être éprouvé, & que l'affliction perfectionne sa vertu ; ils avouent que la prospérité nourrit



dans l'ame des idées du faste & de hauteur ; qu'elle jette souvent des taches sur la vertu , qui affoiblissent son éclat ; qu'elle met dans le caractere plus de dureté , d'entêtement & d'incompatibilité ; qu'il faut avoir été malheureux , pour éprouver cette tendre compassion , qui fait tant d'honneur à l'humanité ; il semble que les disgraces puissent seules montrer le véritable sage , que la prospérité cache toujours ; sa constance réunit alors tous les éloges , & le met au dessus de l'envie : les qualités les plus louables des heureux du siecle , ne nous touchent que foiblement , ou ne réveillent que notre malignité ; la vertu souffrante , au contraire , attendrit tous les cœurs : on admire la sagesse de Salomon dans la magnificence de son regne ; mais on aime David dans sa fuite , & Jérémie dans l'obscurité de sa prison.

Voulez-vous savoir , disoit saint Augustin , quand vous avez la droiture du cœur ? c'est lorsque , dans le bien que vous faites , Dieu vous plaît , & que dans le mal que vous souffrez , Dieu ne vous déplaît pas : *Et in malo quod pateris , Deus non displicet.* La vertu qui n'a pas le mérite de la soumission n'est jamais assurée ; rien ne la distingue de ces

qualités louables, en apparence ; qui peuvent être le fruit d'un amour-propre mieux réglé, & qui demeurent toujours ſous l'inconſtance de ſon empire ; l'affliction ſeule fait voir qu'elle eſt appuyée ſur des motifs invariables ; elle ajoute un nouveau luſtre à la gloire des juſtes ; il leur manque quelque choſe, tant qu'ils n'ont pas été malheureux ; il manque à leur vie des exemples de patience & de fermeté ; il manque à leur piété cette élévation, cette indépendance des biens paſſagers, qui la montrent ſupérieure à tous les événemens : *Explorat juſtitiam ſingulorum.*

Delà, mes freres, il ſuit que les afflictions ſont des épreuves néceſſaires à la vertu ; que Dieu peut établir la durée de notre piété ſur celle de nos ſouffrances, & meſurer la conſtance de notre foi, par celle de notre ſoumiſſion ; qu'il eſt en droit d'exiger des juſtes, comme des pécheurs, une conformité à ſa volonté divine dans les événemens les plus fâcheux, puiſque cette volonté toujours ſainte, toujours équitable, eſt auſſi toujours digne de ſoumiſſion & d'amour, quoique les effets nous ſoient durs & pénibles : *Et blandiens & flagellans, æquè laudandus, æquè diligendus.*

Aussi l'histoire de ces justes, dont l'Esprit-saint nous a laissé des éloges si magnifiques, n'est qu'une tradition de leurs malheurs. Quelle suite de calamités singulieres dans la vie de ces grands hommes ! La jalousie arme la main d'un frere contre l'innocent Abel : Noë, dont la sage prévoyance, dirigée par l'Esprit-saint, sauva les restes du genre-humain, ne reçut pour récompense de ses avertissemens salutaires, que les mépris & les railleries de ses contemporains : l'innocence & la sagesse du jeune Joseph, toujours ennemi des vices, & toujours attentif à les réprimer dans ses freres ; la fidélité qu'il garda à son maître, & sa chasteté admirable, lui attirerent les plus cruelles persécutions ; tant de vertus ne servirent qu'à multiplier ses malheurs ; les châtimens les plus éclatans sauverent à peine Moyse de la fureur & de l ingratitude d'un peuple qu'il vouloit rendre heureux. Job, cet homme de douleurs, qui, dans la violence de ses maux, regardoit la mort comme un bienfait du Créateur, fit voir à l'univers, que les ressources de la religion peuvent nous élever au dessus de l'affliction ; il supporta tout-à-la-fois la perte de ses biens, la mauvaise humeur

de son épouse, les calomnies de ses ennemis, les lâches reproches de ses amis; & ce qui rendoit sa situation plus accablante, ses prospérités avoient égalé ses malheurs.

Dieu qui donnoit de si grands éloges à l'innocence de ces justes, les affligeoit cependant par les coups les plus sensibles; il vouloit détruire ce faux préjugé qui nous persuade que la vertu doit toujours rendre heureux, en cette vie, ceux qui en ont une sincere; il vouloit nous faire voir que la véritable félicité n'est que dans le ciel; que c'est ici-bas le temps des épreuves; que les afflictions sont nécessaires pour exercer la foi de ses serviteurs; qu'elles sont utiles à la consommation de son ouvrage, & à l'accomplissement des desseins éternels de sa providence.

Oui, mes freres, c'est un spectacle bien digne de la foi, & bien propre à nous inspirer une résignation parfaite dans les souffrances, que ces justes soumis, tranquilles, & adorant la volonté de Dieu, au milieu des plus rudes épreuves. A juger de la distribution des biens & des maux, avec des yeux charnels, le monde paroît un théâtre de trouble & de confusion, où nul n'est à sa place,

où l'impie jouit des récompenses de la vertu, tandis que le juste a pour partage l'abjection & les peines du vice. Mais à juger de l'économie de l'univers par les vues de la foi, tout est plein d'ordre, de sagesse & de magnificence. On découvre que c'est ici la sphere du bien & du mal; que la vertu, déplacée sur la terre, n'y doit pas chercher sa récompense; que ce monde visible tient à un autre que nous ne voyons pas; que les souffrances de l'homme vertueux, entrent dans les desseins du Seigneur; qu'elles servent à purifier sa piété, & à la faire voir dans tout son éclat: il faut que le juste demeure seul avec sa vertu, pour paroître tout ce qu'il est; il faut qu'il ne lui reste que les ressources de la foi, pour déployer toute sa constance. Tandis que la prospérité l'environne, son éclat attire tous les regards; la gloire humaine semble éclipser celle de sa piété: l'adversité vient-elle à dissiper cet amas de fumée qui nous dérobe sa véritable grandeur, ses vertus paroissent à découvert; nous le voyons plus grand par la simplicité de sa foi, que par ses prospérités; sa soumission le rend supérieur à l'inconstance des choses passageres; & sa religion, sur les débris de cette gloire

humaine, que l'adversité vient d'abattre, fait élever une gloire solide & immortelle.

O vous, que la main du Seigneur éprouve, justes, méprisés & persécutés par un monde indigne de vous posséder, admirez dans vos peines les ménagemens ineffables de la providence! Les afflictions sont nécessaires pour éprouver & perfectionner vos vertus; si Dieu vous frappe, c'est pour vous rendre soumis; s'il rend tous les secours humains inutiles à vos maux, c'est pour vous accoutumer à attendre tout de sa puissance; s'il multiplie vos souffrances, c'est afin que votre foi croisse avec vos malheurs. Soumettez-vous donc à la main qui vous afflige; ne mesurez pas les vues incompréhensibles du Seigneur sur vos foibles lumieres: il a ses raisons dans toutes les situations fâcheuses où il vous place; & quoiqu'elles nous soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes & adorables. Quelque grandes que soient les afflictions des serviteurs de Dieu, s'ils conservent cette soumission à sa volonté, leur sort est préférable à celui des heureux du siecle; ils possedent tout ce qui forme la véritable grandeur; ils sont dans l'ordre. Est il

ſur la terre une ſituation plus deſirable pour la créature ?

Les afflictions dans les deſſeins de Dieu ſont des châtimens du crime, ou des épreuves néceſſaires à la vertu : deux motifs de réſignation dans l'affliction. Il me reſte à vous faire voir les motifs de conſolation ; c'eſt le ſujet de ma ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME eſt né pour le ciel ; des biens périſſables ne peuvent le rendre heureux ; tout ce qui l'attache ici-bas le dégrade, & le fait ſortir de la dignité de ſon origine : en vain court-il toujours ſur la terre, pour découvrir des ſentiers agréables & délicieux ; il ne ſaiſit que l'ombre de la félicité, au milieu des plaiſirs les plus vifs ; & ſon cœur, vide du bien qui peut le remplir, s'agite & ſoupire ſans ceſſe après une gloire immortelle.

Cette vérité ſuppoſée, il ſuit que l'homme ne doit juger des biens & des maux, que par le rapport qu'ils ont avec le bonheur éternel ; que les afflictions ſont préférables à la proſpérité, ſi elles rendent la voie du ſalut plus aſſurée ;

que nous devons même les aimer, si elles sont des moyens d'acquérir ces biens célestes qui peuvent nous être ravis. Des jours tissus de plaisirs, sont des jours malheureux, s'ils finissent par notre perte éternelle. Les afflictions sont des avantages solides, si elles portent des fruits pour le ciel ; c'est le terme qu'il faut regarder : tout ce qui est emporté par la rapidité du temps, les honneurs, les richesses, les plaisirs, ne doivent paroître que de vains songes, ou des maux réels aux yeux de celui qui vise à l'immortalité.

Or, mes freres, les afflictions entrent dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle ; elles facilitent nos devoirs ; elles sont le frein des passions ; elles laissent moins d'écueils à notre foiblesse ; elles nourrissent dans nos cœurs, le desir des biens célestes, & les retours consolans vers Dieu : en un mot, les afflictions sont des moyens de salut, parce que dans notre état présent, elles sont nécessaires pour mettre obstacle à nos penchans déréglés ; premier avantage : les afflictions sont des moyens de salut, parce que dans notre état présent, elles sont nécessaires pour mériter le ciel ; second avantage de

l'affliction : deux motifs de consolation pour les fideles ; mettons dans tout leur jour, ces vérités si intéressantes.

C'étoit un grand & beau spectacle que l'homme sortant des mains du Créateur ; l'ordre régnoit en lui ; les sens étoient soumis à l'esprit ; les transports réglés du plaisir n'affoiblissoient pas dans son ame, le chaste sentiment des voluptés célestes ; vertueux sans effort, la sagesse douce & tranquille étoit le fruit du calme de ses passions ; libre des préjugés, il goûtoit sans peine la noble satisfaction d'écouter la raison ; juste estimateur de tous les êtres, les bienfaits du Créateur pouvoient l'occuper sans l'amollir, l'entraîner ou le corrompre : ainsi la prospérité n'étoit pas un écueil pour sa vertu ; & sa félicité présente, n'étant qu'une suite de son innocence, lui assuroit, après sa carriere, un bonheur immortel.

Tel fut l'homme innocent ; la stabilité d'un si bel ordre étoit attachée à la justice originelle ; l'abus des dons de Dieu, renversa cet ordre ; tout ce qui avoit été fait pour notre bonheur, fut changé en un moment en supplice ; le plaisir, juste dans son origine, devint dangereux ; l'attrait des biens sensibles

l'emporta sur celui des biens invisibles ; l'ame appesantie vers la terre, ne jeta plus que des regards languissans sur la céleste patrie ; la rebellion des sens se fit sentir ; la prospérité n'alluma que nos passions ; l'usage des créatures, qui devoit nous élever à Dieu, ne servit qu'à nous éloigner du Créateur ; & la voix du plaisir devint celle de notre perte éternelle.

Cet attachement aux biens terrestres, cette servitude de l'ame, & cette rebellion des sens, qui rendent si difficile l'usage modéré des créatures, sont sans doute les plus grands obstacles à notre salut : l'ame fixée par cet amour des biens sensuels, regarde la terre comme sa patrie, & ne cherche qu'à y occuper une plus grande place ; elle ne fait entrer dans l'idée du bonheur que les dignités, la gloire, les plaisirs & les distinctions du siecle ; les vues de la foi ne la touchent que foiblement ; elle oublie qu'un chrétien n'est qu'un homme du siecle à venir, un citoyen du ciel, placé quelques momens sur la terre, pour marcher rapidement vers l'éternité : delà ces desirs insatiables, ces haines, ces concurrences, ces jalousies, ces passions criminelles ; enfin ce tour-

billon de ſoins, dont l'agitation éternelle entraîne les enfans du ſiecle, & les éloigne ſans ceſſe de l'ordre & de la juſtice.

L'affliction ſeule peut mettre obſtacle à ces paſſions, détacher nos cœurs de la terre, & leur inſpirer le deſir des biens éternels; elle met dans tout ſon jour le néant des choſes humaines : elle fait voir que la ſanté n'eſt qu'un nom ; que la vie n'eſt qu'un ſonge ; que la gloire n'eſt qu'un fantôme ; que le monde entier n'eſt qu'une ombre qui nous échappe : les amertumes ſalutaires répandues ſur les plaiſirs dangereux, leur ôtent cet attrait qui nous ſéduit ; la perte de nos biens nous fait ſentir leur fragilité ; le mépris injuſte du monde découvre le néant de la gloire ; la perfidie des hommes, nous apprend que nous devons mettre notre confiance en Dieu ſeul ; la maladie ouvre à nos yeux cet abyme où tout ſe perd, cet inſtant fatal, où les peines que l'homme ſe donne, pour arriver aux grandeurs, ne paroiſſent plus que d'inutiles ſoins, pour orner un tombeau. Tous les revers facilitent le détachement du monde, & les retours vers le Seigneur : la proſpérité prépara la chûte de David;

l'affliction disposa son cœur à la pénitence ; les cris de sa douleur, qui désarmerent la colere de Dieu, s'élevoient de l'abyme de ses tribulations. Manassès n'invoqua le Dieu de ses peres, que dans l'horreur de sa prison, & sous la pesanteur de ses chaînes. Job dépouillé de tout, s'attachoit à Dieu seul, & voyoit dans les débris d'un corps ulcéré, des espérances d'immortalité. Ezéchias, presqu'enseveli dans les ombres de la mort, mêloit à ses cris funebres, les larmes du repentir, & trouvoit le salut de son ame, dans les souffrances de son corps : *Recogitabo tibi annos meos, in amaritudine animæ meæ.*

Placez-vous dans toutes les situations fâcheuses, vous y trouverez des ressources pour le salut. Un renversement de fortune, des préférences inattendues, une inconstance d'éclat, rompent souvent nos engagemens profanes ; le dégoût du monde & la foi peuvent changer les larmes que nous donnons à nos malheurs, en des larmes de retraite & de pénitence ; plus même nos calamités sont singulieres, plus nous devons présumer qu'elles entrent dans l'ordre de notre sanctification : la rigueur des coups, avance la guérison de nos maux ; les

afflictions passageres, ne réveilleroient notre foi que pour un instant ; les plaisirs & la variété des événemens, charmeroient bientôt notre tristesse : le Seigneur prévient notre inconstance, en nous ménageant des chagrins, où la religion seule peut devenir notre ressource. Israël, si souvent frappé par son Dieu, oublioit aussi-tôt la main qui lui faisoit une plaie salutaire ; sa fidélité n'alloit pas au-delà de ses malheurs : ce ne fut que dans la rigueur d'une longue servitude, qu'il connut son égarement, & qu'il revint sincérement à la justice ; c'étoit dans l'éloignement de la sainte Jerusalem, qu'il soupiroit après la patrie, & qu'il exprimoit ainsi sa douleur : O céleste Sion, comment pourrions nous faire entendre les chants de l'alégresse sur des bords étrangers ! que notre exil est long ! O tranquille cité, quand irons nous goûter ton adorable paix ! quand verrons nous ce jour qui doit rendre toute sa splendeur au temple de l'Eternel ! *Super flumina Babylonis illic flevimus, cùm recordaremur Sion.*

C'est donc pour nous rappeller à la justice, ô mon Dieu, que vous nous affligez sur la terre ! Votre miséricorde nous a préparé la voie des dégoûts &

des disgraces, comme la plus convenable à la foiblesse de notre cœur, & à la vivacité de nos penchans. Dans la prospérité, combien d'écueils pour la vertu! L'ame enivrée des fausses douceurs du monde, ne cherche son repos que dans les créatures, & souhaite de s'immortaliser sur la terre, où tout rit à ses penchans: la facilité de satisfaire les passions, devient un nouvel attrait; les occasions préviennent nos desirs; la mollesse, l'abondance, la variété des plaisirs, rallument sans cesse le feu de la volupté, & le font renaître de ses propres cendres; toutes les passions exercent sur le cœur, un empire plus tyrannique; l'ambition y est plus démesurée, la jalousie plus dévorante, la haine plus violente, la trahison plus noire, la débauche & la corruption plus honteuses; l'adulation acheve de fermer le cœur à la vertu: on prodigue des éloges aux vices des heureux du siecle; on décore leur ambition du nom de grandeur d'ame; on vante leur raffinement d'intempérance, comme des délicatesses qui les distinguent du vulgaire; on regarde leur assujettissement aux usages du monde corrompu, comme des bienséances: tout ce qui les environne

vironne concourt à augmenter leur illusion, en justifiant leurs excès ; il semble que la vérité ne puisse jamais percer le nuage que forme la prospérité.

Est-il une situation plus dangereuse pour le salut, que celle où le monde offre toutes ses douceurs ; où tout ce qui plaît, devient bientôt possible ; où les passions ne trouvent que des objets qui les enflamment, ou des éloges qui les justifient ? O néant ! ô vanité ! ô foiblesse de l'homme ! Je vois le plus sage des rois tomber dans les derniers égaremens, parce qu'il n'est pas jugé digne d'être affligé : une longue suite de prospérités amollit son cœur, que la violence des passions n'avoit pu subjuguer ; il déshonore, par une vieillesse voluptueuse, un regne, dont la sagesse a surpassé celle de tous les rois ; & sa main qui a élevé, avec tant de gloire, un temple à l'Eternel, tremblante sous le poids des années, porte des offrandes sacrileges sur l'autel des divinités étrangeres : *Solus in deliciis Salomon fuit*, dit saint Jérôme, *& forsitan ideò corruit.*

Terrible exemple ! mes freres, qui doit nous faire trembler sur le sort des heureux du siecle, & nous convaincre

de la nécessité des afflictions, pour mettre obstacle à nos penchans déréglés. Les douceurs que l'on goûte dans la prospérité, augmentent l'amour injuste des biens charnels. Il est plus facile de s'attacher à Dieu, lorsqu'on est dépouillé de tout, que de s'élever à lui, lorsque l'on tient à la terre par les agrémens de la vie. La jouissance des bienfaits du Créateur occupe l'ame entiere, & lui fait oublier son bienfaiteur; les dégoûts, les disgraces, au contraire, & l'inconstance des créatures, nous forcent à chercher en Dieu toute notre consolation : le desir d'être heureux agit également dans toutes les situations; mais dans la prospérité, on croit pouvoir satisfaire ce desir sur la terre; & dans l'adversité, on comprend que Dieu seul peut faire notre félicité. Il semble que l'affliction rend la vertu comme nécessaire; il faut à l'homme ou les agrémens de l'erreur, ou les avantages de la vérité; ou l'impression vive des objets sensuels, ou le sentiment pur des voluptés célestes. Dès qu'il ne trouve sur la terre que des malheurs & des disgraces, au lieu de cette ombre de félicité, après laquelle il court sans cesse, ses vues se tournent du côté du ciel; l'espé-

rance des biens à venir le console de la perte des biens passagers ; & Dieu remplit enfin son cœur que les créatures abandonnent.

Quelle innocence de mœurs dans les siecles où les fideles gémissoient sous l'oppression des tyrans ! L'église empruntoit toute sa majesté de ses opprobres & de ses souffrances. Ces âges de calamités & de persécutions, furent les âges de sa ferveur & de sa gloire. L'affliction purifioit alors les chrétiens, en les détachant des biens du siecle. Malheureux sur la terre, ils tournoient toutes leurs espérances du côté du ciel. Des hommes qui n'attendoient que les récompenses promises à la vertu ; pouvoient-ils être injustes ? Au souvenir de ces jours heureux, à l'immense disproportion qui se trouve entre la ferveur des premiers fideles & nos déréglemens, entre leur austérité & nos mœurs sensuelles, ne devons-nous pas conclure, que les afflictions rendent plus faciles les obligations de la foi, & qu'elles sont les moyens ordinaires, dont Dieu se sert pour sanctifier les élus ? C'est la conséquence la plus naturelle, que nous fournisse ce parallele de nos mœurs. O Dieu ! il est donc vrai que

l'adversité est nécessaire, pour mettre obstacle à nos penchans déréglés; que les jours sans afflictions sont moins purs, & que notre innocence finit presque toujours avec nos malheurs ! Les hommes sont souvent pervers, au milieu des miseres qui les environnent; ils seroient encore pires, s'ils étoient constamment heureux.

Malheur à vous, mes freres, si le Seigneur vous traitoit comme ces hommes, dont le monde vante la félicité ! Sa main semble épuiser sur eux les bienfaits; la terre n'ouvre son sein que pour les enrichir; ils jouissent sans revers de leur opulence; une nombreuse postérité flatte leur vieillesse; une fortune immense passe avec tout son éclat à leurs descendans; leurs succès surpassent leurs desirs. Hélas ! leur sort n'en est que plus triste ! Ils ne connoissent point le Seigneur au milieu des plaisirs; la crainte & la grace se perdent dans cet abyme, & leur prospérité ne sert qu'à rendre plus certain leur malheur éternel. Dieu les punit en les comblant de ces biens périssables; il les discerne du petit nombre de ses serviteurs, auxquels il réserve un bonheur éternel: ces faveurs funestes, cachent une main rigoureuse qui les ré-

prouve, & qui les laiſſe engraiſſer comme des victimes qui vont être immolées à ſa vengeance.

Les afflictions ſont donc des moyens de ſalut, parce que dans notre état préſent, elles ſont néceſſaires pour mettre obſtacle à nos penchans déréglés; j'ajoute que dans notre état préſent, elles ſont néceſſaires pour mériter le ciel : ſecond avantage de l affliction, ſecond motif de conſolation.

La vivacité de notre douleur dans l'affliction, naît plutôt de nos erreurs, que de la violence de nos maux : accoutumés à ne juger des ſouffrances, que par l'impreſſion actuelle qu'elles font ſur notre ame, nous n'en jugeons jamais par le rapport qu'elles ont avec le bonheur éternel; au lieu de chercher notre conſolation dans les biens céleſtes, qui ne peuvent nous être ravis, nous la cherchons toujours dans les créatures qui nous échappent, & dont la perte augmente notre déſeſpoir. Telle eſt la ſource de notre foibleſſe & de notre découragement dans les maux qui nous affligent.

Que la condition de l'homme feroit différente dans l'adverſité, ſi la vérité réformoit ſes jugemens; s'il penſoit que

le préſent n'eſt rien ; que notre deſtinée eſt dans l'avenir ; que tout ce que le monde eſtime, & tout ce que l'affliction nous ôte, eſt indigne de nos recherches ; que les biens ſolides ſont dans la ſoumiſſion & dans la vertu ; que la patience eſt le plus grand mérite d'un diſciple de Jeſus-Chriſt, & qu'on n'eſt heureux qu'autant qu'on eſt ſaint ! Il comprendroit alors, que les ſouffrances ſont aimables, dès qu'elles méritent le ciel ; qu'il eſt plus avantageux de marcher ſur les traces de Jeſus-Chriſt crucifié, que d'être environné de ſa gloire ſur le Thabor ; qu'un juſte qui ſait ſouffrir une injure, ſoutenir une humiliation, étouffer un reſſentiment, eſt véritablement heureux, puiſque ſa patience augmente le poids d'une couronne immortelle. *Æternum gloriæ pondus operatur.*

Voilà, mes freres, le motif de conſolation que la religion préſente au fidele, dans l'affliction ; elle découvre un nouvel ordre de choſes ; elle perce ce nuage de mortalité, qui nous dérobe ce jour qui ne finira jamais ; elle étale à nos yeux, un monde où rien ne paſſe, une félicité que rien ne peut altérer, une patrie immortelle, où Dieu, ſi riche en miſéricordes, déploie toute ſa

magnificence pour glorifier ſes élus : mais ces récompenſes magnifiques, ne ſont promiſes qu'à la patience. L'homme coupable dès ſa naiſſance, ne peut aſpirer au ciel, que par les ſouffrances ; la douleur eſt ſon naturel ; le mérite de ſa ſoumiſſion, peut ſeul réparer le déſordre qu'a cauſé dans ſon ame, l'uſage déréglé du plaiſir ; il faut qu'il lave dans le ſang des tribulations, le vêtement de juſtice qu'il a ſouillé, pour entrer dans le royaume des cieux ; lors même que la providence ne lui ménage que des afflictions pendant cette vie, il faut qu'elles deviennent le choix libre de ſa volonté ; qu'il renonce à tout ce qui flatte les ſens ; qu'il ſe mortifie ; qu'il crucifie ſa chair, & qu'il ſe rende digne du bienfait de la réconciliation, par la longueur & la ſévérité de ſa pénitence.

C'eſt la doctrine établie par ſaint Paul, dans ſes épîtres où il développe l'eſprit du chriſtianiſme. Le fidele eſt un membre de Jeſus Chriſt ; il doit donc retracer dans ſon ame, tous les traits de cet auguſte chef : la reſſemblance avec ce modele de toute juſtice, peut ſeule le rendre agréable aux yeux de Dieu ; tout ce qui n'eſt pas une expreſ-

ſion de ſes mœurs, eſt une œuvre étrangere à ſes diſciples ; & l'efficacité de ſes mérites, ne peut être appliquée qu'aux actions animées par ſon eſprit : *Hoc ſentite in vobis quod & in Chriſto Jeſu.* Or l'eſprit de Jeſus Chriſt n'eſt qu'une ſainte avidité des ſouffrances ; il ne promet ſon royaume qu'à la violence ; il n'appelle heureux que ceux qui ſont affligés ; il nous montre la voie du ſalut, en renverſant avec ſa croix, le mur de ſéparation qui nous fermoit l'entrée du ciel ; il nous donne lui-même l'exemple, en baiſſant ſon chef ſacré ſous la verge de la colere divine. Le tableau de ſa vie ne préſente que des malheurs ; les larmes coulent de ſes yeux, auſſi-tôt qu'ils s'ouvrent à la lumiere ; la faim, la ſoif, le mépris, les perſécutions, caractériſent ſon miniſtere ; il expire enfin dans les bras de la douleur ; & ſa doctrine qui n'annonce que des croix & des tribulations, n'eſt que le récit de ſes exemples.

Les ſouffrances ſont donc néceſſaires pour mériter le ciel, puiſqu'elles retracent en nous l'image du chef des élus ; la rédemption n'a été accomplie que par une ſatisfaction proportionnée à la grandeur de nos offenſes : il falloit une

une victime digne de Dieu ; Jesus Christ s'est placé sur l'autel ; sa mort nous a ouvert le ciel ; mais sa gloire n'a succédé qu'à ses humiliations : il faut que le même ordre s'observe dans l'économie de notre salut ; notre conformité avec Jesus-Christ souffrant, doit précéder notre union avec Jesus-Christ glorifié ; c'est la regle du courtisan, comme du solitaire ; du prince, comme du peuple : du riche, comme du pauvre ; les usages, les caracteres, les mœurs des siecles, ne changent rien à cette regle : si vous ne souffrez pas avec Jesus Christ, vous n'aurez jamais part à sa gloire : si vous souffrez avec lui, vous serez heureux pendant l'éternité : *Si tamen compatimur, ut & glorificemur.*

Que cette pensée est capable d'élever l'ame au dessus de la douleur ! que la vertu souffrante doit trouver de consolation dans les promesses de la foi ! Ces afflictions sont nécessaires pour mériter le ciel ; ces peines passageres seront suivies d'un bonheur immortel ; ce court espace de larmes & de deuil, qui va bientôt se perdre dans l'abyme de l'éternité, sera changé en un jour de joie qui ne finira jamais ; ces momens de tribulation, qui passent avec la rapidité

d'un éclair, trouveront en Jesus-Christ un prix digne de la possession de Dieu : les infirmités qui consument nos corps détruiront enfin ce vêtement étranger ; mais elles laisseront dans les cendres du juste, des semences d'immortalité ; & ces os arides paroîtront au jour des révélations, plus brillans que la lumiere. Quelque grands que soient nos maux, un coup d'œil sur les années éternelles ne suffit-il pas pour rendre à notre ame le calme & la tranquillité ? Les regards publics ont formé des héros de constance ; l'amour de la patrie a quelquefois donné ce spectacle à l'univers ; l'orgueil, ce dédommagement si foible pour balancer la perte de la vie, charme souvent la douleur dans ces momens, où l'ivresse de la gloire surprend notre ame. L'espérance des récompenses éternelles ne doit-elle pas porter la consolation dans le cœur du fidele, & lui rendre les souffrances aimables ?

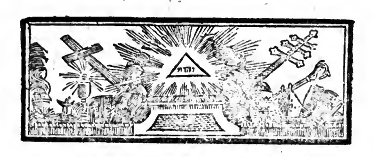
Aussi les justes, soutenus par cette espérance, nous ont laissé des exemples de fermeté, qui ont étonné l'univers. Suzanne assurée de son innocence, & d'une vie plus heureuse après sa mort, voyoit sans frayeur les approches de son supplice : Daniel, persuadé

que les débris de ſon corps devoient un jour ſe réunir, ne redoutoit pas la voracité des animaux les plus féroces : l'illuſtre mere des Macchabées, pour inſpirer à ſes enfans la conſtance dans les tourmens, tournoit leurs yeux vers le ciel, & leur rappelloit les promeſſes du Dieu d'Abraham : *Peto, nate, ut adſpicias cœlum.* Quelle grandeur d'ame dans les martyrs du chriſtianiſme ! Ils demandoient la mort ; ils couroient aux ſupplices ; les plus longues douleurs ſembloient prolonger leurs délices, & leur patience laſſoit la cruauté des bourreaux : l'eſpérance des récompenſes éternelles pouvoit ſeule leur inſpirer ce mépris de la vie ; l'élévation de la foi ſe faiſoit ſentir dans ces derniers momens, & ouvroit à leurs yeux la céleſte patrie ; ſoutenus par ces motifs, ils baiſoient la main qui briſoit les reſtes de leur mortalité ; & aſſurés que leurs ſouffrances recevroient en Jeſus-Chriſt une gloire immortelle, ils marchoient vers l'éternité d'un pas majeſtueux & tranquille.

Prenez donc pour modeles, mes freres, ces hommes dont la patience a mérité des récompenſes ſi magnifiques ; entrez dans cette tradition de

justes unis à Jesus-Christ par leurs souffrances, dès le commencement des siecles, & couronnés avec lui dans l'éternité : *Exemplum accipite, fratres.* Les motifs qui les rendoient tranquilles & satisfaits dans le sein même de la mort, doivent vous élever au dessus de la douleur ; vous aspirez comme eux à une couronne qui est le prix des souffrances : que la vue de leur gloire vous rende donc aimables les afflictions qui leur ont ouvert la céleste patrie : *Peto ut adspicias cœlum.* Souvenez-vous, dans les excès de vos peines, que vous êtes nés pour le ciel ; que les jours de votre pélerinage vont bientôt finir ; que les biens dont l'adversité vous prive, ne peuvent faire votre félicité ; que la source des véritables plaisirs, ne se trouve que dans l'innocence du cœur, & dans l'attente des récompenses promises à la vertu ; que l'on est heureux dans ses peines, quand on est soumis à la volonté de l'Etre suprême ; que les afflictions sont les avantages solides & les biens véritables du fidele ; puisqu'ils sont pour lui des moyens de salut, & les gages d'une éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.



SERMON
SUR
L'AUMÔNE.

Accepit ergo Jesus panes, & cùm gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jesus-Christ prit les pains, & ayant rendu graces, il les distribua à ceux qui étoient assis. *S. Jean*, chap. 6.



'EST dans l'émotion de la pitié & dans l'exercice d'une charité douce, affable, universelle, que l'évangile nous représente Jesus-Christ, spectateur des besoins de son peuple. A la vue d'une multitude affamée, ses entrailles se troublent; sa tendresse s'afflige; sa bonté prévient les cris des malheureux; sa charité inquiete cherche des ressources,

avant que l'indigence expoſe ſes beſoins : les moyens ordinaires lui manquent ; il met en action la puiſſance créatrice : les pains ſe multiplient entre ſes mains, & cinq mille perſonnes en ſont raſſaſiées. Ses autres prodiges n'avoient fait qu'étonner les eſprits ; ici ſa libéralité gagne les cœurs. La multitude veut placer le ſceptre dans ſa main bienfaiſante ; elle le preſſe de remplir ſa deſtinée, & de monter ſur le trône que la reconnoiſſance lui éleve.

Et tels ſont, mes freres, les effets de la miſéricorde chrétienne ; cette vertu qui éleve l'homme au-deſſus de ſon être, qui donne de l'activité au ſentiment précieux de l'humanité, & qui étend la ſphere de ſes plaiſirs, en l'intéreſſant au bonheur de ſes ſemblables : elle ouvre le cœur à toute eſpece de miſere ; & elle bannit cette libéralité de goût, de caprices, qui n'eſt touchée que par certains beſoins, & qui, fixée par choix ſur quelques malheureux, ſe refuſe à l'impreſſion du ſentiment que fait naître la vue des autres miſeres : *Miſereor ſuper turbam iſtam.* Elle n'attend pas que le haſard lui ménage des occaſions de faire du bien : trop reſſerrée dans le cœur, elle cherche des objets ſur leſquels elle

puisse s'épancher ; elle prévient, par ses secours, l'aveu toujours affligeant de l'indigence ; elle perce les ténebres que la honte oppose à ses largesses ; elle s'enfonce dans l'horreur des cachots, & va montrer encore l'humanité bienfaisante & aimable, dans des lieux où la justice même paroît dure & cruelle. Ses yeux ne s'ouvrent que pour découvrir les malheureux : *Cùm sublevasset oculos Jesus* ; enfin, elle confond ces vains prétextes d'une cupidité, qui, voulant satisfaire des desirs sans bornes, confond le superflu avec le nécessaire, oppose aux besoins présens de ses freres, ses besoins à venir ; s'endurcit contre leur infortune, par l'excès même de leurs miseres, & refuse de les soulager, parce qu'elle ne peut suffire à tout : *Quid hæc inter tantos* ?

Vous reconnoissez la miséricorde à ces traits que le sentiment grave dans vos cœurs, vous, Mesdames, que l'amour des pauvres unit à Jesus-Christ ; dont les exemples, bien mieux que mes paroles, animent les ames les plus tiedes, à soulager les malheureux ; dont la main s'ouvre sans cesse pour répandre des bienfaits, donne beaucoup, & donne toujours avec joie, prévient souvent les

desirs, & ne manque jamais au besoin; dont la charité plus utile que fastueuse, après avoir versé mille bénédictions secretes, vient encore solliciter & recueillir les aumônes des fideles, se plaît à confondre les largesses de l'opulence, avec le denier de la veuve, renonce à la gloire du bienfait, & se contente d'être bienfaisante. Une compassion si vive n'attend pas, pour se mettre en action, les efforts d'un foible organe du ministere; & mon discours ne fera qu'une impression sur vos cœurs, celle que ressentent les ames vertueuses, à l'aspect d'un tableau qui peut inspirer la vertu.

Puissiez-vous profiter de ces exemples, hommes impitoyables, à qui la prospérité ne forme que des entrailles cruelles! Puissent mes paroles ranimer dans tous les cœurs, ce feu de la charité que Jesus-Christ a apporté sur la terre, ouvrir les yeux des fideles sur les besoins de leurs freres, & augmenter leurs mérites, en versant leurs trésors dans le sein des pauvres! Voici mon dessein: La raison démontre la nécessité de l'aumône, & la religion en facilite l'exécution. C'est le partage de ce discours.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

L'IDÉE de l'ordre établi par le Créateur, les rapports qui ſe trouvent entre des hommes qui ont les mêmes beſoins, des droits égaux aux mêmes reſſources, l'harmonie qui naît de ces rapports, & que la vertu fait ſentir à l'ame, en embelliſſant notre exiſtence; tels ſont les fondemens primitifs des devoirs envers nos ſemblables. Delà, cette loi généreuſe, ce ſentiment d'humanité, ce germe précieux de la bienfaiſance, que la ſuperſtition, l'erreur, le préjugé ne peuvent étouffer; qui ne ſe taît dans le tumulte des paſſions, que pour déployer ſon action dans les remords, & qui venge au moins l'équité qu'il ne peut faire aimer: delà, enfin, ces maximes, qu'une ſaine politique adopte, qui tendent à lier toutes les parties d'une ſociété, par une dépendance mutuelle; qui préſentent les puiſſans, comme l'appui des foibles, & les riches, comme la reſſource des pauvres; qui forment des citoyens, en montrant le bien particulier, lié néceſſairement avec l'intérêt général; & qui les attachent à la patrie par le ſentiment réfléchi du bonheur, ſans lequel

l'amour du bien public n'eſt jamais qu'une émotion de l'enthouſiaſme.

De ces notions primitives, il ſuit que la jouiſſance des bienfaits du Créateur, le partage de ſes dons, la diſpenſation des tréſors de ſa magnificence, doivent être relatifs à l'ordre établi par ſa ſageſſe, à cette économie de la ſociété, qui tend à aſſurer le bonheur des hommes, au ſentiment que ſa main a gravé dans nos cœurs : or, la raiſon nous fait voir que le ſoulagement des malheureux, eſt l'uſage des richeſſes le plus conforme aux vues du Créateur, le plus néceſſaire au but de la légiſlation, le plus flatteur pour une ame ſenſible. Trois réflexions, dont le développement vous prouvera la néceſſité de l'aumône.

L'homme, formé à la reſſemblance de la divinité, n'étoit placé ſur la terre que pour jouir de ſes bienfaits; l'organiſation de ſon corps, les rapports des différens êtres avec ſes ſenſations, tout l'avertiſſoit qu'il étoit le but de la création, tout lui faiſoit ſentir la nobleſſe de cette deſtination. L'univers étoit un vaſte temple, où la divinité ne ſe peignoit à ſes yeux, que ſous les ſymboles de la bienfaiſance; ſon cœur en étoit le centre; la gratitude y élevoit ſes autels;

le sang des animaux ne les rougissoit pas ; elle faisoit à Dieu une offrande plus noble, celle de l'homme vertueux & reconnoissant.

Vous n'êtes plus, temps heureux, où les hommes jouissant des dons de la nature, sans propriété, sans partage, modérés dans leurs desirs, assurés de les satisfaire, n'éprouvoient des besoins que pour goûter des plaisirs, & ne faisoient monter au ciel que la voix de la reconnoissance. Cette égalité appuyée sur la modération & le retranchement des superfluités, ne pouvoit subsister avec la pente à l'excès, qui a suivi le désordre de la nature ; les besoins d'imagination, aussi étendus que la totalité des biens apparens, firent naître des desirs immenses, & mirent en opposition tous les intérêts ; la force voulut tout s'approprier, & le foible fut malheureux : il fallut donner des bornes à cette cupidité, l'enchaîner par la crainte, ménager aux foibles la portion de biens que la nature leur destinoit, & les soutenir contre les efforts de l'injustice ; il fallut recevoir des mains de la force & de l'autorité, cette paix, ce bonheur que la vertu ne pouvoit plus donner ; la violence des passions avoit détruit l'égalité

parfaite : la raiſon qui appercevoit dans cet arrangement primitif, le plan le plus conforme aux vues du Créateur, s'efforça de nous en rapprocher dans le partage même de ces biens ; elle priva une portion du genre-humain des dons de l'Être ſuprême, mais elle les dépoſa dans des mains vertueuſes & libérales ; l'opulence, la force, l'autorité furent d'abord confiées aux plus ſages, aux plus miſéricordieux, aux plus integres ; ils devoient ſe ſouvenir ſans ceſſe, qu'ils ne pouvoient remplir leur deſtination, qu'en réparant par leurs bienfaits l'inégalité du partage ; qu'ils n'étoient que les dépoſitaires de l'héritage de leurs freres ; qu'il leur étoit confié, pour être défendu contre l'uſurpation ; qu'ils n'avoient beaucoup, que pour donner beaucoup, & que toute abondance & toute ſuperfluité eſt injuſte, dès qu'un ſeul homme manque du néceſſaire.

Le ſoulagement des malheureux eſt donc le ſeul uſage des richeſſes conforme aux vues du Créateur ; elles ſeroient inutiles ſur la terre, s'il ne s'y trouvoit pas des pauvres ; elles ſeroient dangereuſes, puiſqu'elles ne fourniroient que des facilités aux paſſions : Dieu les répand avec profuſion ſur quelques-uns,

afin que les autres trouvent dans leur abondance tous les secours dont ils ont besoin, & c'est en remplissant cette destination, qu'ils entrent dans l'ordre de sa providence : placés sur la terre pour veiller aux besoins de leurs freres, il faut qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur leurs infortunes ; qu'ils les soulagent dans leurs peines ; qu'ils leur fassent au moins sentir qu'il existe une divinité bienfaisante, puisqu'elle a formé des hommes miséricordieux ; qu'ils diminuent par leurs largesses, le contraste choquant de l'inégalité qui aigrit l'indigence, & que leur dureté rendroit insupportable.

Quelle affreuse providence, si tous ses bienfaits ne se réunissoient sur un petit nombre d'heureux, que pour laisser la multitude de ces hommes dans l'infortune ! Quoi ! mes freres, tandis que les uns regorgeroient de superflu, les autres périroient d'indigence ! Le luxe d'un seul, absorberoit la subsistance de plusieurs ! le pauvre seroit nu, & le riche lui insulteroit par le faste de ses vêtemens ! l'opulence éleveroit des palais, pour le séjour de la volupté, & l'humanité souffrante resteroit sans asyle ! toutes les productions de la nature & de

l'induſtrie ſeroient raſſemblées, pour flatter la ſenſualité, & les beſoins preſſans manqueroient de reſſources ! la terre engraiſſeroit quelques riches de toute ſa ſubſtance, & la faim cruelle dévoreroit le reſte de ſes habitans ! Une grande partie des hommes ne connoîtroit donc plus la divinité par ſes bienfaits ? elle ne ſentiroit ſa main que lorſqu'elle s'appeſantit dans ſa colere ? la faim, l'infirmité, l'indigence, ſeroient tout ſon partage ? Et quelle portion du genre humain ſeroit expoſée à tant de maux, celle qui ſuccombe ſous des travaux pénibles, celle qui connoît le moins les excès, la portion peut-être la plus ſaine, la plus utile, la plus vertueuſe ? Oppoſerez-vous au tableau de l'humanité ſouffrante, ſi injurieux au Créateur, cette loi d'intérêt qui concentre l'homme en lui-même, & qui étouffe en ſon cœur la noble paſſion de faire du bien ; ces reſſources qu'une prudence baſſe & timide veut ſe ménager dans l'avenir ; ces vains prétextes que l'ambition croit appercevoir dans des projets d'établiſſement ; ces raiſons ſubtiles qu'une tendreſſe exceſſive pour des enfans, colore du titre ſpécieux du devoir ? Retrancherez-vous des largeſſes que la triſte ſitua-

tion des malheureux rend toujours néceſſaires, les dépenſes que les préjugés de la grandeur, les bienſéances du rang, les idées du faſte, vous montrent comme indiſpenſables ?

Ah ! mes freres, ces excuſes ſont frivoles, & ne peuvent faire impreſſion que ſur des eſprits faſcinés par l'erreur. La véritable diſtinction de la grandeur n'eſt que le pouvoir de faire du bien, & que l'exercice de cette auguſte fonction. La nature & la raiſon ne mettent d'autre différence, entre les grands & les petits, les riches & les pauvres, que celle qui ſe trouve entre le protecteur & le protégé, entre la main qui diſpenſe les bienfaits & celle qui les reçoit. Ce n'eſt que parce que nous avons manqué ce but véritable de la grandeur, que nous y avons attaché le faux éclat du faſte. La pompe même & la magnificence, preſque toujours fondées ſur des beſoins imaginaires, ſont injuſtes, dès que les beſoins réels de nos freres, ne ſont pas ſatisfaits. Il n'eſt permis aux riches de rechercher les commodités, que lorſque les pauvres ont le néceſſaire; & ſi l'humanité peut ſupporter le contraſte de l'opulence & de la médiocrité, celui des ſuperfluités & de

l'indigence extrême, la bleſſe & la révolte.

Je dis plus : ces raiſons que la prudence humaine croit trouver dans des vues d'établiſſemens, pour retrancher les aumônes ; ces reſſources qu'elle ſe ménage pour l'avenir, ne ſont que les prétextes d'une cupidité qui rend la charité ménagere, afin que les paſſions puiſſent être libérales ; la miſéricorde même, éclairée ſur ſes véritables intérêts, ne connoît pas les timides ménagemens qui reſſerrent ſa pente à faire du bien ; elle ſait que les largeſſes de la charité ſont des biens qui ſe multiplient entre nos mains, & qui portent avec eux une ſource d'abondance ; que les familles charitables ont toujours proſpéré, tandis que celles qui ſont élevées ſur des tréſors amaſſés par l'avarice, ſont tombées dans l'oubli, l'opprobre & l'indigence. Vous juſtifierez, ô mon Dieu ! la confiance des ames miſéricordieuſes : leurs tréſors croîtront dans le ſein des pauvres ; leur poſtérité floriſſante moiſſonnera les fruits d'abondance qu'elles ont ſemés ; & les fondemens de leur grandeur, jetés par la charité, feront reſpectés par le temps : mais ces hommes engraiſſés de la ſubſtance publique ; ces

ces races cruelles, dont l'opulence n'eſt fondée que ſur l'infortune de leurs freres, vous les maudirez; vous renverſerez les édifices de leur orgueil; vous diſſiperez leurs richeſſes, comme la pouſſiere; vous les ferez paſſer dans ces mains libérales, qui en font un uſage conforme aux vues de votre providence.

Le ſoulagement des malheureux n'eſt pas ſeulement l'uſage des richeſſes le plus conforme aux vues du Créateur; il eſt encore le plus néceſſaire au but des ſociétés. La nature forme ces liens qui ſont les fondemens primitifs des devoirs de l'humanité; la loi les rend plus forts, en les reſſerrant: les ſociétés ne ſont, en effet, établies que pour l'avantage des hommes; & les loix ne s'aſſurent leur ſoumiſſion, que pour aſſurer leur bonheur. La patrie nous porte tous dans ſon ſein, & ne veut nous attacher que par les liens de la tendreſſe. Loin d'affoiblir cette compaſſion vive qu'inſpire l'humanité, ou cet amour plus noble, que la charité chrétienne enflamme, elle fournit de nouveaux motifs à la bienveillance; elle rapproche les hommes; elle les rend plus dépendans; elle fait naître le bonheur de chacun de la

félicité publique. Devoirs sacrés des concitoyens, si conformes à l'esprit d'une religion bienfaisante ! seriez-vous donc réglés par les maximes cruelles qui endurcissent contre les cris des malheureux, en les présentant comme des effets nécessaires dans l'arrangement des choses humaines ; par ces voies odieuses d'une politique barbare, qui croit ne pouvoir établir la soumission, que sur l'épuisement des forces, l'abattement des courages, & l'accablement de la misere ? Non, le seul but de la patrie, est de resserrer entre les hommes, les nœuds de la tendresse, & de les attacher à la société, par le sentiment du bonheur qu'ils doivent à cette union.

Mais, ce but si honorable à ceux qui sont les dépositaires de l'autorité, ne peut être atteint par leurs seuls efforts : les vues d'une sage administration, sa prévoyance & ses ressources, ne formeront jamais cette constitution parfaite, qui assure le bonheur de tous ; & la subsistance d'une partie des citoyens, les secours prompts pour leurs besoins pressans, ne peuvent se trouver que dans les largesses & la charité des particuliers. La patrie n'a que des vues générales ; elle ne doit à chaque

citoyen, que la deſtruction des obſtacles qui peuvent gêner leur induſtrie, ou les troubler dans la jouiſſance des produits qui en ſont la récompenſe; elle ouvre des ſources d'abondance, mais elle n'en dirige pas tous les canaux; & elle laiſſe à la charité, le ſoin de diſtribuer aux pauvres, cette portion de l'opulence, que le travail ou l'induſtrie ne peut faire paſſer dans leurs mains. Quand même elle ouvriroit les yeux ſur toutes les miſeres des particuliers, quel remede pourroit y apporter cette patrie, ſouvent indigente au milieu du luxe de ſes citoyens, dont les beſoins ſont plus grands que les reſſources, & qui, toujours forcée par les circonſtances, dans l'emploi des fonds publics, ne peut en laiſſer l'uſage à la libéralité, ſans bleſſer la juſtice?

Glaive du Seigneur! vous n'êtes plus levé ſur nos têtes; la guerre ne dévaſte plus nos campagnes, pour arroſer du ſang de leurs habitans, des terres étrangeres. O Dieu! votre main ſemble moins appeſantie ſur ſon peuple! nous avons été punis; ſommes nous devenus meilleurs? La paix ſera-t-elle l'union des cœurs? l'eſpoir de l'abondance, ra-

nimera-t-il la charité presque éteinte ? le luxe, les excès des passions, n'absorberont-ils pas la substance du pauvre ? y aura-t-il moins de malheureux, si le faste de l'opulence augmente, & le riche qui couvroit la dureté de ses refus, du malheur des temps, sera-t-il moins cruel, parce qu'il restera sans excuse ? Ah ! mes freres, que ce présage affligeant ne soit que l'illusion d'une crainte trop vive ! Si le ciel répand sur vous de nouveaux bienfaits, croyez que c'est pour les partager avec vos freres : si la patrie accumule dans vos mains ses trésors, c'est pour les faire passer dans celles de vos concitoyens. Ne pensez pas qu'il n'y a plus de malheureux à soulager, parce que vous êtes dans l'aisance. Hélas ! l'opulence du riche s'accroît rapidement, tandis que le pauvre sort à peine de l'indigence extrême ! Les meilleurs temps ne sont pas pour l'infortuné qui gagne, à la sueur de son front, son pain de tous les jours ! & que lui reste-t-il, s'il survit à l'épuisement de ses forces ? Cœurs inhumains ! que la prospérité endurcit contre les maux de vos freres, & qui, enivrés des délices de l'abondance, ne pensez jamais qu'il y a des malheureux sur la terre ; vous ne

voyez pas l'image affreuse du désespoir & de la misere : & ne suffit-il pas de savoir qu'elle existe ? Vous ignorez les maux de vos semblables ? mais ignorez-vous que vous devez les chercher pour les guérir ? La charité n'attend pas que le malheureux vienne l'attendrir par le spectacle de ses souffrances ; elle pénetre dans les réduits, où la pauvreté honteuse se couvre de ténebres ; elle s'informe des besoins de ses freres, avec cette chaleur que l'on met à son propre intérêt ; elle n'épargne aucun soin pour éloigner d'eux les sentimens de douleur & de peine, auxquels la vie humaine est assujettie : vertu toujours active, le bonheur s'étend & se multiplie autour d'elle ; & il suffit d'être malheureux, pour avoir droit à ses largesses. Mais sa tendresse préfere les citoyens que des liens plus forts rapprochent de ses bienfaits ; ses pas dirigés par la sagesse, se portent sur-tout vers cet orphelin trop jeune pour gagner sa vie ; cette veuve oubliée, qui souffre en secret ; ce vieillard, dont les bras affoiblis ne peuvent soutenir par le travail, les restes d'une vie languissante ; ce malade qui lutte contre l'indigence, le désespoir & la mort ; cette infortunée,

dont la pudeur va ſuccomber ſous les extrêmités de la miſere. Sa bienveillance rend toujours à l'humanité ſouffrante cet hommage de compaſſion, qui ne s'épuiſe jamais : mais elle regle, par le choix des perſonnes, & la grandeur des beſoins, ſes largeſſes qui pourroient s'épuiſer.

Parmi ces moyens de régler les aumônes, il en eſt un dont la miſéricorde ſe ſert avec plus d'avantage pour la ſociété : au milieu d'une ville immenſe, ſéjour de l'oiſiveté & de l'induſtrie, qui réunit tant d'opulence & tant de faſte, & plus encore de miſere réelle, il ſe trouve des infortunés, qui aiment mieux ſuccomber ſous le poids de l'indigence, que d'en ſupporter la honte, en expoſant leurs beſoins ; il s'en trouve qui ont plus de droit à nos largeſſes, par les liens intimes qui les uniſſent à nous ; on voit enfin des citoyens oiſifs, qui établiſſent ſur l'aumône une ſubſiſtance que le travail pourroit leur donner ; le mendiant valide eſt ſouvent à côté du pauvre que la caducité ou la douleur accable : ſes cris plus forts ſe font mieux entendre : s'ils n'excitent pas la commiſération, ſon art déploie d'autres reſſources ; il fatigue, il importune ;

il obtient enfin des fecours qui nourriffent fon oifiveté, & qui manquent à l'indigence réelle. Le moyen de remédier à ces inconvéniens, eft de fixer la miféricorde fur fon véritable objet ; de régler fes aumônes fur les befoins ; de les faire paffer dans ces lieux où la pauvreté fe cache, fans y porter la lumiere, & cet œil curieux dont les regards lui rendroient le bienfait infupportable ; & tel eft le but des largeffes que la charité répand par les mains des pafteurs. Là, par la vigilance active & éclairée d'un miniftre plus fenfible aux maux de fes ouailles, & plus inftruit de leurs befoins, les aumônes font diftribuées avec cette fage économie, cette libéralité difcrete, qui foulage toute efpece de mifere, mais qui fait rougir en même temps l'oifiveté de fon indigence, & qui montre à l'induftrie fes reffources : la confiance anime enfin la pauvreté honteufe, qui ne craint plus de lui expofer fes befoins ; la veuve couverte de deuil, préfente à fa charité cet orphelin qu'il a régénéré en Jefus-Chrift. D'autres largeffes arrachent à la lubricité fes victimes. Vous connoiffez ces avantages, vous qui fecondez le zele des pafteurs, & qui multipliez entre

leurs mains, les ressources de la miséricorde : puissent-ils durer à jamais sur le fondement de vos aumônes ! puisse la patrie toujours affligée des maux qu'elle ne peut guérir, se consoler au moins sur le sort des infortunés, par la confiance, que la partie opulente des citoyens répandra ses richesses dans le sein des pauvres, & les sauvera des extrêmités de l'indigence !

Enfin, le soulagement des malheureux est l'usage des richesses, le plus délicieux pour un bon cœur. Est-il, en effet, une satisfaction plus douce, que de faire des heureux ; de recevoir le tribut de leurs actions de graces ; de régner sur des ames que la reconnoissance nous soumet ; de s'assurer leurs affections, leurs empressemens, leurs services, en les intéressant à notre bonheur, par l'amour de leur propre félicité ? Les autres plaisirs ne peuvent soutenir l'examen de la raison ; ils n'existent plus, dès qu'on les approfondit : l'ame ne les goûte, que dans l'ivresse des sens, ou dans l'illusion de la vanité ; le calme de la sagesse & l'œil sévere de la vérité les dissipent, & mettent à la place les remords & l'ennui, le sentiment accablant du désordre, ou le triste vide de

la

la frivolité : l'émotion des sens peut renaître ; l'illusion, emprunter de nouveaux charmes ; & l'opulence, fournir des ressources aux caprices : mais toutes ces ressources tarissent enfin, sans que nous soyons satisfaits ; elles augmentent nos desirs, sans grossir leurs objets ; elles nous montrent la joie, mais elles ne la mettent jamais dans notre cœur. Le soulagement des malheureux procure seul, dans l'usage des richesses, ce plaisir que le remords ne peut corrompre ; que le dégoût ne peut altérer ; que l'ennui ne peut flétrir. La joie de faire du bien est toujours touchante ; elle ravit notre ame, sans la troubler ; & elle l'enchante, sans la séduire. C'est un plaisir qui ne s'use jamais : on le goûte encore mieux, en y revenant. Comme il est fondé sur l'idée flatteuse de l'excellence de notre être, chaque bienfait qui embellit notre existence, nous le rend plus sensible.

Et que pourroit avoir l'opulence de plus délicieux, que la satisfaction de soulager les malheureux ? Seroit-ce cet appareil de faste, qui blesse plus les cœurs, qu'il n'éblouit les yeux ; cette pompe, qui étonne plus qu'elle ne touche ; cette magnificence, que nous croyons insé-

parable de l'élévation, tant nous sommes éloignés de connoître la véritable grandeur ? Mais cette vaine montre est hors de nous : le plaisir seul de faire du bien nous appartient ; il est intime à notre ame ; il l'affecte ; il l'embellit ; il y grave les traits de ressemblance, avec le modele de toute perfection. Seroit-ce enfin les hommages des peuples, qui nous flatteroient au milieu des prestiges de l'opulence ? Mais il n'est point de gloire solide, que celle qui est fondée sur la bienfaisance : toute autre n'est appuyée que sur l'illusion momentanée de l'erreur. Notre vanité tend à la perpétuer : la vanité des autres s'efforce de la détruire ; & il ne faut que cette opposition, pour la faire évanouir. Remontez aux causes véritables de l'estime ; vous verrez qu'elle naît de l'intérêt plus ou moins vif, que nos semblables prennent à nos actions, à nos talens, à notre conservation. Or, les bienfaits seuls peuvent mettre les hommes dans l'intérêt de notre existence, & des qualités qui l'embellissent.

Voyez, dit saint Paulin, ces malheureux que vous avez soulagés dans leurs peines : l'alégresse se répand sur leurs visages, dès qu'ils vous apperçoivent ;

ils oublient, en vous voyant, leurs miseres, leurs infirmités, leurs douleurs. Les regards que vous jetez sur eux, portent dans leurs ames une joie qui ranime les principes de leur vie défaillante : *Animæ tuo aspectu vigescunt* : ils vous préferent à leurs enfans ; ils ne font des vœux, que pour votre conservation ; ils trouvent, dans votre existence, leur vie, leur santé, leur bonheur ; ils vous aiment, en s'aimant : la reconnoissance vous a gravé dans leurs cœurs, & vous rend toujours présens à la vivacité de leur amour : *Inscriptus es enim & impressus in cordibus eorum, per multam in eos humanitatem.* Mes freres, faites servir vos richesses aux plaisirs de la volupté, à la vanité, à la satisfaction de toutes les passions ; vous ne goûterez jamais une joie plus pure, que celle qui naît des acclamations, des actions de graces, & des bénédictions des malheureux qui reçoivent vos bienfaits. Celui qui n'est pas dédommagé de ses largesses, par ce seul plaisir, n'a pas un cœur ; celui qui n'en est pas transporté, qui le discute, qui le compare, en l'éprouvant, ne le goûte pas tout entier ; & quiconque en fait l'objet de son raisonnement, n'est pas digne de le sentir.

Le soulagement des malheureux est donc l'usage des richesses, le plus conforme aux vues du Créateur, le plus nécessaire au but de la législation, le plus flatteur pour un cœur sensible : trois réflexions qui vous ont prouvé la nécessité de l'aumône. Il me reste à vous faire voir que la religion en facilite l'exécution.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME bienfaisant est la plus vive image de la divinité. C'est le plus beau spectacle que le cœur puisse donner à la raison, libre des préjugés. Mais quel tableau sublime, que celui de la miséricorde, élevée par les motifs de la religion, soutenue par ses maximes, animée par ses espérances ! Son activité devient immense, & s'étend à toute espece de miseres. Cette pitié raisonnée, qui se prescrit des objets, des bornes, des circonstances, ne ralentit plus sa marche. Tous les hommes sont égaux à ses yeux : le sang d'un Dieu qui les couvre, absorbe toutes les différences ; l'amour qui l'enflamme, se confond avec l'amour infini du Créateur ; & l'intérêt qui l'attendrit sur le sort des malheureux, n'est que celui de

Jesus-Christ, pour des membres rachetés par l'effusion de son sang : les obstacles que la cupidité pourroit mettre aux largesses de la miséricorde, sont renversés ; la mortification, le retranchement des superfluités, le détachement du monde, assurent aux pauvres des fonds inépuisables, parce que les riches ont beaucoup à donner, dès qu'ils renoncent aux superfluités, & qu'ils donnent sans peine ce qu'ils possedent sans attachement. Enfin, la miséricorde, animée par les espérances de la religion, devient capable des plus grands sacrifices : la perte de quelques biens périssables est vile à ses yeux, lorsqu'elle la compare aux récompenses qui couronneront ses largesses ; & elle se croit heureuse de déposer dans le sein des pauvres, des trésors qui la mettront en possession d'un bonheur éternel.

C'est ainsi que le christianisme facilite l'exécution du précepte de l'aumône. Par ses motifs, il augmente l'intérêt que nous prenons aux malheurs de nos semblables : par ses maximes, il détruit tous les prétextes de la cupidité : par ses espérances, il nous montre le plus grand avantage dans le sacrifice des biens que nous consacrons au soulagement des

malheureux. Développons ces vérités.

La religion augmente l'intérêt que nous prenons au malheur de nos semblables : en effet, mes freres, quel motif plus puissant pour la miséricorde, que celui qui représente les pauvres unis avec nous en Jesus-Christ, rachetés par son sang, & destinés à la même félicité ? Quel amour plus vif peut nous intéresser au soulagement des malheureux, que celui qui naît de la tendresse infinie d'un Dieu qui les a aimés, jusqu'à mourir pour eux sur l'arbre de la croix ? Ces pauvres sont une portion précieuse de l'héritage de notre chef ; il s'attriste avec eux ; il partage leurs peines & leurs douleurs. Pourriez-vous fermer vos cœurs aux plaintes de Jesus-Christ souffrant dans ses membres ? la reconnoissance que ses bienfaits doivent inspirer, laisseroit-elle dans vos ames, quelque place à la dureté, au mépris, à l'indifférence ? Hélas ! ces sentimens subsistent souvent au milieu des impressions foibles d'une compassion purement naturelle : l'habitude de ne juger des hommes que par l'éclat extérieur, de n'estimer en eux que ce qui réveille des idées de faste & de grandeur, dégrade à nos yeux les pau-

vres ; nous les regardons comme des êtres d'une autre nature ; nous penſons qu'ils ſont nés pour l'infortune ; nous compoſons leur deſtinée, des maux qui n'entrent pas dans la nôtre; notre vue s'accoutume à une diſproportion ſi monſtrueuſe ; plus même ils ſont miſérables, plus ils nous paroiſſent vils & indignes de notre compaſſion : ainſi, la pitié que la nature inſpire, cede au mépris que le préjugé enfante ; & l'excès des miſeres du pauvre, ne fait que nous endurcir contre les malheurs qu'il endure.

Mais ces ſentimens de mépris & d'indifférence, pourroient ils ſubſiſter avec les motifs d'une religion qui forme des entrailles de miſéricorde ? La charité chrétienne ne conſidere plus les hommes ſous les rapports réels ou arbitraires, que la nature ou le préjugé met entr'eux ; la lumiere qui l'éclaire, fixe tous ſes regards ſur les mérites de Jeſus-Chriſt ; c'eſt un rayon de l'intelligence ſuprême, qui ne voit en nous, avec complaiſance, que ce fils bien aimé : ſous cet aſpect, les fideles ont un prix infini ; ils ſont tous l'objet de l'amour d'un Dieu ; ils deviennent égaux en Jeſus-Chriſt, & cette qualité fait évanouir toutes les différences.

Ecoutez à ce sujet le grand apôtre des nations : Vous tous, disoit-il aux Galates, qui avez été baptisés en Jesus-Christ, vous avez été revêtus de Jesus-Christ. Il n'y a plus maintenant ni de juifs, ni de gentils, ni d'esclaves, ni de libres ; l'auguste qualité de chrétiens a ôté ces murs de séparation que les vanités mondaines avoient élevés ; les fideles tirent toute leur gloire, de leur union avec le Rédempteur ; ils sont tous les membres de son corps ; les besoins des uns, sont les besoins des autres ; une sensibilité mutuelle les rend toujours affectés par les mêmes objets ; ils n'ont qu'un cœur & qu'une ame ; le même intérêt produit leur mouvement, leurs craintes, leur espérance, celui de Jesus Christ qui les anime, qui les vivifie, qui se les attache pour ne s'en séparer jamais : *Vos estis corpus Christi, & membra de membro.*

Changeons donc maintenant de langage ; ne disons plus que l'humanité souffrante doit attendrir tous les cœurs ; ne mettons pas en action cette pitié que la nature inspire ; présentons aux yeux de la foi, Jesus Christ uni par l'amour à tous ses membres ; disons qu'il souffre avec les pauvres, qu'il éleve leur voix

plaintive, qu'il implore notre assistance, que sa main reçoit nos bienfaits, & que ses besoins sont soulagés par nos aumônes. Ce motif doit ouvrir nos cœurs, je ne dis pas seulement aux plaintes de l'indigence extrême ; cette expression seroit inutile, puisque je parle à des ames sensibles : la vue de Jesus Christ souffrant dans ses membres, doit produire un intérêt plus vif, que celui qui naît du sentiment de l'humanité ; un intérêt qui augmente la compassion par l'estime, & qui anime la libéralité par la reconnoissance. Jesus Christ a versé tout son sang pour vous ; il vous a sauvés de l'excès de l infortune ; vous seriez encore la proie de l'enfer, s'il ne vous eût aimés jusqu'à mourir sur la croix. Pourriez-vous, après tant de bienfaits, refuser de le soulager dans ses pauvres ; opposer votre indifférence à la tendresse qu'il a pour eux ; user de réserve dans vos largesses, tandis qu'il déploie sur vous une magnificence sans bornes ? Ah ! mes freres, si les moindres besoins des pauvres ne vous touchent pas, si vous ne souhaitez pas de leur procurer le plus grand bonheur, l'intérêt de Jesus-Christ est encore foible dans vos cœurs ; vous êtes peut-

être des hommes ſenſibles, mais vous n'êtes pas des chrétiens unis à vos freres, par un amour plus fort que la mort; vous n'avez pas cette charité généreuſe qui donne toujours avec joie, qui donne même au-delà de ſes forces, & qui deſire encore pour elle-même, afin d'être prodigue pour Jeſus-Chriſt.

Que ſera-ce, ſi vous uſez de cet art inhumain, qui apprécie les larmes & les beſoins du pauvre ; de cette charité durement circonſpecte, qui juge les malheureux dans l'émotion même de la pitié, qui diſcute leurs mœurs, leur oiſiveté, leurs reſſources; qui croit ne devoir ſa compaſſion qu'à l'indigence extrême, & qui ſe perſuade que le poids de toute autre miſere, eſt aſſez adouci par l'habitude ? La miſéricorde chrétienne n'eſt pas réglée par cette prudence qui n'a jamais aſſez examiné, qui ſe défie toujours, & qui apperçoit dans le ſort des malheureux, de petites différences qui échappent au ſentiment ; maîtriſée par la compaſſion, elle voit à peine l'excès; elle aime mieux donner à de faux beſoins, que de s'expoſer à refuſer aux véritables; ſi elle ſe trompe, c'eſt la bonté de ſon cœur qui l'égare : plus reſpectable même dans ſes ſaillies

& ses écarts, que cette pitié dont la marche est plus réguliere, elle se porte au-delà des bornes de la loi, par des sacrifices généreux ; elle franchit les bornes de la perfection, après y avoir atteint : Jesus Christ souffrant dans les pauvres, fixe ses regards ; l'intérêt qu'il prend à leur soulagement, la transporte. Que peut elle faire de trop pour lui, après qu'il a versé son sang pour nous ? Elle remonte jusqu'à cette charité infinie, qu'il a fait descendre du sein de sa gloire, sur l'arbre de la croix ; & sa raison, sa prudence, sa circonspection, se perdent dans cet amour.

Ainsi, la miséricorde éclairée par la lumiere de la foi, se confond avec la charité infinie de Dieu, néglige ces différences humaines qui pourroient diminuer la vivacité de l'intérêt qu'elle prend au sort des malheureux, & suit cette pente du cœur, qui embrasse le bien avant même que la raison ait fixé ses limites. Mais quelle rapidité dans ses mouvemens, lorsqu'ils ne sont plus ralentis par les obstacles de la cupidité ? quelle douceur dans ses regards, que la bienfaisance seule anime ? quelle profusion dans ses largesses, lorsque son cœur est détaché, par les maximes de la religion,

des choses présentes, & que sa main n'est plus suspendue entre les intérêts de ses freres, & ceux de l'amour-propre? Je vais essayer de la peindre; que ceux qui n'ont pas assez de désintéressement pour la suivre, admirent au moins sa générosité.

La prudence humaine cherche en vain des prétextes, pour retrancher les aumônes, dans les timides conseils qui resserent la pente à faire du bien: le plus grand obstacle aux largesses de la miséricorde, & peut-être le seul, naît de cette cupidité qui tend à s'approprier tous les dons du Créateur, qui confond les besoins réels avec les besoins factices, qui juge de ses nécessités par ses desirs, & qui se croit dans l'impuissance d'être charitable, parce qu'elle est ambitieuse, superbe ou voluptueuse.

Qu'oppose le christianisme à cette cupidité, dont les desirs immenses s'étendent aussi loin que la totalité des biens apparens? Des maximes de détachement & de privation, qui élevent l'homme jusqu'au mépris des richesses, qui lui font donner sans peine ce qu'il posséde sans attachement, & qui assurent aux pauvres, en réprimant les passions, un superflu qui seroit absorbé par leurs

excès : la religion ne se contente pas d'effrayer l'avarice par des menaces, de forcer des mains avides à des sacrifices que le cœur désavoue ; sa perfection va plus loin ; elle établit les aumônes sur les débris des passions ; elle détache les cœurs ; & par-là ; elle fait donner avec joie : ses maximes ne se bornent pas à marquer des limites, que la cupidité ne respecte jamais ; elle va à la source du mal ; elle retranche les desirs ; elle avertit de craindre les richesses ; elle commande de les mépriser ; elle alarme la modération même, par des conseils qui montrent la plus grande sûreté dans la privation totale. Chrétiens, vous êtes des hommes du siecle à venir, & vous devez mépriser les biens terrestres ; détachez donc vos cœurs des richesses passageres ; disciples d un Dieu crucifié, sa croix est pour vous un engagement à des privations volontaires ; livrez vous donc aux saintes rigueurs de la pénitence ; n'usez des richesses que pour vos besoins véritables : tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions ; qu'à autoriser l'abus du monde, tout cela est superflu pour vous ; c'est le fond & l'héritage des pauvres, que vous ne pouvez dissiper sans crime.

Il en eſt ainſi, mes freres : ce ne ſont pas les ſpéculations d'un ſolitaire qui médite dans ſon cloître, que je vous propoſe ; le ſage l'a dit avant moi : tout ce qui eſt meſuré par les années, eſt indigne de notre attachement ; tout uſage des richeſſes, qui entretient la vanité, l'ambition, la molleſſe, eſt criminel dans un chrétien. Jeſus-Chriſt nous l'annonce dans ſes maximes ; l'évangile & la raiſon ſe réuniſſent pour établir ces vérités ; & ſi elles faiſoient toute leur impreſſion, quelle facilité ne trouveroit pas le fidele dans l'accompliſſement du précepte de l'aumône ! Son cœur, détaché de tout ce qui paſſe, donneroit ſans peine des richeſſes qu'il mépriſe ; elles échapperoient de ſes mains, comme des biens inutiles ; & leur uſage n'auroit de prix à ſes yeux, que dans le ſoulagement des malheureux. Quel fonds inépuiſable pour les pauvres, ſi la mortification chrétienne retranchoit des dépenſes du riche, toutes les ſuperfluités du luxe, & cette portion de l'opulence, qui ne ſert qu'aux plaiſirs, aux profuſions, aux caprices ! Les reſſources de la miſéricorde ſeront toujours abondantes, dès que les beſoins ne ſeront plus multipliés par les paſſions ; & la reli-

gion, en aſſurant aux pauvres tout ce que la cupidité pourroit leur ravir, ne laiſſera plus d'indigens ſur la terre.

O vous! qui déployez dans les juſtes, les ſentimens de mortification, de dépouillement, de mépris des choſes humaines; Eſprit ſaint, faites nous ſentir juſqu'où peut s'élever la miſéricorde, ſoutenue par ces maximes; ou, s'il faut toujours prendre les grands exemples loin de nous, retracez à nos yeux la paix, l'alégreſſe, l'heureuſe égalité des premiers chrétiens, fruit précieux du détachement des biens du monde. La terre étoit devenue l'image du ciel; la miſéricorde y fixoit ſon ſéjour; l'abondance ſuivoit ſes pas; les cris plaintifs de l'indigence ne ſe faiſoient plus entendre; chacun ſentoit les beſoins de ſes freres, & perſonne n'en ſouffroit, parce que les ſecours étoient auſſi prompts que la ſenſibilité étoit vive. Ainſi, le plus grand bonheur du particulier, ne naiſſoit que du bonheur de tous; & ce conſentement admirable de toutes les parties, formoit le corps le plus auguſte, une ſociété où tous les hommes étoient égaux par la modération, grands par le déſintéreſſement, & heureux par la bienfaiſance.

Ce n'eſt pas que la religion confonde les états, & que ſes maximes qui défendent aux grands, la molleſſe des mœurs & l'indécence du faſte, aient pour but de les ramener, par un choix libre, aux mœurs dures d'une populace obſcure, & aux privations forcées de l'indigence. Les bornes du néceſſaire, ne ſont pas les mêmes pour toutes les conditions ; les proportions du rang ou de la naiſſance, peuvent les reſſerrer ou les étendre, & la religion les fait reſpecter : ſa plus grande perfection ne ſe trouve peut-être que dans cette égalité parfaite, qui régnoit entre les premiers fideles de Jéruſalem ; mais ſes conſeils qui rétabliroient cette égalité, ne donneront jamais l'impulſion générale, dans l'arrangement des choſes humaines ; ils nous élevent juſqu'au ciel, & la plus grande partie du genre-humain, tiendra toujours à la terre ; le dépouillement entier pourroit même alarmer la politique ; elle craindroit qu'un ſi grand détachement ne fît éteindre la race des citoyens induſtrieux, & tarir les ſources de l'opulence publique.

Les préceptes de la religion qui preſcrivent les devoirs, peuvent raſſurer la prudence humaine ; ils condamnent également

lement l'opulence, qui ne s'accroît que par l'activité inquiete de l'avarice, & l'indigence qui suit l'oisiveté; ils blâment cette sensualité qui veut faire servir toutes les richesses à la satisfaction des passions; & ils autorisent les dépenses, que l'inégalité des conditions rend indispensables; ils défendent aux riches de mettre leur cœur dans leurs trésors; ils exigent des disciples de Jesus-Christ, des privations volontaires, qui augmentent le fond des aumônes; mais ils ne leur interdisent pas tout usage des biens présens, que la reconnoissance sanctifie : ils tendent à détruire cette cupidité qui n'enfante que des forfaits; & ils reglent l'amour-propre qui peut souffrir des bornes. Ainsi, de la pente que nos cœurs ont à l'excès, & de la violence évangélique qui les réprime, il se compose un mouvement, qui forme le meilleur arrangement possible : celui où les hommes usent assez des richesses, pour être animés à grossir leur opulence par des voies légitimes, & où ils ne les possedent pas avec assez d'attachement, pour s'enivrer dans leur abondance, fermer les yeux aux besoins des pauvres, & les abandonner aux excès de la misere.

Enfin, le christianisme facilite l'accomplissement des préceptes de l'aumône, par ses espérances. Une religion qui fait renoncer à l'intérêt présent, & qui éleve la miséricorde jusqu'à des sacrifices généreux, doit lui proposer, dans l'avenir, des récompenses capables de la dédommager de ses privations volontaires. Le cœur qui n'a d'activité que pour le bonheur, ne se détache d'un bien, que pour s'attacher à un autre; & jamais le riche ne répandroit dans le sein des pauvres, des richesses dont l'usage peut augmenter les délices de cette vie, si la grandeur des biens futurs ne l'emportoit dans son cœur, sur l'attrait des biens présens.

Or, le christianisme anime la miséricorde, par la grandeur des récompenses qui couronneront ses largesses : il ouvre à ses yeux une patrie, où Dieu accepte, pour prix du royaume éternel, les richesses déposées dans le sein des pauvres, & présentées par leurs mains. Ils prient Jesus-Christ, assis à la droite de son pere, arbitre des vivans & des morts, réglant leur destinée sur les aumônes écrites dans le livre de vie; armé de terreur, de haine & de dureté, contre les ames inhumaines; plein de bonté pour

les ames miféricordieufes, & exprimant fa tendreffe par ces paroles confolantes : Venez, les bénits de mon pere, pour pofféder le royaume qui vous a été préparé, parce que l'aumône que vous avez faite au moindre de mes ferviteurs, vous l'avez faite à moi-même : *Quandiù feciftis uni ex fratribus meis, mihi feciftis.*

Pefons ces termes, mes freres. Votre attention ne peut trop fe fixer aux objets qu'ils nous préfentent. Venez, les bénits de mon pere, pofféder le royaume; parce que j'avois faim, & vous m'avez raffafié. Ne femble-t-il pas que les largeffes de la miféricorde peuvent feules déployer la magnificence du Seigneur; que les plaintes ou les bénédictions des pauvres, fixeront la deftinée des hommes dans le jour des juftices, & que leurs mains graveront le nom des élus dans le livre de vie? *Efurivi, & dediftis mihi manducare.* Ne femble-t-il pas que Jefus-Chrift foit débiteur envers les ames miféricordieufes; que fa libéralité feule ne couronne pas leurs mérites, & qu'il fe plaît à répandre fur eux tous fes biens, par un intérêt que mes paroles ne peuvent exprimer, & dont notre foible raifon ne trouve l'analogie, que dans le fentiment de la reconnoiffance?

Quandiù fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis. Quel effet surprenant produit l'amour des pauvres, s'écrie saint Pierre Chrysologue ! *O quid agit amor pauperis* ! Il fixe tous les regards du Créateur ; il donne le prix aux actions vertueuses ; & sans lui, tout est perdu pour l'éternité. L'innocence d'Abel, la confiance de Noé, la foi d'Abraham, la patience de Job, ne sont pas le sceau de la prédestination de ces premiers patriarches : *Quod Abraham fidem susceperit, judex tacet.* Jesus-Christ ne voit la marque de ses élus, que dans les traits que la miséricorde a gravés sur leur front ; il ne reçoit dans les tabernacles éternels, que ceux qui ont été l'asyle des malheureux ; il n'enivre d'un torrent de délices, que ceux qui ont étanché la soif du pauvre : *Hoc solùm clamat, quod pauper comedit.* Et quel bonheur sa main libérale prépare aux hommes charitables ! Que de grands objets frapperoient nos yeux, si l'activité de notre esprit pouvoit percer le nuage de mortalité qui voile la céleste patrie ! Là, l'élite des hommes, les ames miséricordieuses sont assemblées ; la sagesse éternelle, que l'amour a revêtue de notre chair, est à leur tête ; sa gloire répand ses rayons

fur eux, & les couvre d'un éclat toujours le même, & toujours renaiſſant. Des traits d'une lumiere plus vive, partent de ſa couronne immortelle, & vont ſe réunir ſur le front des juſtes, où la bienfaiſance paroît avec plus de ſplendeur. La miſéricorde qui a perfectionné leur vertu, conſomme leur bonheur; elle fait tout dans cet heureux ſéjour; elle enivre leurs ames; elle éleve leur voix; elle forme ces concerts qui pénetrent leurs cœurs, & qui ſont immortels, comme le Dieu dont ils célebrent les bienfaits: *Hi ſunt viri miſericordiæ, quorum juſtitiæ non ſunt oblivioni traditæ; gloria eorum non derelinquetur.*

Que vous dirai-je après cela, mes freres? & quel motif plus puiſſant pourroit vous porter au ſoulagement des pauvres, que celui qui dédommage de la perte des biens paſſagers, par l'aſſurance du bonheur éternel! Si votre cœur s'endurcit contre ce motif; ſi la bonté de Dieu qui récompenſe, ne vous touche pas, lui reſte-t-il autre choſe, que de vous frapper ſans miſéricorde? Vous refuſez de payer le prix du royaume céleſte, de ſoulager Jeſus-Chriſt dans ſes pauvres, d'expier vos crimes par l'aumône; vous n'uſez pas du moyen qui

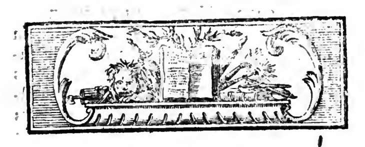
peut vous ouvrir le sein de la clémence. Eh bien ! soyez les tristes victimes de la vengeance du Seigneur ; armez vous de force, pour soutenir les regards terribles de sa colere ; attendez sans frayeur, les tourmens que sa justice vous prépare. Que les richesses, qui ont été l'instrument de vos passions, deviennent leur supplice ! qu'elles augmentent vos regrets, vos remords, votre désespoir ! Allez ; précipitez-vous dans des feux éternels : *Ite in ignem æternum.* Que sais-je? ô mon Dieu ! car je n'ose regarder d'un œil fixe, les abymes de vos jugemens : que sais-je, si ce jour de colere pour les ames inhumaines, est éloigné, & si l'ange de votre fureur ne crie pas déjà sur leur tête, qu'il n'y a plus de temps ? Cette incertitude ne doit-elle pas les faire trembler ? & quand même leurs années croîtroient jusqu'à l âge le plus reculé ; quand des siecles seroient ajoutés à ces instans rapides, qui composent leur vie, ne viendra-t il pas un dernier jour, où la mort les forcera de confesser, que le seul usage des richesses, digne de l'homme, est celui que la miséricorde lie au bonheur éternel ; & qui, étant utile pour l'avenir, ne se perd pas sans ressource dans l'abyme du passé ?

Pourquoi donc cette vérité salutaire ne regne-t elle pas sur nos cœurs ? Le charme de sentir, est-il si fort qu'il arrête toute prévoyance ? Ne voyons-nous pas que nous marchons vers le terme où tout s'évanouit; que chaque instant nous ravit une portion de nous-mêmes ; que nos richesses ne peuvent avoir plus de solidité que notre vie, & qu'elles échapperont de nos mains, sans qu'aucune force puisse les y retenir ?

Hâtez-vous donc, conclut saint Jean Chrysostôme, de leur donner un prix réel, en les déposant dans le sein des pauvres : *Effundamus igitur facultates nostras in indigenos.* Tant que vous êtes soumis ici-bas à la loi des changemens, vos richesses sont assujetties à la même vicissitude : la malice des hommes peut vous les enlever ; l'excès de vos passions, les dissiper ; l'inconstance de la fortune, les faire passer en d'autres mains ; la mort, du moins, vous en dépouillera, pour orner son triomphe. Distribuez-les aux pauvres avec fidélité ; soulagez les malheureux ; & ni l'envie, ni l'injustice, ni la vicissitude, ni la mort, ne pourront vous les ravir. Jesus-Christ, l'auteur & le consommateur du siecle futur, les sauvera du ravage

des temps. Tout ce qui est fait pour lui, se retrouve en lui ; tout usage des richesses que la charité sanctifie, est écrit dans le livre de vie : la justice qui en est le principe, en est elle-même la récompense éternelle : *Dispersit, dedit pauperibus ; justitia ejus manet in seculum seculi.* J'ai cette confiance, ô mon Dieu ! pour les ames miséricordieuses qui m'écoutent, qu'elles seront reçues dans le sein de votre clémence ; que le sang de Jesus-Christ qu'elles ont aimé dans les pauvres, les sauvera de la rigueur de vos jugemens, & qu'elles seront heureuses à jamais dans le regne de la miséricorde. Ainsi soit-il.

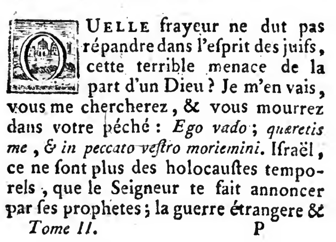
SERMON



SERMON
SUR
L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado ; quæretis me , & in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais ; vous me chercherez , & vous mourrez dans votre péché. *S. Jean*, chap. 8.



QUELLE frayeur ne dut pas répandre dans l'esprit des juifs, cette terrible menace de la part d'un Dieu ? Je m'en vais, vous me chercherez , & vous mourrez dans votre péché : *Ego vado ; quæretis me , & in peccato vestro moriemini.* Israël, ce ne sont plus des holocaustes temporels , que le Seigneur te fait annoncer par ses prophetes ; la guerre étrangere &

intestine, les embrasemens, la peste, la famine ; ton héritage en proie à la fureur des barbares ; tes enfans gémissans dans les fers d'un vainqueur orgueilleux ; tes villes ensevelies dans leurs cendres, ou noyées dans le sang de leurs habitans ; tes autels profanés, le temple même de l'Éternel réduit en un monceau de pierres ; tous ces maux rassemblés n'étoient qu'une foible image de celui dont Dieu te menace. Il te punissoit alors dans sa miséricorde ; il se servoit de ces châtimens, pour te faire sentir sa puissance, & t'arracher à l'idolâtrie : aujourd'hui sa vengeance seule éclate ; il proscrit pour toujours les enfans rebelles ; il s'éloigne d'eux dans sa colere ; ils le chercheront en vain, & tous les efforts qu'ils feront pour retourner à lui, seront inutiles : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.*

Ne frémissez-vous pas, mes freres, en entendant ces terribles paroles qui s'adressent à tous les hommes ? ne vous remplissez-vous pas de terreur, & ne faudroit-il pas, en les adoucissant, parer au désespoir qu'elles peuvent causer, plutôt que d'en augmenter l'impression, en développant ce qu'elles renferment ? Hélas ! il n'est que trop vrai,

qu'on écoute ces menaces sans émotion, & que votre insensibilité est plus à craindre qu'un excès de frayeur. A Dieu ne plaise que nous venions dans ces chaires chrétiennes, affoiblir, par des idées humaines, la sévérité des jugemens du Seigneur, & que, sous prétexte de ne pas révolter contre la vérité, nous la rendions presque méconnoissable : nous ne sommes plus les ministres de la paix dans le temps des vengeances; il seroit inutile d'annoncer les miséricordes d'un Dieu, lorsque sa colere ouvre sous nos pieds les abymes; c'est alors que nous devons faire briller le glaive redoutable de la justice, sauver par la frayeur des peines éternelles, & porter dans tous les cœurs l'alarme & l'épouvante; c'est alors que le son de notre voix, semblable à l'airain retentissant, doit faire entendre sans cesse à tous les fideles, cette menace du Sauveur : Si vous différez de vous convertir jusqu'à la mort, vous mourrez dans le péché & l'impénitence. *Clama; ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam.*

Oui, mes freres, la miséricorde du Seigneur a ses bornes; il est un temps, où ses entrailles sont fermées à la compassion; où la réprobation est consom-

mée ; où les efforts que nous faisons, pour retourner à lui, sont inutiles : si vous différez votre conversion jusqu'à la mort, vous le chercherez en vain, & vous mourrez dans votre péché. *Quaretis me, & in peccato vestro moriemini.*

Mettons dans tout son jour une vérité si terrible. L'espérance d'une conversion facile dans les derniers momens de la vie, soutient le pécheur dans ses désordres, & l'entretient dans une fausse sécurité. Faisons voir que cette espérance est vaine ; que l'impénitence finale est le terme d'une vie passée dans le crime ; que rarement on se convertit à la mort, parce qu'on n'est plus en état de chercher Dieu, ou qu'il rejette les efforts que nous faisons pour retourner à lui : en un mot, la pénitence différée jusqu'à la mort est très-incertaine, premiere partie : la pénitence différée jusqu'à la mort est presque toujours inutile, seconde partie. C'est tout mon dessein, & le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Les effets que les passions produisent dans les hommes, ont toujours quelque chose d'étonnant & d'incompréhensible.

La mort dans le péché, ce terme horrible d'une vie criminelle, les saisit & les épouvante : & cependant ils s'endorment dans leurs désordres ; ils attendent tranquillement & sans inquiétude cette affreuse destinée : nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu ; ils veulent vivre dans la haine de Dieu, & ils se flattent de mourir, comme les justes, dans la paix du Seigneur.

Quelle est la source de cette fatale illusion ? C'est qu'ils esperent que leur mort ne sera pas soudaine & imprévue, & qu'ils pourront consacrer à la pénitence, les soupirs languissans de la vieillesse, & les desirs impuissans d'une ame accablée sous le poids de la maladie. Or, mes freres, rien n'est plus frivole que cette espérance ; parce que la mort est souvent imprévue, & que Dieu nous refuse ce temps sur lequel nous comptons, pour nous convertir, premiere raison ; parce que la situation d'un malade au lit de la mort, le met souvent hors d'état de se convertir ; seconde raison ; deux réflexions qui vous feront comprendre que la pénitence differée jusqu'à la mort est très-incertaine. *Quò ego vado, non potestis venire.*

Nous mourrons tous, mes freres : notre vie, telle qu'une vapeur légere, se dissipe insensiblement, & nous disparoissons comme l'ombre qui fuit ; la santé la plus robuste, la jeunesse la plus riante, ne peut nous dérober aux fureurs de la mort ; quelque solide, quelque beau que soit l'édifice, elle lui porte enfin le coup fatal, & il n'en reste qu'une froide poussiere ; la destinée la plus brillante, qui nous séduit souvent en nous montrant le trépas dans un point de vue éloigné, ne peut la reculer d'un instant ; les jours comblés d'honneurs, & tissus de plaisirs, ne se précipitent pas avec moins de rapidité que les autres, dans l'abyme immense de l'éternité. Ils ressemblent tous, dit l'Esprit saint, aux fleuves qui se perdent dans la mer ; majestueux ou obscurs dans leurs cours, ils se confondent également dans l'immensité de ses eaux.

Heureux, ô mon Dieu ! celui qui sent les approches de sa fin ; qui est troublé par les frayeurs salutaires de la mort ; qui peut se disposer à sortir de cette maison de boue, avant qu'elle s'écroule ; qui n'est pas dévoré tout vivant par le tombeau ; qui ferme insensiblement ses yeux à la lumiere, & qui n'entre pas

dans la nuit éternelle, sans y être préparé par la foible lueur d'un crépuscule! Heureux, si votre miséricorde ménage quelques intervalles à sa pénitence; s'il reçoit, en mourant, les dernieres consolations de l'église; & s'il expire entre les bras des ministres de la réconciliation! Ces derniers efforts d'une ame qui se tourne vers son Créateur; ces marques d'un repentir peut-être sinceres, nous rassurent un peu sur sa destinée. L'église qui ne désespere jamais du salut de ses enfans, lui ouvre du moins, dans ses promesses, le sein de la clémence divine; & la confiance anime encore les cantiques, dont elle accompagne sa marche vers l'éternité.

Mais ce temps si décisif pour le salut, n'est pas toujours accordé à nos desirs. Une révolution subite ne met souvent qu'un soupir d'intervalle, entre une santé parfaite & le trépas: la mort soudaine ou imprévue, nous frappe, lorsque nous y pensons le moins, comme des victimes tranquilles & inattentives. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! & cette parole sortie de votre bouche, n'y retournera pas vide & sans effet: la mort nous surprendra, ainsi qu'un voleur dans les ténebres de la nuit; le

dernier jour sera pour nous un jour trompeur ; & le fils de l'homme viendra, lorsque nous l'attendrons le moins : *Quâ horâ non putatis, filius hominis veniet.*

En effet, mes freres, qui peut nous assurer que nous aurons le temps de mettre ordre à notre conscience, & que les progrès insensibles d'une maladie, nous conduiront à pas lents vers le tombeau ? A combien d'accidens sinistres & de morts imprévues, ne sommes-nous pas exposés ? Depuis le jour de colere, où la terre fut ensevelie dans le sein des eaux, le Seigneur a-t-il cessé de nous avertir par ces terribles exemples ? Ici, il fait descendre le feu du ciel sur des villes criminelles, & rien n'échappe à la voracité de ses flammes vengeresses : là, il ouvre les abymes ; la terre dévore ses habitans, & des provinces entieres sont ensevelies dans son sein : d'autres fois, il souffle dans les cœurs une fureur guerriere ; il répand par-tout le trouble, le carnage & l'horreur ; il met entre les mains des conquérans, ses tonnerres épouvantables ; & la mort qui les précede, porte des coups si prompts & si multipliés, qu'elle nous laisse à peine le temps d'effacer du nombre

des vivans, ceux qu'elle précipite dans la nuit éternelle. Et sans parler de ces calamités publiques, auxquelles nous sommes exposés tous les jours, l'exemple de tant d'hommes ravis subitement à la lumiere, quoique leur mort ne laisse pas ces vides affreux dans la société, ne suffit-il pas pour nous faire trembler? Leur malheur ne peut-il pas nous être commun; & les conséquences ne nous regardent-elles pas directement? Est-il rare d'entendre ces récits funebres qui jetent tous les esprits dans la consternation? Cet homme qui jouissoit d'une santé parfaite, vient d'être enlevé tout-à-coup, sans avoir pu prononcer une parole. C'est dans l'emportement d'une querelle, qu'un autre vient de rester sans sentiment & sans vie. Celui-ci a été englouti dans le sein des eaux. Cet autre a été enseveli dans les ruines immenses de cet édifice. Ce débauché vient d'expirer dans l'excès du vin, ou dans l'horreur du crime. Cet homme, couché sur des fleurs, & qui vouloit se ménager une longue carriere, a vu couper en un clin-d'œil, le fil de sa vie; la trahison d'un domestique ou le fer d'un ennemi, l'a précipité dans l'abyme. Il n'est point de situation, dans la-

quelle la mort ne puiſſe nous ſurprendre. Les jours les plus heureux peuvent finir par notre pompe funebre ; les fêtes où l'on ne reſpire que le plaiſir & la licence, ſe terminent ſouvent par ces accidens funeſtes, qui changent la joie en deuil & en déſolation. Zambri périt ſous le glaive de Phinées, dans les tentes mêmes des filles de Madian. Balthaſar, dans les tranſports de l'ivreſſe, inſulte au Dieu d'Iſraël : malheureuſement raſſuré ſur ſa deſtinée, il ne voit pas qu'il conſacre au ſacrilege les derniers momens d'une vie criminelle : à l'inſtant, une main fatale écrit l'arrêt de ſa condamnation : il ne verra plus la lumiere du jour ; & cette table ſomptueuſe ſera le lit de ſa mort : les vengeurs ſont prêts : les Mèdes entrent de toutes parts dans la ville : Babylone & ſon roi tombent d'une chûte éternelle.

Grand Dieu ! c'eſt ainſi que vous avez ménagé dans tous les âges, ces ſpectacles effrayans, ſi propres à faire naître d'utiles réflexions ſur les dangers d'une mort imprévue. Et ſans ſortir du ſein de nos familles, n'avons-nous pas là-deſſus quelques leçons domeſtiques ? Ne pleurons-nous pas encore un pere, un parent, un ami, ravis ſubitement à notre

tendresse? Ces restes précieux de leur grandeur ; ces riches dépouilles dont nous sommes revêtus, ne nous rappellent elles pas sans cesse l'accident terrible qui les a conduits au tombeau? N'entendons-nous pas sortir du fond de leurs sépulcres, des voix qui nous annoncent la même destinée ? & ne craignons-nous pas, en voyant leurs cendres encore fumantes, la foudre qui les a réduits en poussiere ! Peut être qu'un jour la fin soudaine & surprenante de quelques-uns de ceux qui m'écoutent, répandra parmi nous le deuil, & nous fera verser des larmes sur leur sort. Hélas ! dirons-nous, nous les avons vus pleins de vie & de santé : nous espérions que leurs années croîtroient jusqu'à l'âge le plus reculé ; & cependant ils ont été arrêtés au milieu de leur course. Une révolution subite les a fait disparoître comme un songe. Nous avons en vain cherché le reste de leurs années, dans les secours de l'art & dans l'habileté des médecins. C'en étoit fait : la mort avoit porté le coup fatal ; & le souffle de vie n'animoit plus cette masse insensible : *Et erat langor fortissimus, ita ut non remaneret in eo halitus.*

Voilà, mes freres, ce que nous avons

à craindre, si nous différons notre conversion jusqu'à la derniere heure : un accident funeste, qui nous ravira ce temps que nous destinons à chercher le Seigneur ; la mort dans le péché & l'impénitence : *In peccato vestro moriemini.* Quel est donc notre aveuglement, de faire dépendre notre conversion d'un temps que le Seigneur refuse tous les jours ? Qui peut vous répondre de ce moment sur lequel vous comptez ? Seroit-ce votre jeunesse ? Hélas ! mes freres, c'est la saison des périls, & l'âge dans lequel les morts soudaines sont les plus communes. Dans un âge plus avancé, la mort vient, pour ainsi dire, à pas lents : le corps dépérit ; la santé s'use ; chaque instant nous dérobe une portion de nous-mêmes. Nous voyons combien il nous reste de pas à faire pour arriver au tombeau : mais dans la jeunesse, les mœurs licencieuses, les plaisirs extrêmes, les emportemens de la vengeance, font naître à tous momens ces accidens tragiques, qui finissent subitement notre course.

Seroit-ce enfin sur la force du tempérament que vous vous rassureriez ? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie ? le rapport juste d'une machine si délicate,

& composée de tant de ressorts, qu'il y a lieu de s'étonner comment elle peut subsister un seul instant : le moindre vaisseau qui se rompt, ou qui se bouche, détruit cette économie ; un petit épanchement du sang, suffit pour arrêter tous ces mouvemens ; le feu qui l'anime, n'est qu'une étincelle qu'un souffle peut éteindre. Voilà l'appui sur lequel vous fondez toutes vos espérances : voilà la ressource qui nous tranquillise sur notre salut éternel, & qui nous fait négliger le moment présent que le Seigneur nous accorde dans sa miséricorde, quoique nous soyons exposés à tomber, dans l'instant qui suivra, entre les mains de sa justice & de sa vengeance.

Vous direz peut être que ces accidens sont extraordinaires ; que les exemples d'une mort subite sont rares ; que la crainte d'un événement semblable ne doit pas empoisonner les douceurs de notre vie, & que ces terreurs outrées ne peuvent être que l'effet d'une imagination, qui saisit trop vivement l'idée d'un péril éloigné. Illusion funeste ! mes freres : ces genres de mort, où le pécheur tombe tout-à-coup dans un état qui le rend pour jamais incapable de pénitence, ne sont ni si rares, ni si singu-

liers, que vous voudriez vous le persuader. Quand même ces accidens terribles ne tomberoient que ſur quelques malheureux, nous aurions tout ſujet de trembler, puiſque nous pouvons être de ce nombre : mais ſi ces exemples d'une mort ſubite ſont rares, du moins rien n'eſt plus commun qu'une mort imprévue, & les ſuites en ſont auſſi funeſtes. Frappés du coup mortel, peut-être diſputons-nous encore des journées entieres un reſte de vie : mais la menace du Seigneur ne demeure pas ſans effet. Les pécheurs qui différent leur converſion, ſont toujours ſurpris à leur derniere heure, quoique la maladie leur ouvre les portes du tombeau ; ils arrivent au terme, lorſqu'ils le croient bien éloigné : les ſymptômes qui leur annoncent une deſtruction prochaine, leur paroiſſent équivoques ; les caracteres ineffaçables de la mort échappent à leur vue : le moment qui finit leur carriere, n'eſt jamais le dernier dans leur eſprit. Tout ce qui les flatte, leur paroît devoir être éternel ; & le ſouffle qui les anime, expire déjà ſur leurs levres, qu'ils conſervent encore ces incertitudes, qu'ils mêlent aux triſtes ſaiſiſſemens de la crainte, les douceurs de l'eſpérance.

Dieu les laisse jouir de leur erreur ; il permet qu'ils reculent toujours l'affaire de leur salut, & que personne n'ose leur dire qu'ils ne doivent plus compter sur la vie. Ceux qui les environnent, cachent leurs craintes, & s'efforcent de répandre la sérénité sur leur visage. Vous-mêmes, ministres du Seigneur, vous annoncez la mort avec des précautions étudiées, qui en diminuent l'horreur ; vous ne montrez que de loin, le jour des vengeances ; vous détournez ces discours lugubres qui fatiguent. Hélas ! que vos ménagemens sont cruels ! La vue fixe du trépas auroit peut-être suffi, pour déterminer ces pécheurs à se convertir sincérement ; & vous leur ôtez ce dernier moyen de salut, en leur montrant encore des espérances de vie. Cependant le mal surmonte les remedes ; la mort, cachée au dedans, se déclare, & répand déjà sur les yeux un sombre nuage ; les espérances de conversion sont frustrées : ils meurent dans le péché & l'impénitence : *In peccato vestro moriemini.*

En second lieu, la situation du pécheur au lit de la mort, rend sa pénitence très-incertaine : tel est l'ordre établi par le Créateur, dans l'union des

êtres opposés qui constituent notre nature : l'ame, cette image de la divinité, est liée à la matiere par des nœuds si intimes, qu'elle dépend dans toutes ses opérations, du mécanisme de notre corps ; le sentiment trop vif du plaisir ou de la douleur l'occupe toute entiere, & l'empêche de se livrer à d'autres objets ; & elle a besoin, pour méditer les vérités du salut, de ce calme des sens qui la tire en quelque sorte de cette servitude, & laisse à la raison toute sa liberté.

Ce principe supposé, il suit que la situation du pécheur au lit de la mort, rend sa pénitence très-incertaine, parce que la violence de la douleur, l'accablement de l'ame, les intérêts temporels, l'avidité des proches, les horreurs de la mort, les mettent hors d'état de chercher le Seigneur, & de s'occuper des soins de l'éternité : *Quò ego vado non potestis venire.*

En effet, mes freres, est-il temps de penser à Dieu, lorsque l'ame déjà liée des chaînes de la mort, succombe sous le poids & la multitude de ses maux ? l'esprit peut-il s'ouvrir aux vérités célestes, & en connoître tout le prix, lorsqu'il est plongé dans cet assoupissement

ment fatal qui ôte toute activité aux génies les plus vifs & les plus perçans, ou lorsque l'imagination déréglée ne présente que des phantômes & des chimeres? Le cœur peut-il sentir combien Dieu est aimable, & lui consacrer tous ses desirs, lorsque la violence de la douleur ne lui laisse que le sentiment des maux qui l'accablent? Non, non, dans ce moment la gloire éternelle est sans attrait; les récompenses promises n'ont plus de charmes; la foi qui perce dans l'avenir, s'éteint à mesure que les lumieres de la raison s'affoiblissent; son flambeau, tel que les sombres lueurs destinées à augmenter l'horreur des monumens, ne répand plus que des lueurs languissantes qui ne présentent rien de fixe à l'esprit, & laissent tous les objets dans le chaos & la confusion; l'espérance n'a plus cette activité que donne la confiance & le souvenir des miséricordes du Seigneur: il ne reste au pécheur mourant, que de tristes agitations & des efforts inutiles pour se défendre contre le trépas; incapable de se tourner vers son Créateur, à peine peut-il le prier de prolonger ses années; à peine peut-il dire comme Ezéchias: Seigneur, écoutez mes cris fune-

bres ; voyez le triste état où la maladie m'a réduit ; mon ame est dans les ténebres, mes sens sont glacés d effroi, & je m'efforce en vain de faire monter vers vous, de l'abyme de ma douleur, les gémissemens d'un repentir sincere. Diminuez donc, grand Dieu, la violence de mes maux, ranimez ce souffle de vie prêt à s'éteindre ; car ce n'est pas dans les horreurs de la mort, que nous pouvons célébrer vos bontés : ces jours sereins & tranquilles que nous passons dans le crime, & dans l'oubli de votre justice, sont les seuls que nous puissions vous consacrer : *Vivens, vivens confitebitur tibi.*

Ici, mes freres, représentez-vous un pécheur étendu sur le lit de la mort, tourmenté par une maladie cruelle, ou affoibli par une longue infirmité ; il ne tient plus à la vie, que par un cadavre qui s'éteint, & par les douleurs que ses maux lui font sentir ; ses yeux s'obscurcissent & se ferment à toutes les choses visibles ; sa langue s'épaissit & se lie ; tous ses sens perdent leur usage naturel : tantôt une léthargie profonde l'ensevelit dans les ombres de la mort ; il entre dans le sommeil éternel ; il est au milieu de ses proches, sans les voir & sans les

connoître ; parmi les larmes & les gémiſſemens des ſiens, ſans les entendre : toute la nature retombe, pour lui, dans le néant : tantôt, ſon eſprit s'égare dans les tranſports d'une fievre ardente ; ſa mémoire ſe confond, ſon imagination déréglée n'enfante que des chimeres ; il ne reçoit des objets, qu'une image confuſe. Le délire ou l'aſſoupiſſement laiſſent-ils à la raiſon quelques intervalles ? Des parens avides l'engagent à ſacrifier aux affaires du temps, des momens qui devroient être réſervés pour l'éternité. Délivré enfin de l'importunité de ſes proches, d'autres objets l'empêchent de travailler à ſa converſion ; l'image effrayante de la mort ſe préſente à ſes yeux ; l'horreur naturelle du tombeau le ſaiſit & le trouble ; la penſée de l'avenir le jete dans des ſaiſiſſemens de crainte & de déſeſpoir ; il ſe repréſente déja l'appareil de ſa pompe funebre ; cette région de ténebres, où il va mêler ſes cendres aux cendres de ſes peres ; cet abyme immenſe de l'éternité, où il va s'enſevelir incertain de ſa deſtinée. O mort ! penſe-t-il alors, il eſt donc vrai que rien ne peut nous dérober à tes fureurs ! Titres, dignités, richeſſes, vous devenez inutiles dans ce jour épouvantable ! Objets fri-

voles de mes recherches, vous disparoissez comme des songes ; tout m'échappe, tout s'enfuit, tout m'abandonne ; il faut me séparer de tout, & il ne me reste de ces biens accumulés avec des soins si pénibles, qu'une fumée qui se dissipe, & qui ne laisse rien de réel dans mes mains : *Aperiet oculos suos, & nihil inveniet.*

Telle est, mes freres, la situation du pécheur au lit de la mort : son corps n'est plus qu'une machine qui se dissout ; l'ame perd son empire, & ne peut plus agir sur cette masse insensible ; sa raison languissante ne jete par intervalle qu'une lueur obscure ; tous les objets qui l'environnent ne lui présentent rien que d'accablant, de désespérant, & de capable de réveiller en lui, tous les souvenirs les plus sombres & les plus funestes. Dans cet état, comment pourroit-il être saisi de l'horreur du crime, & gémir sur la multitude de ses égaremens ? Comment pourroit-il pénétrer dans l'abyme de sa conscience, rassembler dans un point de vue, toutes les iniquités dispersées dans les différens âges de sa vie : les foiblesses de l'enfance, les débauches de la jeunesse, les projets ambitieux d'un âge plus mûr, l'endurcissement & les cha-

grins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse ? Comment pourroit-il développer les replis de ce cœur, qui se dérobe sans cesse à nous-mêmes ? se rappeller toutes les graces dont il a abusé, toutes les inspirations qu'il a réjetées, tous les ménagemens de la providence, qu'il a rendus inutiles ? Comment découvrir tant de desirs honteux, tant de projets de crime, auxquels l'occasion seule a manqué ; tant d'intentions souillées & vicieuses, qui échappent souvent à nos recherches les plus sérieuses & les plus exactes ?

Ah ! mes freres, ne nous séduisons pas nous-mêmes ; n'entretenons pas cette funeste vérité, qui se termine par un malheur éternel. Non ; l'heure de la mort n'est plus le temps de la pénitence ; le pécheur est alors incapable de chercher le Seigneur ; en vain les serviteurs de Jesus-Christ s'efforcent de réveiller sa ferveur, & d'exciter sa componction ; les exhortations les plus vives le trouvent insensible ; les paroles des livres saints, qu'on met dans sa bouche, n'ont pour lui aucun de ces traits heureux qui blessent l'ame ; son cœur accablé de douleurs, ne peut s'ouvrir aux transports d'amour, aux sentimens de

joie & de confiance, que ressentent les justes, au moment que les liens de leur mortalité vont se briser ; qu'éprouvent ces ames purifiées par les expiations d'une vie sainte, soutenues par l'espérance des promesses ; qui regardent l'instant de leur dissolution, comme celui de leur triomphe ; qui marchent vers l'éternité d'un pas majestueux & tranquille. Et pour mettre cette vérité dans tout son jour, rendez ici témoignage, vous qu'une maladie dangereuse a conduits jusqu'aux portes de l'éternité, & qui avez été rappellés à la lumiere, sur le point d'être précipités dans la nuit du tombeau. L'affaire de votre salut, vous occupoit elle dans ces derniers momens ? Sentiez-vous ces premieres agitations d'un cœur qui revient à Dieu ? Ouvriez-vous les yeux sur l'état déplorable de votre conscience ? Hélas ! mes freres, le desir de vivre remplissoit tout votre cœur ; mille idées confuses rouloient dans votre esprit, sans fixer votre attention ; la voix des ministres frappoit en vain vos oreilles ; vous écoutiez avec insensibilité, les vérités les plus terribles ; on vous parloit de la grandeur des récompenses des joies du ciel, des magnificences du Seigneur ; &

votre foi languissante ne voyoit ces grands objets qu'à travers un voile épais qui déroboit tous leurs charmes ; on vous présentoit un Dieu mourant, cet objet si capable d'exciter la confiance ; on mettoit entre vos mains le signe sacré de votre rédemption, & vos yeux ne s'ouvroient plus pour voir votre Sauveur ; vous reçûtes enfin les derniers remedes que la religion offre aux mourans, vous fûtes lavés dans le sang de l'agneau, & la raison eut si peu de part à la participation de ces mysteres, & ces augustes cérémonies réveillerent si peu votre attention, que toutes les circonstances ont échappé à votre souvenir ; c'étoient des songes que le réveil a dissipés, & qui n'ont laissé dans votre mémoire que des traces confuses.

Voilà ce qu'une expérience funeste nous apprend tous les jours. Vous en convenez ; vous dites qu'on n'est capable de rien dans la maladie ; que la violence de la douleur accable ; que les frayeurs de la mort troublent la raison ; que l'esprit tombe avec le corps ; & que c'est une folie d'attendre à la derniere heure pour se convertir : cependant ces vérités ne sont au-

cune impreſſion. Nous renvoyons toujours notre converſion au lit de la mort; nous eſpérons qu'il ſera plus facile de chercher le Seigneur, lorſque nos yeux ſe fermeront à toutes les choſes ſenſibles. Dans cette ſécurité déplorable, nous entaſſons crime ſur crime; nous amaſſons tous les jours des charbons de feu ſur notre tête : la patience du Seigneur s'épuiſe enfin; il nous refuſe ce temps ſur lequel nous comptions pour faire pénitence; il nous fait périr ſous le glaive de ſa colere, au milieu des douleurs les plus aiguës : ſa menace a toujours ſon effet. Nous mourrons dans l'impénitence & l'anathême : *In peccato veſtro moriemini.*

La pénitence différée juſqu'à la mort, eſt très-incertaine; vous l'avez vu. J'ajoute qu'elle eſt preſque toujours inutile; c'eſt le ſujet de ma ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

QUOIQUE la mort nous ſuprenne ſouvent, & que la maladie nous réduiſe dans un accablement, où nous ſommes incapables de chercher le Seigneur, cependant on voit quelquefois des pécheurs qui font des efforts pour ſe

convertir à la derniere heure ; qui tournent les yeux vers la céleste patrie, au moment où ils vont finir leur exil ; qui levent vers le ciel leurs mains défaillantes ; qui participent aux mysteres de la réconciliation, & dont l'ame, teinte du sang de l'agneau, semble devoir échapper au glaive de l'ange exterminateur.

Cet exemple des pécheurs qui ont croupi dans leur désordre, & qui donnent à la mort quelque marque de repentir, devient pour nous un prétexte d'impénitence, & l'affreux motif de nos déréglemens. Trompés par leurs larmes, & tranquilles sur leur destinée, nous nous rassurons sur la nôtre ; nous espérons que notre mort sera semblable ; que nos derniers soupirs seront consacrés à la pénitence ; que la grace brisera dans un moment tous les liens que nos passions ont formés pendant le cours d'une vie criminelle ; qu'alors Dieu n'écoutera que sa clémence, & que nos prieres, nos frayeurs, nos gémissemens, seront autant de voix qui monteront jusqu'à son trône, & qui désarmeront sa colere. Funeste erreur, mes freres ! qui endort les ames impénitentes sur les bords du précipice ; qui les fait présumer de la bonté divine, pour persévérer dans le

crime avec sécurité ; qui les conduit enfin au terme fatal, que Jesus-Christ propose dans cette menace, à tous ceux qui différent leur conversion. Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché : *Quaretis me, & in peccato vestro moriemini.*

Tâchons de dissiper cette erreur ; faisons voir que le pécheur cherche en vain le Seigneur au lit de la mort ; qu'il s'éloigne de lui ; que les trésors de sa grace sont épuisés, & qu'il ferme ses oreilles aux cris de sa douleur : prouvons que sa pénitence, différée jusqu'à la mort, est presque toujours infructueuse dans les derniers momens de la vie, parce que le poids de l'habitude & le refus des graces, rendent tous ses efforts inutiles ; deux vérités renfermées dans cette terrible menace : Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché : *Quaretis me, & in peccato vestro moriemini.*

L'habitude est cette inclination violente, qui nous porte à la recherche des biens, dont un long usage nous fait goûter toutes les douceurs. Le cœur s'est-il nourri des voluptés célestes, les faux plaisirs du monde lui sont insipides : il trouve dans la loi sainte, des beautés

toujours nouvelles, & l'amour du Seigneur devient sa disposition dominante. Au contraire, l'homme a t il croupi dans le désordre, il devient insensible aux vérités du salut; il perd le goût des biens spirituels; l'usage des plaisirs criminels se tourne en besoin; le penchant pour le mal se fortifie; les fers se resserrent; le fardeau s'appesantit; & l'empire des passions se change enfin en une affreuse servitude.

Mais il y a cette différence, entre les habitudes du crime, & celles de la vertu, que les premieres sont conformes à notre inclination naturelle, & s'acquierent avec une grande facilité; au lieu que les autres choquent tous nos penchans, & font violence à notre nature. Conçus dans le péché, nous portons dans notre cœur, les semences de tous les crimes: l'amour du plaisir corrompt nos premieres mœurs; nos progrès sont rapides dans la carriere du vice; la pente est faite; il en coûte pour se frayer une route nouvelle; & les actes des vertus les plus héroïques, ne sont presque que des efforts, pour résister au funeste penchant qui nous éloigne sans cesse de l'ordre & de la justice.

Delà, mes freres, vous devez con-

clure combien il eſt difficile à ceux qui diffèrent leur converſion, de ſortir, au lit de la mort, de l'habitude du crime, & de briſer ces chaînes peſantes, qu'ont formées des paſſions nourries dès notre enfance. Ce n'eſt pas aſſez de former tout-à-coup la réſolution de changer de vie; de donner des marques d'un repentir paſſager & ſuperficiel; de répandre des larmes qui partent d'un cœur tendre & ſenſible : il faut ſe faire une violence continuelle, oppoſer une digue à ce torrent qui nous entraîne; combattre comme les Iſraélites, occupés à relever les murs de Sion, l'épée dans une main, & l'équerre dans l'autre; abattre l'édifice de la corruption, avant que d'édifier celui de la grace; porter le coup mortel au vieil homme, avant que de former l'homme nouveau. Ce n'eſt pas aſſez de confeſſer ſes crimes, d'uſer des moyens de ſalut qui nous raſſurent vainement ſur notre converſion, de blanchir, par une pénitence extérieure, le ſépulcre rempli de pourriture & d'infection : il faut que la lumiere de la grace perce dans ces régions de ténebres; que le feu divin ranime ces cendres, purifie ces os couverts des traces honteuſes de la débauche, & donne à ce cadavre un

nouvel être dans la vie ſpirituelle. Le pécheur entraîné par l'habitude, reſſemble à un cadavre enſeveli dans le tombeau, les pieds & les mains liés, le viſage couvert d'un voile lugubre, exhalant déjà l'infection & la puanteur. C'eſt l'image dont l'Eſprit ſaint s'eſt ſervi, pour nous repréſenter la corruption, l'aveuglement & la ſervitude de ſon ame. Ses plus beaux traits ſont effacés; la vie de la grace eſt éteinte; les dons de la nature, les ſentimens de la religion, la foi elle-même, tout eſt altéré par la continuité du déſordre; tout eſt changé en pourriture & en ſpectacle d'horreur. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! les ténebres épaiſſes qui l'environnent, ne mettent pas un intervalle moins grand entre les lumieres de la grace & l'aveuglement de ſon ame, que celui qui ſe trouve entre la lumiere du jour & la nuit du tombeau. Le néant réſiſte moins à votre voix, qu'un pécheur endurci dans le crime; & l'harmonie que votre grace rétablit dans ſon cœur, annonce bien plus votre toute-puiſſance que l'ordre magnifique de l'univers, que vous fîtes ſortir de la confuſion du premier chaos.

Ces vérités ſuppoſées, n'eſt-il pas évident que le poids de l'habitude rend inu-

tiles les efforts que fait un pécheur qui a différé sa conversion jusqu'à la mort ? Asservi sous l'empire des passions, sa vie n'a été qu'un prestige & une méprise continuelle ; tout se montroit à lui sous de fausses apparences. Pourra-t-il, dans ces derniers momens, dissiper le nuage qui dérobe à ses yeux l'ordre, la vérité, la justice, la beauté de la vertu, & la difformité du vice ? Quand même les lumieres de la foi mettroient dans tout leur jour les vérités éternelles, son cœur pourroit-il aimer des objets, pour lesquels il n'a jamais eu que du dégoût, secouer le joug des passions, dont l'attrait funeste lui rend sa servitude aimable ; se donner, pendant quelques jours de maladie, des inclinations nouvelles, & détruire des penchans qui sont devenus comme son propre fonds ? Non, la menace du Seigneur ne sera pas vaine ; le poids de l'habitude rendra sa pénitence inutile ; l'arbre tombera du côté qu'il penche ; & les mêmes passions qui ont rempli sa carriere, la termineront. Cet ambitieux esclave des grandeurs, s'occupera de son élévation, au moment où il va rentrer dans le néant ; & le desir insensé de la gloire, n'expirera dans son cœur, qu'avec le souffle de vie qui l'ani-

me. Les restes hideux de cet impudique seront consumés par ces feux impurs qu'il a nourris depuis sa jeunesse; le poison de la volupté coulera encore dans ses veines, lorsque le sang achevera son cours; & ses derniers soupirs seront consacrés à l'objet détestable de sa passion. Cet impie qui a méprisé les menaces de la religion, qui a tourné en ridicule la piété sincere des fideles, seule digne ici-bas de notre admiration, voudra peut-être donner au lit de la mort, un spectacle affreux d'incrédulité; il affectera de soutenir sa réputation d'esprit-fort, en se précipitant sans effroi dans l'abyme; & il vomira son ame avec des blasphêmes, contre un Dieu qui va le juger : *Quorum finis erit secundùm opera eorum.*

Vous direz peut-être que nous exagérons ici le poids de l'habitude, & l'empire que les passions exercent encore sur le pécheur mourant; qu'il est à la vérité difficile de résister à ses penchans, au milieu des périls & des liaisons criminelles, de détester dans les beaux jours de la vie, des objets dont l'idée ne présente que des traits enchanteurs; mais qu'à l'heure de la mort, le voile de la corruption se leve, l'illusion

se dissipe, tout change aux yeux du pécheur; les objets qui allumoient ses passions s'éloignent de lui; la violence de ses inclinations diminue avec l'espérance de jouir des créatures, qui leur donnoit toute la vivacité; & ses habitudes, faute d'objets, s'affoiblissent enfin comme des flammes sans aliment, qui ne jettent plus qu'une lueur mourante: alors la conversion ne trouve plus d'obstacles; le crime se montre avec toutes ses horreurs; la vue des jugemens de Dieu, inspire une salutaire frayeur; la foi opere la crainte; la crainte conduit au repentir; & Dieu domine enfin dans ce cœur, que toutes les créatures abandonnent.

Voilà les raisons les plus propres, en apparence, à autoriser l'espérance de la conversion au lit de la mort. Vous convenez que la frayeur des jugemens de Dieu fait des impressions bien vives sur le pécheur mourant; qu'il déteste des égaremens qui ont ouvert l'abyme où il va se précipiter; qu'il frappe sa poitrine, & qu'il emprunte les expressions les plus vives du repentir & de la douleur. Tremblant sous le glaive de la vengeance qui brille à ses yeux, il leve au ciel des yeux baignés de larmes, il implore

comme Antiochus la miséricorde de son Dieu; mais ses regrets sont inutiles, sa pénitence fausse, ses troubles purement naturels; l'amour de l'ordre & de la justice n'ont aucune part à sa douleur; elle naît plutôt de la crainte du supplice, que du sentiment de son injustice; l'horreur du péché seroit bientôt effacée de son esprit, si l'image des peines éternelles se montroit dans un point de vue plus éloigné; ses larmes coulent de la même source que ses crimes, de cet attachement excessif aux délices de la chair, qui lui inspiroit tant d'horreur pour les plus légeres souffrances. Otez à ce coupable la vue du supplice; rassurez-le contre les terreurs d'un avenir; faites naître dans son cœur quelques espérances de vie, ses larmes cesseront avec ses frayeurs, son repentir finira avec ses craintes; les passions reprendront le dessus, & domineront peut-être avec plus de violence, dès que les obstacles seront levés : comme des torrens dont on détourne les eaux avec effort, s'élevent avec plus d'impétuosité, lorsqu'on ôte la digue qui s'opposoit à leur cours.

Que deviennent toutes ces protestations, toutes ces marques de douleur

que donnent aux approches de la mort ; ces pécheurs vieillis dans l'habitude lorſque le Seigneur leur accorde de nouveaux jours ? Triſtes fruits de l'amour-propre, elles y trouvent, un moment après, leur tombeau ; ſtériles effets de la crainte, elles s'évanouiſſent au premier rayon d'eſpérance : la foudre prête à frapper, forçoit ce coupable à chercher un aſyle dans la clémence de ſon juge ; l'orage diſſipé, la ſécurité renaît dans ſon cœur, & il oublie toutes ſes promeſſes ; le grand jour de l'éternité qui commençoit à luire à ſes yeux, lui découvroit le vide des créatures, & l'illuſion des plaiſirs ; cette lumiere s'affoiblit-elle par l'éloignement, les paſſions élevent bientôt de nouveaux nuages, & le replongent dans des ténebres plus épaiſſes ; ſa pénitence n'étoit que la ſuite de la dure néceſſité où il ſe voyoit réduit ; il déteſtoit des plaiſirs, pour leſquels il n'avoit plus de ſentiment ; il renonçoit à des créatures, dont il falloit ſe ſéparer à jamais : la figure du monde qui ſembloit s'évanouir, reparoît-elle à ſes yeux avec ſes traits ſéducteurs ! ſon cœur rétracte en quelque ſorte ſes larmes & ſa douleur ; il reprend des chaînes qu'il n'avoit quittées qu'à

regret ; il se plonge de nouveau dans ce tourbillon de soins terrestres, qui entraîne les enfans du siecle ; il retourne à son premier vomissement ; ses crimes se prolongent avec ses années ; les commerces dangereux recommencent ; les liaisons criminelles se renouent ; les passions se réveillent ; nous le voyons aussi ambitieux, aussi voluptueux, aussi livré à ses desirs corrompus. Il est donc vrai que sa pénitence étoit fausse, que le poids de l'habitude rendoit ses efforts inutiles, & qu'il seroit mort dans le péché, si le Seigneur n'eût pas prolongé sa carriere ; menace qui s'étend à tous les pécheurs qui différent leur conversion jusqu'à la derniere heure : *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.*

En second lieu, le refus des graces rend inutile la pénitence différée jusqu'à la mort. C'est une vérité de foi, que toute pénitence qui n'est pas l'ouvrage de l'Esprit-saint, est infructueuse : la grace seule peut toucher le cœur, & le remplir du saint amour ; sans elle les regrets du pécheur ne sont que de tristes remords ; ses troubles, des déchiremens cruels, que les œuvres de ténebres font sentir à sa conscience ; ses projets de conversion, des alternatives d'un caractere

que rien ne fixe, & qui flotte toujours au gré de son inconstance; enfin les desirs de salut qui naissent dans son cœur, des saillies d'un amour-propre qui veut être heureux, sans s'embarrasser d'être juste.

Or, mes freres, le Seigneur refuse ses graces à ceux qui différent leur conversion jusqu'à la mort: ses miséricordes, quoique plus abondantes que nos prévarications, ont cependant leurs bornes & leurs limites; il veut le salut de tous les hommes; il ne se presse point de punir les coupables; il dissimule leurs crimes, pour donner lieu au repentir; il menace pour être désarmé; sa bonté presse, sollicite & ménage à tout moment des secours & des circonstances heureuses pour leur conversion; il fait naître mille obstacles qui traversent leurs passions injustes; il s'attache à leur cœur, comme le ver au vêtement, pour le ronger sans cesse par les remords, & faire un remede salutaire de l'importunité de sa morsure: mais lorsque les pécheurs s'obstinent, qu'ils résistent & qu'ils différent toujours de se convertir, les trésors de sa patience s'épuisent enfin; le sein de sa clémence se ferme; la mesure des graces est remplie; il re-

fuse d'entendre la voix de ceux qui se sont endurcis à la sienne, & il ne leur fait plus sentir que les effets de son indifférence & de sa colere.

C'est cet abandon de Dieu, dont l'Esprit saint menace si souvent dans les livres sacrés. Pécheurs impénitens, vous espérez que le temps des miséricordes ne finira jamais! écoutez l'oracle terrible qu'il prononce contre vous dans l'Apocalypse; son ange se tient sur la terre & sur la mer; il adresse la parole à tous les hommes, il leve sa main vers le ciel, & il jure par le Dieu vivant aux siecles des siecles, qu'il n'y aura plus de temps: *Quia tempus non erit ampliùs.* Ingrate Sion, les faveurs de ton maître n'ont pu toucher ton cœur; il vouloit rassembler tes habitans, comme le tendre oiseau rassemble ses petits sous ses aîles; tu as rejeté ses bienfaits, & l'abus de ses dons t'a rendu plus criminelle. C'en est fait, les jours de sa miséricorde sont écoulés; il a juré de t'accabler sous le poids de sa vengeance; Tyr & Sidon seront traitées avec moins de rigueur; il te livrera à ton aveuglement: le voile tant de fois prédit, sera étendu sur tes descendans; & aveugles dans le sein de la lumiere, ils porteront par-tout

l'arrêt de leur supplice. Babylone orgueilleuse ! les avertissemens réitérés & les châtimens paternels du Seigneur, n'ont pu t'arracher à tes déréglemens ; tu bois avec sécurité dans ta coupe empoisonnée ; tu dis dans ton cœur : l'éternité est marquée dans ma destinée, je suis reine, & je le serai toujours ; mais cette prospérité qui te corrompt, est le signe affreux de la vengeance de ton juge : il te punit par tes propres dons ; il t'abandonne à ton orgueil ; il te laisse dormir jusqu'à la mort, dans l'ivresse des plaisirs ; & tes jours de réjouissance, sont pour toi des jours pleins d'indignation, de colere & de fureur : *Curavimus Babylonem : noluit sanari : derelinquamus eam.*

Je sais, mes freres, que le Seigneur est un maître doux & patient, qui attend le pécheur à pénitence ; un pasteur infatigable, qui cherche, à travers les montagnes, ses brebis égarées ; un pere tendre, qui ne ferme jamais ses entrailles aux cris d'un repentir sincere. Ces images sous lesquelles les livres saints représentent le Sauveur, peuvent porter la consolation dans des cœurs qui ne sont pas familiarisés avec l'abus des graces, qui ne sont pas instruits à résister

aux ſollicitations de ce bon maître, & à ſe ſouſtraire aux recherches d'un tendre paſteur : mais vous pécheurs, accoutumés à fermer les yeux à la lumiere, à réſiſter aux attraits de la vertu, à étouffer les ſemences de converſion, qui ont tant de fois germé inutilement dans votre cœur : vous que le Seigneur a recherchés ſans ſuccès, dont le plus grand crime eſt d'avoir toujours reçu trop de graces, & d'en avoir toujours abuſé ; vous, enfin, qui avez préſumé de la bonté de votre Dieu, pour irriter ſa juſtice, & qui avez pris dans ſes miſéricordes, un motif affreux de perſévérance dans vos déréglemens, n'eſt-il pas juſte qu'il s'éloigne de vous à l'heure de la mort, qu'il réprouve vos larmes, & qu'il vous refuſe ces dons céleſtes, dont vous avez ſi ſouvent abuſé ? Sa vengeance n'a-t-elle pas ſes momens, comme ſa miſéricorde ? N'eſt-il pas temps de maudire l'arbre, lorſque la cognée va le ſéparer de ſa racine ? Et par quel motif pourriez-vous eſpérer à la mort, après avoir conſacré à vos paſſions injuſtes, les plus belles années de votre vie, ces graces de prédilection, cette perſévérance finale, qu'il refuſe quelquefois aux juſtes, qui ont opéré leur ſalut dans la

pratique solide & constante des vertus chrétiennes.

Malheur, ô mon Dieu ! à celui qui differe sa conversion, dans l'espérance des graces finales ; qui amuse les inquiétudes secretes de son ame, par de vains projets de pénitence, & qui voit écouler les jours rapides de sa vie, en promettant à son cœur, pour le calmer dans ses désordres, une douleur & un repentir, qu'il éloigne jusqu'à la mort ! Vos oracles sacrés nous apprennent que chaque grace méprisée, peut être le terme de vos miséricordes, & que tous les délais de conversion finissent par un endurcissement funeste. Vous devez à l'univers ces terribles exemples ; vous usez d'une lenteur adorable dans vos châtimens ; vous souffrez que l'homme insulte à votre justice, au milieu de ses désordres. Il semble que vous n'êtes pas le Dieu du ciel, & que rien de ce qui se passe sur la terre, n'intéresse votre sagesse éternelle ; la mort du pécheur impénitent justifiera la conduite de votre providence. Alors, vous ne serez plus le Dieu de la clémence ; votre justice fera éclater sur sa tête, les foudres dont votre bonté suspendoit les coups ; vous insulterez

à ses larmes ; vous mépriserez ses regrets, vous rejetterez tous les efforts qu'il fera pour se convertir, & vous ne le regarderez que comme un arbre stérile & destiné aux flammes éternelles : *Venient tibi duo hæc, sterilitas & viduitas.*

Aussi lorsque la mort approche, & que les serviteurs de Dieu présentent les dernieres consolations de l'église, ils ne trouvent, dans ce pécheur, que de foibles desirs, de tristes efforts, des regrets affreux, qui tiennent plus du désespoir, que d'une crainte salutaire. Les prieres dont ils se servent, pour exciter sa douleur, frappent en vain ses oreilles ; la grace ne les porte plus jusqu'au cœur ; les passions qui le remplissent, en ferment l'entrée ; & ses sentimens de componction qu'ils s'efforcent d'y faire naître, semblables à ces étincelles de feu qui tombent dans une fosse bourbeuse, s'éteignent à l'instant dans l'abyme de sa corruption. On lui parle du bonheur des élus ; de cette patrie immortelle, où ils sont enivrés d'un torrent de délices ; de cette Jérusalem céleste, que Dieu remplit de sa gloire, & qui retentit sans cesse de chants d'alégresse : son esprit se livre peut-être à des pensées si

consolantes; les joies ineffables touchent son cœur; le desir d'être heureux se fait sentir : il s'efforce d'entrer dans la voie des justes, comme les Egyptiens qui poursuivoient les Israëlites, à travers les eaux de la mer rouge : mais la grace n'ouvre pas sa marche vers la céleste patrie. Le miracle qui frayoit une route aux enfans de la promesse, n'a pas lieu pour celui qui n'est pas écrit dans le livre de vie : la main qui suspendoit les eaux, se retire, & les laisse à leur pente naturelle ; le pécheur reste aux prises avec les flots tumultueux des passions, & cette mer orageuse l'investit de toutes parts : *Fluctus feri maris.*

Après quelques vains efforts pour échapper au naufrage, le désespoir s'empare de son ame ; il n'attend plus de ressource de la foiblesse de ses lamentations. Plus il approche du moment décisif, plus ses terreurs augmentent. L'illusion funeste, qui lui faisoit espérer à l'heure de la mort, des graces de conversion, s'évanouit ; il ne voit plus ce Dieu de miséricorde, toujours prêt à pardonner. Si l'impie fait gémir & éteindre dans ses larmes les feux de la vengeance, sa conscience lui peint un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui des-

cend, la flamme à la main, porté sur les aîles des tempêtes, & suivi par l'ange de la mort. Il croit déjà entendre la marche redoutable de son juge, la chûte des torrens enflammés, & la mort irrévocable qui le précipite dans l'abyme.

Ministres du Seigneur, vous tâchez en vain de ranimer sa confiance, en lui montrant les plaies du Sauveur, ouvertes pour recevoir tous les hommes; sa conscience crie déjà : Montagnes, montagnes, tombez sur nous, & couvrez-nous devant la face de l'agneau. Tendre Eglise ! essuyez vos larmes; cessez vos gémissemens; suspendez ces accens lugubres, qui crient : grace ! grace sur cette ame ! Et vous, justes, prosternés aux pieds des autels, ne vous répandez plus en prieres stériles : le temps de la miséricorde est écoulé; le Seigneur a son poids & sa mesure, dans la distribution de ses faveurs; la source de ses graces est tarie pour un coupable; & vos supplications ne changeront rien aux ordres terribles de sa justice. Tous les efforts, tous les regrets, toutes les larmes de ce pécheur, sont réprouvés : il mourra dans son péché & dans l'impénitence, livré aux cruelles agitations de sa conscience, abandonné de son

Dieu, l'anathême du ciel & de la terre: *In peccato vestro moriemini.*

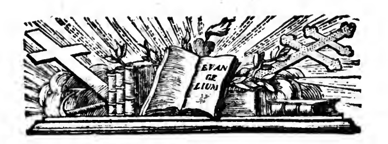
Ainsi terminent leur carriere, ceux qui différent leur conversion jusqu'à la derniere heure. Les surprises de la mort, ou l'accablement de l'ame pendant la maladie, rendent leur pénitence très-incertaine; le poids de l'habitude & le refus des graces, la rendent presque toujours inutile; la menace du Seigneur a son effet; ou ils ne peuvent le chercher, ou ils le cherchent inutilement: *Quaeretis me, & in peccato vestro moriemini.*

Que vous dirai-je après cela, mes freres; & quelle conséquence devons-nous tirer de ces vérités? Qu'il faut chercher Dieu, pendant le temps de sa miséricorde; profiter du moment présent qu'il nous accorde pour faire pénitence; détester nos crimes, & renoncer à nos égaremens, avant que la chaîne des passions ne nous accable sous son poids; vivre enfin, comme les justes, dans la pratique des vertus, si nous voulons mourir, comme eux, dans la paix du Seigneur.

Gravez, ô mon Dieu! ces vérités dans tous les cœurs; & si mes discours ont fait naître quelques desirs de conversion dans les fideles qui m'écoutent,

augmentez ces foibles commencemens de pénitence ; ne vous contentez pas de les troubler par la crainte de vos jugemens ; purifiez les encore par l'amour de votre justice, afin que possédant, à la mort, le gage de votre miséricorde, ils participent aux récompenses éternelles. Ainsi soit-il.





SERMON



SUR

LE CIEL.

Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur!

Heureux ceux qui desirent la justice, parce qu'ils seront rassasiés ! *S. Mathieu.* chap. 5.



AINSI le Sauveur du monde traçoit à ses disciples, le tableau du bonheur commencé de la félicité parfaite : Heureux ceux qui ont une ardeur vive pour la justice ; ce desir pressant qui naît du sentiment d'un besoin ! Plus cette ardeur est grande, plus ils sont rapprochés d'un bonheur qu'ils ne peuvent mériter que par la vivacité de leur desir : quoiqu'ils ne soient jamais rassasiés pendant cette vie, ils n'ont cette soif pénible,

fatigante des pécheurs qui poursuivent, avec toute la force des passions, des biens périssables ; l'eau que Jesus Christ leur donne, devient en eux une fontaine jaillissante pour la vie éternelle ; ils peuvent toujours se désaltérer à cette source de justice, & contenter leur avidité, sans craindre que cette eau leur manque. Voilà le bonheur imparfait du juste ; avoir une soif ardente de la justice ; ne desirer les autres biens que dans l'ordre de la justice ; ne goûter aucun plaisir, aucune joie incompatibles avec la justice ; le pouvoir de se désaltérer à cette source, toujours joint à l'espérance d'être enfin rassasié. *Beati qui esuriunt & sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur!*

Quelle est donc cette satiété que la gloire céleste ajoute au bonheur imparfait du juste? La voici, mes freres : Je serai rassasié, dit le psalmiste, lorsque votre gloire m'apparoîtra ; quand il n'y aura plus d'énigmes, que les ombres seront dissipées, que la vision détruira l'obscurité de la foi, que la possession assurée remplacera l'espérance toujours inquiete ; alors nous serons rassasiés, & la justice éternelle nous sera communiquée avec la plénitude de l'amour : *Beati qui esuriunt!*

Heureuse patrie, céleste Jérusalem; quand viendra ce jour où nous jouirons du bonheur des saints, en le partageant avec eux ! En attendant ce terme de nos espérances, arrêtons nos regards sur ces grands objets que la foi couvre encore de ses ombres : & pour rendre nos réflexions plus utiles, développons les effets que doit produire sur nous la pensée du ciel : grandeur des récompenses célestes, premiere partie : effets que doit produire sur nous la pensée du ciel, seconde partie. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

LE premier, le plus agissant desir est celui du bonheur. Il n'y a jamais eu d'homme, dit S. Augustin, sans ce desir; il n'y en a point, il n'y en peut avoir; & quoique le péché soit inséparable du remords, c'est toujours par l'apparence du bonheur qu'il séduit notre cœur. *Ideo mali esse volunt, ne miseri fiant.*

En supposant cette vérité, d'une évidence qui frappe tous les esprits, comment se peut-il que l'homme, toujours pressé par le desir du bonheur, s'en

s'en écarte par les efforts mêmes qu'il fait pour y atteindre ? Nous en trouvons trois raisons, qui, en découvrant le vide des choses humaines, nous serviront en même temps à mettre dans un plus grand jour, le bonheur du ciel : la premiere, c'est que tous les biens présens étant insuffisans, & nos erreurs leur donnant trop de prix dans la poursuite, l'illusion cesse nécessairement dans la jouissance, & leur insuffisance se fait sentir : la seconde, c'est que le désordre se trouvant dans nos affections pour les biens présens, dès que nous y plaçons tout notre bonheur, le remords empoisonne nécessairement notre jouissance : la troisieme, c'est que les biens présens étant fragiles, sujets au changement & à la vicissitude, la crainte de les perdre, trouble nécessairement leur possession : insuffisance, désordre, instabilité, trois défauts inséparables des biens présens, qui empoisonnent ou qui troublent les faux plaisirs ; défauts toujours suffisans pour fonder ce reproche du psalmiste : Jusqu'à quand serez-vous les esclaves du mensonge & de la vanité ? *Filii hominum, usquequo gravi corde ? ut quid diligitis vanitatem, & quaeritis mendacium ?*

Or, mes freres, ces mêmes réflexions

ſuffiront pour nous donner une idée juſte, quoique imparfaite, des récompenſes céleſtes. Là, il n'y a plus d'erreur & d'inſuffiſance dans l'objet ; le vrai, le ſeul bien ſe montre à découvert & ſe communique tout entier ; plus de déſordre, puiſque tout le bonheur eſt fondé ſur l'ordre & la juſtice ; plus d'inſtabilité, puiſque l'éternité eſt la ſeule meſure de notre jouiſſance : c'eſt là que nous entrons dans la joie du Seigneur ; dans cette joie toujours pleine, parce qu'elle eſt fondée ſur la vérité ; toujours pure, parce qu'elle eſt fondée ſur la juſtice ; toujours calme, parce qu'elle eſt fondée ſur la ſécurité : *Gaudium veſtrum erit plenum.*

Je dis d'abord joie pleine, parce qu'elle eſt fondée ſur la vérité. Comment, en effet, pourroit-il y avoir de l'erreur ou de l'inſuffiſance dans cette joie, puiſque la vérité ſouveraine, Dieu même, devient notre héritage, notre récompenſe, trop grande pour nos mérites, quoique proportionnée à ſon immenſe bonté : *Ero merces tua magna nimis.* Le vrai bien ſe montrera à découvert, & ſe montrera tout entier ; nous le verrons face à face en lui-même ; *Facie ad faciem.* Voilà le ſecret ineffable de

ſa communication du bonheur. Ame raiſonnable, ne crains pas de fixer ta grandeur pour t'élever à ces objets ſublimes; l'intelligence eſt ton être; la connoiſſance de la vérité eſt ta vie; ton bonheur eſt de la poſſéder en l'aimant; au milieu même des ombres qui t'enveloppent, le deſir de connoître te preſſe ſans ceſſe, l'impuiſſance ſeule de ſatisfaire ta curioſité devient un tourment: à peine avertie, par quelques ſenſations, de l'exiſtence des créatures, le fonds de leur être échappe à tes regards, leurs rapports ſe confondent; tu ne vois ni la main qui balance les aſtres dans leur ſphere, ni la chaîne merveilleuſe qui lie les parties de ce vaſte univers: & cependant, avec une vue ſi confuſe, ce ſpectacle te paroît raviſſant; un coin du voile levé, te jette dans des tranſports; chaque découverte augmente tes ſatisfactions; & à meſure que tes lumieres s'étendent, ton bonheur ſemble s'accroître. Que ſeroit-ce, ſi le voile entier étoit déchiré, ſi la nature des êtres, le fonds de leur ſubſtance, la meſure de leur activité, enfin tous les rapports qu'ils ont pour former la beauté de l'univers, ſe montroient à découvert? Quel ſpectacle plus propre

à remplir l'esprit de l'homme, à satisfaire son ardeur pour la vérité, que celui qui rassemble sous sa vue claire, distincte, tous les objets que sa curiosité peut embrasser ? Eh bien ! mes freres, ce n'est encore qu'un foible rayon de cet océan de lumiere, où les bienheureux contemplent la vérité dans tout son éclat. Ce n'est plus par des inductions, des analogies, qu'ils parviennent à des conséquences souvent obscures ; l'activité de leur esprit s'enfonce pour ainsi dire dans la substance des êtres ; leur perception embrasse à-la-fois les effets & les causes, les parties & l'ensemble, le poids & l'étendue de ces vastes globes, échappés de la main de Dieu, comme des essais de sa puissance ; la quantité de forces nécessaires pour balancer les montagnes, & donner à la terre des fondemens inébranlables. Là, le prodige de la création perd son obscurité, & n'en est que plus merveilleux ; ils voient comment le néant obéit à la voix du Tout-puissant, comment la lumiere brille dès qu'il l'appelle, comment ses menaces tarissent les eaux de la mer & enveloppent les cieux de ténebres, comment, au seul bruit de sa voix, les nuées s'élevent des extrê-

mités de la terre, & les vents sortent du secret de ses trésors : *Et educit ventum de thesauris suis.*

Avouons-le, mes freres, ces notions, quoique insuffisantes pour exprimer la joie que les bienheureux goûtent dans la contemplation de la vérité, nous donnent au moins l'idée d'une satisfaction qui nous manque, & à laquelle nous aspirons. S. Augustin n'a pas dédaigné d'employer ces notions, pour nous élever à des idées plus sublimes. Considérez, nous dit ce pere, tout ce qu'il y a de beau dans l'univers : s'il y a tant de grandeur dans les ouvrages de Dieu, quelle est la grandeur qu'il possede en lui-même ? *Si hæc magna sunt, quantus est ipse ?* Nous vous dirons donc, en suivant le raisonnement de ce saint docteur, si c'est un spectacle ravissant de connoître, en Dieu, toutes les créatures, de les voir avec ce trait de lumiere qui découvre tout, avec cette évidence qui exclut de l'esprit le soupçon même de l'erreur. Que sera-ce de voir le Dieu même des créatures, celui qui est tout par essence, l'Etre immuable, le seul qui puisse dire, *je suis celui qui est ?* Les créatures toujours changeantes ne sont pas ; c'est moi qui suis en elles, par ma

volonté, & qui prolonge leur existence. Si je la retire, rien ne reste entre mon être & le néant: *Si hæc magna sunt, quantus ipse est?* Et c'est ainsi, mes freres, que les bienheureux jouissent de la vérité souveraine. L'infini auquel ils ne peuvent s'élever, se communique à eux; il devient leur lumiere; ils voient Dieu face à face, en lui-même; ils connoissent sa nature infinie, son unité nécessaire, sa perfection sans limites, son bonheur sans bornes, son éternité sans succession, sa puissante volonté qui produit ses termes, sa providence qui dispose tout selon l'ordre de sa sagesse, sa prescience qui appelle toute la suite des générations, dès le commencement: ils voient, enfin, le Dieu de leur foi. Que cette expression est grande! que cette promesse est consolante! Le Dieu de notre foi sera découvert; il n'aura d'autre vêtement, que cette lumiere qui répand l'éclat du jour sur ces vérités, après lesquelles nous soupirons pendant la nuit; qui sont l'objet de notre croyance, de nos desirs, de toutes nos espérances présentes. Trinité sainte! ineffable génération! vous n'êtes plus un secret pour les bienheureux! ils voient le fils unique dans le sein du pere: *In*

sinu patris; ils conçoivent cette pensée de Dieu, aussi éternelle, aussi substantielle que sa pensée; ils savent tout ce que le Fils reçoit du Pere, tout ce que le Saint Esprit reçoit du Pere & du Fils, comment il est leur union. Admirable économie de notre rédemption! chef-d'œuvre de la sagesse éternelle! les saints vous contemplent dans le ciel, avec transport; plus ravis & moins étonnés que nous, parce qu'ils voient clairement dans l'infinie miséricorde, ce que nous avons peine à croire, que Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son fils unique pour réparateur: *Sic Deus dilexit mundum, ut filium daret unigenitum.* Enfin que pourroit-il manquer à la joie des bienheureux, dans la connoissance de la vérité, puisqu'ils sont éclairés par la vérité essentielle, unis à la vérité essentielle; qu'ils voient toutes les créatures dans la source de l'être, tous les effets dans la cause primitive, & que le secret des productions nécessaires de la divinité, comme celui de ses productions libres, leur est clairement manifesté? Dans les transports qu'excite en eux cette vue de la vérité, ils chantent ce cantique éternel: Seigneur, que votre lumiere est belle! sans elle tout est

confus, tout eſt difforme; notre bonheur eſt de la contempler, maintenant que vous la rendez acceſſible, & que nous jouiſſons de votre vérité ſouveraine, ſans être opprimés par ſon éclat: *Gaudium de veritate.*

Je dis, en ſecond lieu, joie pure, parce qu elle eſt fondée ſur l'amour de la juſtice; tout s'enchaîne dans les actes comme dans les puiſſances de notre ame; l'évidence entraîne la volonté; l'amour eſt une ſuite néceſſaire de la vue claire de la vérité; & dès que le bien ſuprême ſe montre à découvert, le cœur ſe repoſe dans cet objet qui remplit tous ſes deſirs. Ainſi Dieu ſe communique par l'intelligence, mais c'eſt au deſir qu'il ſe livre; c'eſt l'amour qui l'embraſſe; c'eſt par la conformité de nos affections à ſa volonté ſainte, par l'amour de ſa juſtice éternelle, que nous devenons ſemblables à lui, capables de goûter le bonheur dont il jouit en lui-même: *Tunc ſimiles ei erimus, quando videbimus eum ſicuti eſt.*

Comment en effet Dieu nous rend-il ſemblables à lui dans la viſion céleſte? Notre nature, notre intelligence, notre volonté, deviennent-elles infinies, toutes-puiſſantes, d'une perfection ſans li-

mites ? Loin de nous ces pensées superbes ; je monterai aux cieux ; j'éleverai un trône au dessus des astres, & je serai semblable au Très-haut : nous entendrions bientôt ce cri terrible, foudroyant, qui écrasa l'orgueil des anges rebelles, & qui les fit tomber du ciel avec la rapidité de l'éclair. Qui est comme Dieu, & qui peut s'égaler à sa puissance ? *quis ut Deus ?* A vous seul, Seigneur, la gloire, la majesté, l'indépendance : c'est ce que chantent sans interruption les séraphins couvrant leur face devant l'Eternel ; tout ce qui sort du néant, tient toujours du néant ; & les bienheureux, éclairés par la vérité souveraine, n'en sont que plus convaincus de la bassesse des créatures, des droits que Dieu a sur elles, de la nécessité de s'anéantir devant sa majesté, & de le préférer à nous-mêmes par un amour éternel. Cependant, ô mon Dieu ! vous nous rendrez semblables à vous ; nous goûterons le bonheur dont vous jouissez en vous-même, & vous assurez les justes qu'ils seront comme des dieux : *eritis sicut dii.* Admirable transformation, qui ne se fait pas en élevant notre nature jusqu'à vos perfections infinies, mais en rendant notre volonté conforme en tout

à la vôtre ; en produisant en nous, par la vue claire de votre sainteté infinie, cet amour nécessaire de l'ordre, de la vertu, de la justice éternelle, qui nous rend heureux en vous-même, & qui est la source de toute joie pure & inaltérable.

En effet, mes freres, quoique les attributs ne soient pas distingués en Dieu, la sainteté est comme le précis & l'accomplissement de toutes ses perfections ; elle est la source du bonheur, puisqu'elle seule peut rendre pure la jouissance de tout bien ; sans cette justice éternelle, sans cette opposition essentielle avec le mal, la volonté souveraine ne seroit que redoutable ; & dans notre foible maniere de concevoir, un pouvoir limité dans le bien, excluroit moins l'idée du bonheur, que la toute-puissance compatible avec le péché, le mal & l'erreur ; c'est donc parce que la sainteté, la justice, se trouvent dans tous les attributs de Dieu, qu'il possede le bonheur parfait. C'est parce que sa sainteté & son être ne font qu'un, parce qu'il est également indéfectible par sa nature, & bienfaisant par sa volonté, qu'il est heureux en lui-même ; & c'est en nous faisant participans de sa justice,

en rendant nos affections conformes à sa volonté indéfectible, que nous devenons semblables à lui; capables de goûter son bonheur, d'être enivrés de ces torrens de joie pure qui surmontent la capacité de notre ame: *Tunc similes ei erimus, quando videbimus eum sicuti est.*

Aussi le cri le plus grand & le plus uniforme, le plus persévérant que poussent les bienheureux dans le ciel, est celui par lequel ils célebrent cette sainteté de Dieu: S. Jean les entend dans l'Apocalypse; ils ne cessent de crier jour & nuit, ils crient l'un à l'autre, dit Isaïe, saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées! toute la terre est remplie de la gloire de sa sainteté; *sanctus, sanctus, sanctus, plena est terra gloriâ ejus.* Telle est l'essence du bonheur des justes, la source pure de leurs transports, voir la sainteté infinie de Dieu, l'aimer, lui être assujettis, se réjouir de ce qu'elle regne pleinement sur leur volonté, & que rien dans leurs affections ne s'oppose à sa justice. Malheur à nous, mes freres, si en vous entretenant de ces objets sublimes, nous réveillions dans votre esprit des pensées terrestres, & si nous étendions la concupiscence jusques dans le ciel, en vous y présentant

la jouissance des biens de la concupiscence ! Citoyens de Jérusalem, disoit S. Augustin, retranchez toutes pensées, tous desirs charnels, si vous voulez vous élever à votre patrie ; n'imaginez pas dans la maison de Dieu, ce qui peut faire le charme d'une vie sensuelle ; les joies du ciel ne ressemblent point à celles de la terre ; elles sont pures & majestueuses ; elles sont les épanchemens d'une ame qui porte en elle-même la source du bonheur, & qui dégagée des sens, sans le secours de ces fragiles instrumens, voit en Dieu toutes les beautés, & jouit de tous les biens dans sa justice. Nous serons remplis de tous biens dans votre maison, dit le Prophete, parce que votre temple est saint & qu'il est admirable en justice. *Sanctum est templum tuum, mirabile in æquitate.*

Amour de la justice ! soif toujours rassasiée de la justice ! affection sublime, qui peut seule sanctifier l'homme ! comment exprimer tes transports ? Sans doute la vertu forme, même ici-bas, la plus douce jouissance pour le cœur, & le plus beau spectacle pour la raison ; mais quand la justice éternelle se communique à nous avec la plénitude de l'amour, c'est un fleuve impétueux, un

torrent de délices, ſelon l'expreſſion de l'écriture : il éleve, il élargit le cœur de l'homme, afin qu'il puiſſe ſuffire à cette abondance de joie, dont Dieu prend plaiſir à l'enivrer : *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ.* Les défiances, les jalouſies, les deſirs impuiſſans, les vaines eſpérances, tous les maux ſont loin de cet heureux ſéjour ; l'amitié y trouve ſa jouiſſance parfaite ; le bonheur des autres étend & redouble le nôtre ; les ames ſont à découvert ; elles ne montrent que les ſentimens que l'on deſire ; & l'on eſt aſſuré que ces ſentimens ſubſiſteront ſans s'affoiblir. La conformité divine, qui unit les bienheureux, fait qu'ils n'ont tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur : l'inégalité même des dons ne troublera pas leur union ; ils ne verront dans cette inégalité, qu'un ſujet de louer la miſéricorde, parce qu'ils ne peuvent aimer & deſirer que ce qui lui plaît : *Non erit invidia imparis caritatis, quia regnabit in omnibus unitas caritatis.* Le goût ſublime de la vérité, de la vertu, les domine avec tant d'empire, qu'ils n'ont aucune affection pour tout ce qui manque du ſceau de la juſtice éternelle. Une jouiſſance ſi pure, & ſans interrup-

tion, sans lassitude : ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble ; ils sont toujours dans ce saisissement qu'éprouve le cœur, lorsqu'il atteint un bien, long-temps desiré ; & cette vivacité de joie ne languit, ne s'affoiblit plus. Associés à cette royauté de Jesus-Christ, à qui tout est soumis, ils regnent tous ensemble, non sur des trônes chancelans & fragiles, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable ; pleinement assurés qu'en aimant la justice éternelle, rien ne s'opposera à leur volonté, comme rien ne s'oppose à la volonté divine : *Gaudium de justitia.*

Je dis enfin, joie toujours calme ; parce qu'elle est fondée sur la sécurité : *Gaudium de securitate.* Tout change ici-bas ; tout se ressent de notre fragilité, de notre inconstance. Aucune jouissance ne peut avoir le calme de la sécurité : l'éclat de la fleur des jardins, le souffle passager des vents, sont l'image dont l'Esprit-saint se sert pour peindre l'étonnante mobilité de notre existence : celle de notre volonté ne peut être fixée ; chaque desir en appelle un autre ; chaque jour emploie toute notre activité, dans la poursuite des bagatelles

pénibles, & finit par redemander des forces à la nuit. Trompés par l'espérance, séduits par l'illusion, on sollicite successivement mille objets, dont aucun ne satisfait : les plus heureux ne font que revenir du trouble de la joie, au trouble de la crainte. On ne s'arrête pas même, lorsque sur un sol plus desséché, la vieillesse traîne ses pas chancelans & douloureux : la mort, toujours menaçante, toujours répandant ses ombres sur nos jours les plus brillans, porte enfin le coup fatal ; & tous les biens présens se trouvent aussi loin de nous, que si jamais ils ne nous eussent appartenu. Que reste-t-il alors ? La vertu, la justice, Dieu qui est tout ; sa bonté qui surpasse, dans ses dons, la promesse du centuple ; sa main magnifique, qui ouvre les portes éternelles, & qui verse à grands flots le bonheur inépuisable. Justes ! ames saintes ! qui toujours élevés par le pressentiment sublime de votre destinée, toujours agrandis par vos espérances, repoussiez avec dédain le phantôme du monde, en suivant votre essor vers l'immortalité, vous serez toujours vivans devant Dieu ! La mort a été engloutie par votre victoire ; le sein du tombeau vous a enfantés à la vie vé-

ritable, à cette vie où tout eſt réel, ſolide, permanent, immuable. Votre joie n'a-t-elle pas été auſſi calme, que délicieuſe & vive, lorſque triomphant du temps, de la viciſſitude, vous avez été renouvellés dans la jeuneſſe éternelle ? Lorſque dégagés des liens fragiles, plongés dans le ſein de Dieu, environnés de ſon immortalité, vous avez pouſſé au fond de votre cœur, ce cri du bonheur ? Tous les biens ſont à moi, & ils y ſont à jamais : la main qui me les prodigue, eſt inépuiſable ; ſa miſéricorde développera toujours la même magnificence ; & en rempliſſant mon ame du ſentiment de la félicité, elle y place encore l'aſſurance que cette miſéricorde ſera éternelle : *In æternum miſericordia ejus.* Arrêtons-nous, mes freres. La ſeule idée de cette éternité accable notre eſprit : notre cœur, trop foible, ſuccombe ſous le poids de cette immenſe félicité. Qu'il nous ſuffiſe de vous dire avec ſaint Auguſtin, que dans le ciel la joie eſt calme, parce que la poſſeſſion eſt aſſurée ; qu'il n'y a point de changement, de dépériſſement, de réparation, d'accroiſſement, de diminution, parce que tout y eſt, pour ainſi dire, en un ſeul inſtant, ce qu'il ſera toujours ;

toujours ; que la paix naiſſante de la plénitude de ſatisfaction environne la ſainte cité, comme une barriere qu'aucun deſir ne peut franchir : *Qui poſuit fines tuos pacem*; que la nuit ne couvre plus ſes ombres, le ſpectacle raviſſant de la céleſte Jéruſalem, parce que le ſoleil de juſtice ne s'y couche plus, & que le Seigneur eſt lui-même ſon éternel flambeau : enfin, que les bienheureux jouiſſent ſans dégoût, & poſſedent ſans crainte ; que tous les ornemens de leur triomphe, ont l'éclat & la durée de l'immortalité ; qu'en aimant, en louant la juſtice infinie, ils ne ſont ſujets ni à l'ennui, ni à la laſſitude, parce que cet amour, cette louange continuelle, ne ſont plus un effort : c'eſt la pente du cœur, un plaiſir, un beſoin, une néceſſité. *Noli timere ne non ſemper poſſis laudare, quem ſemper poteris amare.* Vous avez vu la grandeur des récompenſes céleſtes ; il me reſte à vous faire voir les effets que doit produire ſur nous la penſée du ciel.

SECONDE PARTIE.

L'APOTRE ſaint Paul, en traçant aux fideles un tableau de la vie chré-

tienne, la représente comme une course pénible, soutenue, animée sans cesse par l'attrait des récompenses éternelles. Voyez, dit-il, ces athletes dans la carriere; que de travaux! que de privations ils supportent! Et cependant la seule espérance d'une gloire passagere, les arme de ce courage qui ne les abandonne jamais. Ainsi, le juste, animé par une gloire incorruptible, s'élance sans cesse vers ce but, supporte tout pour l'obtenir, entreprend tout pour le mériter, combat jusqu'à ce qu'il tombe; & quand la mort l'a renversé, c'est alors qu'il a vaincu; que Dieu devient sa conquête; & que dégagé de tout obstacle, il saisit la couronne dans le sein du repos éternel. Nous conclurons donc, mes freres, comme l'Apôtre: Entrez dans la carriere du salut avec ardeur; ne cessez pas de courir, jusqu'à ce que vous soyez au terme: *Sic currite ut comprehendatis.* Tels sont les effets que doit produire en nous la pensée du ciel. Je les réduis à trois, qui les renferment tous: Chercher sur la terre les vraies satisfactions dans la vertu, & les consolations dans nos espérances; conserver un desir toujours dominant des biens éternels; tendre sans cesse à un accroif-

sément de mérites : *Sic currite ut comprehendatis.*

Et d'abord n'est-il pas évident que la pensée du ciel doit nous déterminer à ne chercher les vraies satisfactions, que dans la vertu, & les consolations, que dans nos espérances ? Si nous sommes bien persuadés qu'il ne peut y avoir de bonheur sans la justice ; si dans ces journées laborieuses où il faut combattre, résister à l'attrait de la prospérité, ou se relever sous le poids de l'adversité, les disgraces, la douleur, les remords, nous menacent sans cesse ; quelle autre ressource nous reste-t-il, que de nous jeter entre les bras de la vertu, qui embellit toutes les satisfactions par son attrait, & qui diminue toutes nos peines par la grandeur des espérances ?

Nous l'avouons, mes freres, en soupirant sur la destinée de l'homme ; la félicité parfaite ne se trouve pas plus dans la vie présente, que la justice parfaite : la paix ne peut s'y reposer ; le bonheur est trop chancelant ; l'abondance, quand elle n'est pas un écueil funeste, est plutôt un soulagement dans le malheur, qu'une possession capable de nous rendre heureux : *Miserorum solatia, non præmia beatorum.* La vertu même qui pro-

met tout dans l'avenir, n'eſt qu'une conſolation dans nos gémiſſemens ; elle ne regne pas avec aſſez d'empire, pour tarir la ſource de nos larmes ; elle eſt fatiguée par ſes combats, ſans ceſſe arrêtée par des obſtacles dans ſa marche pénible : & l'effort qu'elle fait contre les penchans, eſt proprement, dit ſaint Auguſtin, la miſere & l'affliction du juſte : *Colluctatio quædam eſt, & ipſa colluctatio preſſura eſt.*

N'affoibliſſons cependant pas l'idée d'un Dieu bienfaiſant, en chargeant le tableau des miſeres humaines ; & en adorant ſa juſtice qui a puni des coupables, ne calomnions pas ſa miſéricorde. L'homme, dans ce lieu d'exil, eſt encore l'objet des complaiſances du Créateur. S'il ne peut atteindre à la perfection, à la ſtabilité du bonheur, il peut goûter des ſatisfactions toujours ſolides, quand elles ſont jointes aux charmes de la vertu. Dieu qui fera notre félicité, en ſe donnant tout entier, nous prépare, en quelque ſorte, à cette jouiſſance, en ſe communiquant à notre cœur, par les biens préſens, qui ſont des écoulemens de ſon infinie bonté. C'eſt pour nous que ſa main libérale fait éclore toutes les richeſſes de l'univers. Tant de

bienfaits doivent avoir de l'attrait pour nos cœurs, même dans l'ordre de sa providence. Justes ! acceptez ses dons, & que le sentiment vif de ses bienfaits, soit le premier hommage de votre reconnoissance ! mais n'en usez que pour vous élever à Dieu, pour vous attacher plus fortement à lui ; n'en usez que dans la piété, la justice, la tempérance, la miséricorde, la soumission à la loi sainte ; sans cet usage vertueux, tout l'attrait de la prospérité se tourne en remords ; car la même justice qui consommera notre félicité dans le ciel, peut seule l'ébaucher sur la terre ; & toutes les satisfactions solides ont pour base l'union de l'ame avec la vertu. Tel est le plan du bonheur tracé par la sagesse éternelle ; on ne peut s'en écarter, sans se jeter dans un abyme de maux. La plus grande prospérité placera-t-elle la joie dans le cœur du méchant ? Ses faux plaisirs ne lui rendent-ils pas son existence si pénible, qu'ils ne finissent que par le desir de l'anéantissement ? Oui, mes freres, les seules satisfactions de la vertu s'accroissent par la jouissance, triomphent du temps, & s'embellissent par l'éclat de l'éternité : que la pensée du ciel, en vous rappellant votre

origine, votre deſtination, vous faſſe donc rejetter tout uſage des biens préſens, qui manque du ſceau de la vertu; qu'elle vous tienne au milieu des proſpérités, comme un voyageur dans un pays étranger, qui uſe de l'abondance de ſes productions ſans engager ſa liberté, & ne perd jamais le ſentiment de la tendreſſe qui l'attache à ſa patrie : *Non gaudebit civis, qui non ſuſpirat peregrinus.*

Ce n'eſt pas aſſez que la penſée du ciel nous faſſe réſiſter à l'attrait de la proſpérité; elle doit encore nous faire triompher de l'adverſité, en nous montrant notre conſolation dans nos eſpérances. Et ſeroit-il beſoin de multiplier les preuves d'une vérité que la voix intime du ſentiment réclame ſans ceſſe? faudroit-il vous pouſſer avec effort vers une conſolation où tout le poids du malheur nous entraîne? quelle autre reſſource peut nous reſter dans des maux inévitables, que celle de puiſer des forces dans la grandeur de nos eſpérances, d'embraſſer le bonheur futur, de l'augmenter par notre ſoumiſſion à la volonté divine? Oui, l'ame du malheureux, flétrie par le chagrin, accablée par la douleur, ſe dilate encore par le preſſentiment de l'immortalité, &

repose ses pensées agitées dans le calme de l'éternité ; le juste même, quoique fortifié par les consolations de la grace, quoique épris de la vertu, avoue que tous ses charmes, toutes ses satisfactions, ne sont qu'un foible dédommagement de ses peines, de ses combats ; que son salaire, son appui solide est dans les récompenses célestes, & que la vertu parée de tous ses attraits, ne peut ni se suffire à elle-même, ni nous soutenir contre les maux présens, si elle n'attend rien de l'avenir. Loin de nous les rêveries d'un stoïcisme orgueilleux, qui croyoit que le sage pouvoit se contenter de lui-même, se soutenir par ses propres forces, se roidir contre la douleur, & braver la mort, en ne voyant que le néant au-delà du tombeau ; vain délire, qui, ne produisant l'élévation que dans les idées, laissoit le cœur vide, affaissé, sans consolation. Pensée du ciel, douces espérances de la foi chrétienne ! vous seules pouvez placer une solide élévation dans le cœur de l'homme, le rendre supérieur aux maux qui l'accablent, en lui montrant les portes éternelles qui s'ouvrent pour le recevoir ; par vous tout s'éclaircit, l'ordre se rétablit, le crime triomphant & la vertu

souffrante n'accusent plus la providence; soutenus par votre force, les martyrs plongés dans les flammes dévorantes, ont montré une intrépidité sans faste. Les habitans de la sainte Jérusalem ont marché constamment à travers les épreuves, les tribulations, les disgraces, & se sont enfin emparés de la couronne incorruptible; souvent persécutés, accablés par l'infirmité, ils ont appellé l'espérance, & elle a ranimé dans leur cœur la joie, la confiance, en faisant briller à leurs yeux l'aurore du jour éternel; elle leur a fait goûter cette béatitude que le monde ne peut comprendre. Heureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient! & ils ont embrassé la croix de Jesus-Christ; ils n'ont plus regardé leurs afflictions, que comme des moyens de salut; leurs peines, comme des expiations; leurs disgraces, comme des avertissemens de ne pas trop s'attacher à des biens si passagers, & de chercher le bonheur dans une gloire immortelle: *docet amare meliora, per amaritudinem inferiorum.* (August. de civit. Dei.)

Le second effet de la pensée du ciel, est un desir dominant des biens éternels.

Sainte

Sainte Jérusalem, s'écrioit le prophete, si les bords fleuris & fertiles du fleuve de Babylone me font oublier l'héritage du peuple choisi, puissé-je m'oublier moi-même ; que ma langue desséchée s'attache à mon palais, si elle cesse de publier tes louanges ; si je ne te salue pas tous les jours avant l'aurore, & si l'espérance de te revoir n'est pas la premiere source de toutes les joies que je goûterai dans mon exil ! *Si non propofuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* Image bien vraie, bien frappante de cet amour des biens éternels, que la pensée du ciel doit nourrir dans nos cœurs. Et je dis un amour dominant ; car sans blâmer, sans rejeter ces desirs plus foibles que l'Esprit saint inspire aux pécheurs, qui accompagnent l'espérance dans leur cœur, & qui préparent leur justification ; c'est cependant une vérité de foi, que l'amour dominant des biens futurs, peut seul les mériter, & que le juste seul a droit d'aspirer à des récompenses, qu'il reçoit des mains de la justice éternelle. C'est donc cet amour que la pensée du ciel doit nourrir dans nos cœurs, puisque notre premier but, notre premiere destination sur la terre est de le mériter : sans cet amour dominant,

le fardeau du siecle nous subjugue encore, en nous accablant; nous restons assoupis dans les délices de Babylone; Jérusalem n'est pas la premiere source de nos joies; nous tournons nos regards languissans vers la patrie, tandis que nos cœurs rampent sur la terre; nous sourions peut-être avec quelque complaisance à l'espérance qui nous appelle, & nous refusons en même temps d'entrer dans le chemin que sa main nous trace pour arriver au terme; on ne dédaigne pas les biens du ciel, mais on se contente de ceux de la terre; on n'a pas cette soif de justice qui trouve insuffisans tous les biens du monde; ces élans de l'Esprit-saint, qui nous poussent vers le ciel, & qui le sollicitent pour nous par des gémissemens ineffables: *postulat pro nobis, gemitibus inenarrabilibus.* Ah, mes freres! n'emprisonnons pas notre ame dans ce monde; n'enfonçons pas nos cœurs dans cette poussiere que nous foulons sous nos pieds; en cherchant quelques consolations dans cette région de larmes, en donnant quelque appui à notre fragile existence, ne perdons pas de vue cet avenir où rien ne doit cesser pour nous, que la misere & la peine. Malheur à l'homme assez consolé sur la

terre, pour perdre le ſentiment de préférence qu'il doit à ſa patrie; qui trouve aſſez d'attraits dans les biens préſens, pour n'être pas averti par leur inſuffiſance, qu'il ne doit point y fixer ſon cœur; qui ne ſent plus la grandeur d'une ame immortelle; qui eſt peu touché de ſes eſpérances, & qui oublie que ſa deſtination eſt de prendre poſſeſſion de Dieu même! S. Auguſtin nous aſſure que cette diſpoſition ſuppoſe & laiſſe le cœur dans l'état du crime : celui, nous dit-il, qui ne ſe croit pas malheureux ſur la terre, non par des peines temporelles, mais parce qu'il eſt ſéparé de Dieu, ſujet au péché, toujours en danger de perdre le bonheur auquel il aſpire; celui qui, dans l'abondance de ces biens, ne gémit pas pour le ciel, ne doit pas eſpérer la félicité : *Ille ſperat felicitatem, qui confitetur infelicitatem.* Voulez-vous ſavoir : ajoute ce pere, ſi vous n'en êtes pas indignes ? N'examinez pas ſi vous êtes dans l'abondance, ou dans l'indigence, dans la ſanté, ou dans l'infirmité; ſondez vos cœurs, voyez ſi vous y portez un ſentiment de préférence pour les biens éternels; car Dieu juge les hommes par leurs deſirs, non par leurs tréſors ou par leurs maiſons :

Divites & pauperes in corde interrogat Deus, non in arcâ & domo. Consultez donc cette voix du sentiment ; voyez ce que peut sur vous la pensée du ciel. Si vous aviez l'assurance d'être comblé des biens temporels, & que Dieu vous dît : Voilà votre partage, mais vous ne me verrez pas face à face ; seriez-vous satisfaits de cette destinée ? Eh bien ! continue ce pere, celui qui diroit : Me voilà dans une abondance de biens qui suffit à mon cœur, je me tiens heureux, & je ne desire rien davantage : celui-là n'a pas cet amour que doit produire en nous la pensée du ciel, il ne gémit pas comme étranger sur la terre : *Nondum cœpit esse amator Dei, nondum cœpit suspirare tanquam peregrinus.*

Enfin, la pensée du ciel doit nous faire tendre à un accroissement continuel de mérites. Cette vérité, mes freres, est une conséquence nécessaire de celle que nous venons d'établir. Dès que la pensée du bonheur futur nous inspire un desir dominant des biens éternels ; dès que nous plaçons notre trésor dans le ciel, est-il possible que tous nos efforts ne tendent pas à augmenter ce trésor, à multiplier les œuvres de pénitence, de justice, de miséricorde, qui

portent des fruits d'immortalité ? n'est-ce pas cet accroissement de mérites qui acheve en nous l'image de Jesus-Christ notre Sauveur, dont nous sommes les co-héritiers, qui est entré dans la gloire, en prenant tout à la-fois possession de l'héritage par droit de naissance, & à titre de conquête ? La grace sanctifiante, en nous rendant enfans de Dieu, nous donne à la vérité, le droit à l'héritage : mais c'est en combattant comme des athletes généreux jusqu'à la mort ; en nous unissant à Jesus-Christ triomphant par la croix ; en luttant sans cesse contre les passions ; en achevant la destruction du péché ; en soumettant de plus en plus nos affections à la charité, que nous conservons ce droit à l'héritage, & que nous augmentons le poids de la couronne incorruptible : *Æternum gloriæ pondus operatur.*

Tel est, mes freres, cet accroissement de mérites, ce triomphe continuel sur les passions, auquel doit nous faire tendre la pensée du ciel. Considérez la grandeur des récompenses qui couronneront vos triomphes, évaluez le prix de tant d'efforts, disoit S. Jérôme à une vierge sainte, pour la soutenir dans ces

combats contre les penchans, où la vertu si souvent attaquée peut s'affoiblir par ses propres victoires. Pensez jour & nuit à ce moment, où, environné du cœur des anges & des vierges, vous direz avec l'époux; enfin j'ai trouvé celui que cherchoit mon ame : *Inveni quem quæsivit anima mea.* Cette pensée vous rendra supérieur à ces obstacles qui arrêtent votre course; les inquiétudes de l'absence & la durée des efforts se changeront en consolations, lorsque vous songerez aux récompenses promises à votre fidélité : *In his nocturnus, in hoc anima rursus evigilet.* Habitans de la céleste Jérusalem que nous honorons comme nos modeles, avec l'espérance d'être vos concitoyens, n'est-ce pas la pensée du ciel qui vous a rendus invincibles dans les combats, forts contre vous-mêmes, fideles à la loi du Seigneur, & constans à vous avancer vers le terme, par un accroissement continuel de mérites ? Sujets à nos foiblesses, exposés aux mêmes tentations, environnés des mêmes périls, votre ferveur animée par les récompenses, surmontoit tous ces obstacles. C'étoit assez pour hâter votre marche, d'en-

tendre dire au pſalmiſte que vous alliez dans la maiſon du Seigneur ; vous répondiez : ô Jéruſalem ! qui pourra me détourner de tes voies ? me voilà debout, mes pieds ſont en mouvement, & tout mon être s'élance pour entrer dans la joie : *Stantes erant pedes noſtri, in atriis tuis, Jeruſalem.* Entraînés par cette ferveur qui tend ſans ceſſe à l'accroiſſement des mérites, emportés, pour ainſi dire, par cette ſoif de juſtice, qui cherche à ſe déſaltérer dans ſa ſource, des hommes de toutes les conditions ſe ſont élevés au mépris du monde, juſqu'à ſe dépouiller de ſes biens, juſqu'à s'enterrer pour le ſiecle, juſqu'à traîner dans les déſerts, les reſtes d'un corps affaiſſé ſous le poids de la pénitence. Quel autre motif pouvoit les ſoutenir dans une carriere ſi pénible, que l'aſſurance qu'ils trouveroient dans le ciel, le prix de leurs mérites, leur repos, leur couronne, & que ce corps mis en terre ſans force & ſans mouvement, en ſortiroit plein de vie & de vigueur ? *Seminatur in infirmitate, ſurget in virtute.*

N'exagérons cependant pas, mes freres ; n'augmentons pas les inquiétudes

de ces ames qui craignent de n'avoir rien fait pour leur salut, en remplissant les devoirs de leur état, & qui ne peuvent trouver le repos, dans un doux abandon, sur le sein de la divine miséricorde ! Non, cet accroissement de mérites, auquel la pensée du ciel doit nous faire aspirer, ne consiste pas à étendre nos obligations ; à faire de la perfection ou des conseils, la regle des devoirs ; à prendre pour modeles les actions de tous les saints ; à chercher la sécurité de la retraite, dans les fonctions de la vie civile. Tous nos devoirs sont déterminés par l'état où la providence nous a placés, & c'est se soustraire à sa volonté sainte, que de s'en écarter : ainsi cet accroissement de mérites, ne peut consister que dans une fidélité plus grande à remplir les devoirs de son état ; dans une attention continuelle à combattre les passions qui s'opposent à l'accomplissement de ces devoirs ; dans une soif de justice, qui croît sans cesse en s'unissant à sa source ; dans une soumission plus parfaite à l'empire de la charité, qui peut seule mériter les récompenses éternelles. C'est ainsi que le juste, animé par la pensée du ciel, remplit le cours de sa

vie, en marchant vers le terme, goûte chaque jour la douceur d'augmenter ses mérites, donne à chaque instant une valeur infinie, & à sa derniere heure, un prix que l'éternité seule peut payer.

Avançons donc, mes freres, vers ce terme; que nos mains soient toujours étendues pour saisir la couronne : *Sic currite ut comprehendatis.* Achevons à grands traits cette image que Dieu a tracée dans nos ames par la création, qu'il a réparée par la rédemption, & qui sera parfaite dans la consommation de la gloire; que la pensée du ciel nous persuade que les seules satisfactions solides, le seul bonheur permanent, ont la justice pour base inébranlable. Heureux si nous disons avec le psalmiste, je me suis réjoui, Seigneur, en entendant parler de votre regne : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* Dans les transports de ma joie, mon cœur ne poussoit plus que ce cri du desir : qu'il arrive enfin, ce regne où nous trouvons tout bien, en vous possédant ! *Adveniat regnum tuum !* Ce regne, où les plus brillans objets de la terre, ne paroissent qu'une vapeur grossiere ; où tous les empires ne pesent qu'un grain de poussiere ; où tous

les regards ne ſont fixés que ſur des objets immortels ; où nos cœurs remplis de la préſence de Dieu, ſe repoſent dans ſa bienheureuſe jouiſſance.

Ainſi ſoit-il.





SERMON
SUR
LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Omnibus dico, vigilate.

Je vous dis à tous, veillez. *S. Marc*, chap. 13.

EL eſt, mes freres, le plus important des devoirs, puiſqu'il eſt néceſſaire pour accomplir tous les autres. L'homme foible & expoſé à la tentation, ne peut ſe ſoutenir dans la juſtice, que par les précautions. Les pieges qui l'environnent; les exemples qui l'entraînent; les objets qui l'amolliſſent; les occaſions qui le ſurprennent; les complai-

fances qui l'affoibliffent; les profpérités qui le corrompent; fes propres penchans; ce goût pour les plaifirs ; cette pareffe à qui tout coûte ; cette inconftance du cœur, qui fe laffe bientôt de l'uniformité de la regle ; tout eft danger pour la vertu ; & fi fes yeux fe ferment fur les périls, s'il laiffe agir les caufes qui développent les paffions, l'attrait du vice prend le deffus ; les penchans fe fortifient ; & des chûtes, que fa circonfpection auroit pu prévenir, deviennent inévitables par fa négligence.

La vigilance eft donc néceffaire à tous les hommes, puifqu'ils font tous expofés à la tentation : *Omnibus dico, vigilate.* Environnés de périls, il faut qu'ils les voient, & qu'ils les évitent ; qu'ils connoiffent les caufes qui affoibliffent la vertu, & qu'ils ufent des précautions qui peuvent empêcher l'action de ces caufes : deux objets que la vigilance chrétienne doit embraffer ; & qui formeront le plan de ce difcours. Quelles font les caufes qui affoibliffent les vertus ? premiere Partie : Quelles font les précautions que nous devons employer ? feconde Partie.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

LA fausse sécurité peut naître de la présomption, qui voit le danger, sans le craindre ; ou de l'ignorance, qui se jette dans le péril, sans l'appercevoir : mais la vigilance se relâche plus souvent, par l'illusion qui déguise le danger, que par la confiance qui le brave. La piété chrétienne est trop frappée des suites funestes du péché, elle connoît trop sa foiblesse, pour se rassurer contre les tentations décidées ; elle se croit en sûreté, lorsqu'elle est sans précaution ; & ses chûtes seroient rares, si elle appercevoit toujours le premier pas qui la conduit au crime. Le péché commence par cette négligence, qui ne s'alarme pas des progrès insensibles du vice ; & il se consomme par cette foiblesse de la volonté, qui ne peut plus lui résister, lorsqu'il a pris tout son empire. Nous tombons, parce que nous n'appercevons pas les gradations qui rapprochent le précipice ; que nous ne voyons le crime, que dans ses causes immédiates, & jamais dans celles qui le préparent, quoique leur enchaînement rende cet effet infaillible.

La vigilance doit donc s'attacher à connoître tous les écueils de la vertu ; être en garde contre les erreurs qui la séduisent ; rechercher les causes qui peuvent la détruire, & réunir plutôt ses efforts contre celles qui disposent aux crimes, que contre celles qui les consomment. Or, ces causes qui affoiblissent les vertus, sont notre tiédeur, qui ménage les restes des passions ; les mœurs du monde, qui augmentent leur action ; nos erreurs, qui les couvrent du voile de la piété : trois dangers, sur lesquels tout fidele doit veiller. *Omnibus dico, vigilate.*

Notre tiédeur qui ménage les restes des passions, est la premiere cause qui affoiblit les vertus : la piété véritable, celle qui est dans le cœur, & qui fait le bien, parce qu'elle l'aime, renferme un attachement constant à l'ordre ; un sentiment de préférence pour les biens éternels ; une disposition de sacrifier tous les avantages temporels. Dès que ce sentiment de préférence s'affoiblit, la vertu devient pénible ; & dès qu'il cesse, elle n'existe plus. Quand les passions déploient toute l'activité de l'ame sur leur objet, le crime est déjà dans le cœur. Ce n'est plus son injustice qui arrête ; & s'il ne

passe pas dans toutes les actions, c'est qu'il n'est pas toujours utile.

Or, les penchans qui tendent à affoiblir cet amour de la justice, survivent à notre conversion. La charité qui fait mourir le péché dans nos ames ne détruit pas ses causes; le crime n'est plus dans la volonté; mais l'attrait des biens présens reste dans le cœur; les inclinations qui ont formé tant de desirs déréglés, y habitent encore; elles nous sont laissées, pour servir d'exercice à la vertu, qui n'est pendant cette vie qu'une situation d'efforts. Il faut les combattre sans cesse: tout ce qui les flatte, les enflamme; toute indulgence les rend plus indomptables; la mollesse qui cherche des adoucissemens, assure leur victoire; le temps de leur résister, passe avec l'instant que nous employons à les ménager; & notre foiblesse est si grande, qu'il n'y a presque jamais d'intervalle entre le relâchement de la vertu, & le triomphe du vice.

Et voilà, mes freres, le danger de cette tiédeur qui ménage les passions. Indulgente pour la cupidité, elle n'aspire plus à la détruire; elle se contente de lui prescrire des limites: facile à accorder aux penchans, tout ce qui flatte

l'amour-propre, elle ne leur refuse que l'excès qui troubleroit la conscience; attentive à éviter ce qu'il y a de pénible dans le vice & dans la vertu, elle a presque autant de répugnance pour le devoir qui gêne, que pour le vice qui alarme. Ce n'est plus cette chaleur de l'ame, qui transporte rapidement dans le chemin de la perfection, sans considérer les obstacles: c'est cette mollesse qui craint toute espece d'efforts, & qui cede, dès qu'il faut combattre; cette foiblesse d'un cœur qui partage ses affections, qui balance entre l'homme & le monde, qui n'a point de goût décidé, & qui est aussi éloignée des ardeurs d'une piété fidele, que des excès d'un égarement profane: tout ce qui ne présente pas l'idée du crime; la sensualité; les délicatesses sur l'honneur; les animosités, qui n'inspirent pas les fureurs de la vengeance; les vivacités de l'ambition, qui ne menent pas à l'injustice; les vues de plaire, qui ne sont pas animées par le desir de corrompre; toutes les infidélités, qui ne placent pas le remords dans le cœur, quoiqu'elles laissent des dispositions au péché; tout ce qui prépare au crime, ne l'alarme plus, pourvu qu'il reste quelque espérance de ne pas le consommer.

fommer. Elle perd, dit faint Jérôme, cette défiance falutaire, qui éloigne les chûtes, en évitant les dangers; qui foutient plutôt la vertu par les précautions, que par les efforts; & qui vife plus à prévenir le mal, qu'à l'arrêter dans fes progrès: *Ibi te maximè oportet obfervare peccatum, ubi nafci folet.*

» Que cette difpofition, mes freres, eft dangereufe! Vous penfez pouvoir allier Dieu & le monde, mêler l'attrait des plaifirs aux rigueurs de la pénitence, conferver de la molleffe dans les mœurs, & de la févérité dans la vertu, choifir entre les objets qui flattent l'amour propre, permettre à la fenfualité les infidélités légeres, & éviter les chûtes éclatantes: ne voyez-vous pas que vous laiffez agir toutes les caufes du vice, que les paffions fe fortifient par les ménagemens, & qu'elles ne refpectent plus de bornes; dès qu'elles font enflammées; qu'elles féduifent, avant que de corrompre; qu'elles marchent fourdement, pour n'être pas apperçues; qu'elles fe plient même à la modération, pour parvenir plus fûrement à l'excès; qu'elles rapprochent du vice par des gradations infenfibles, pour ne pas troubler notre férénité: mais qu'elles formeront enfin

des dispositions si voisines du crime, que votre cœur enfantera l'iniquité sans douleur ; la charité s'éteindra dans votre ame, comme la vie dans un malade consumé par la langueur ; le dernier soupir ressemblera à celui qui le précede, & ne coûtera pas plus d'efforts. Arrêtez le mal dans sa naissance, mettez-vous à couvert de l'étincelle, puisque vous ne savez pas jusqu'où peut aller l'embrasement ; votre sûreté n'est que dans cette vigilance qui réprime les passions, avant qu'elles aient pris tout leur empire : quand elles seront dans toute leur force, vous n'aurez plus que de la foiblesse. David ne fut qu'indiscret, en jettant des regards sur Bethsabée ; il ne prévoyoit pas qu'il deviendroit adultere & homicide. Que ceux donc, s'écrie S. Augustin, qui ne sont pas tombés, écoutent, afin qu'ils se gardent de tomber ; qu'ils voient l'homme le plus doux, le cœur le plus droit, l'ami le plus tendre, devenu perfide, féroce, inhumain, parce qu'il n'a pas fermé son cœur aux premieres impressions de la volupté ; plus criminel que Saül, plus injuste qu'Achab, David embrasse en un instant tous les forfaits : d'abord, assez lâche pour vouloir séduire la probité d'Urie ; dès que la gé-

nérosité de ce fidele serviteur déconcerte les artifices de sa passion, il devient assez cruel pour immoler la vertu qu'il n'a pu corrompre. Hélas! des ames ferventes se trouvent souvent dans des tentations si fortes, qu'elles ne peuvent attendre leur salut, que de celui qui commande à la tempête. Quelquefois la maison bâtie sur le roc, est renversée par l'orage ; comment l'édifice, dont les fondemens sont affoiblis, pourra-t-il résister ? comment pourront se soutenir des cœurs à demi séduits, des ames accoutumées à flatter leurs passions, & qui ont déja tant de répugnance pour l'austérité des devoirs ? Seront-elles préservées des chûtes éclatantes, par cette vaine sagesse qui cherche un équilibre chimérique entre le vice & la vertu ; qui excuse, par notre foiblesse, ce qu'elle refuse à la charité ; & qui justifie, par la modération, ce qu'elle accorde à l'amour-propre ? comme si des penchans, qui ne connoissent pas même de bornes dans le crime, pouvoient s'en tenir à celles de la tiédeur ! comme si des passions, qui ne sont pas satisfaites par les excès pouvoient être fixées par des adoucissemens ! Ah ! mes freres, que ces cœurs si froids, si réservés dans la

vertu, sont près d'être sensibles à l'attrait du vice ! Il est impossible de conserver cet état de langueur, qui livre l'homme au dégoût de soi-même, & notre premier effort est pour en sortir ! il se trouve peu de ces ames indolentes, dont les affections sont si foibles, qu'elles peuvent être contraires ; dont les goûts formés par l'attrait du plaisir, & déterminés par l'amour du repos, embrassent également le vice qui flatte, & la vertu qui ne gêne pas ; dont le cœur à peine effleuré par le sentiment, est toujours languissant dans ses desirs, craint plus l'embarras des passions que leur injustice, s'arrête dans le bien & dans le mal dès qu'il sent la peine, & semble conserver tout à-la-fois de la modération dans les plaisirs, & de la mollesse dans les devoirs ! Il faut à la plupart des hommes des desirs qui les remplissent ; il leur faut des sentimens qui les subjuguent : ce partage du cœur, entre les biens présens & les biens de la grace, leur est insupportable ; la langueur qui l'accompagne amene le dégoût, & le dégoût les force bientôt à changer d'objets. Dès que les momens précieux de la ferveur sont passés, & que l'on commence à ménager les penchans, la loi trouve de

la répugnance, le joug se fait sentir, les pratiques de salut deviennent pénibles, la priere n'est plus qu'une fatigue; la piété n'est plus un goût: c'est un devoir rigoureux; la vertu n'est plus un sentiment, c'est un effort; le crime ne déplaît pas, ce sont les suites qui alarment: le cœur ne s'attache plus à la regle; il ne s'y porte pas par inclination, il s'y plie par contrainte: la raison conclut encore pour le bien; mais le penchant décide déja pour le mal: on se lasse bientôt de cet état de violence, le dégoût de la vertu devient un nouvel attrait pour le crime; on cherche dans les faux plaisirs cette émotion vive, que l'on ne trouve pas dans la piété; la corruption préparée par la négligence, s'acheve par la force de l'inclination; le vice qui a commencé par plaire au cœur, subjugue enfin la volonté; & les passions, dit un prophete, semblables à des bêtes féroces, qu'on nourrit sans précaution, dévorent la main indiscrete qui leur laisse le temps de se fortifier: *Leo factus est, & didicit capere prædam, hominemque comedere.*

Les mœurs du monde, qui augmentent l'action des passions, sont la seconde cause qui affoiblit la vertu: le degré de

force dans nos affections, dépend du prix que nous donnons à leurs objets; & ce prix, souvent chimérique aux yeux de la raison, peut se réaliser ou s'accroître par l'opinion, les préjugés, les maximes du monde : par conséquent si les maximes du siecle donnent trop de prix aux objets qui enflamment les passions; si elles attachent l'estime à ces goûts funestes, qui développent les vices; si elles n'opposent pas à l'attrait des plaisirs criminels, la sévérité des bienséances, il est évident qu'elles exposent la vertu au plus grand péril, en augmentant l'action de toutes les causes qui peuvent l'affoiblir.

Et voilà, mes freres, le danger de ces commerces du monde, toujours animés par la vanité : le goût du faste, l'amour du plaisir, tout y est, dit l'apôtre, orgueil, concupiscence des yeux, concupiscence de la chair; un vain faste, un attrait trompeur pour les foibles : *Omne quod est in mundo, est concupiscentia carnis, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ.* Ses maximes mêmes, qui proscrivent les vices grossiers, l'indécence, l'injustice, entraînent vers ces excès qu'elles condamnent : car telle est l'inconséquence du monde; il laisse agir les

causes, & il veut réprimer les effets; il blâme le crime, & il autorise ce qui le prépare; il exige de la grandeur dans les sentimens, & il n'inspire que des goûts frivoles; il avoue que l'estime n'est due qu'à la vertu, & il donne toute la considération aux richesses qui en sont indépendantes; il veut que l'innocence se soutienne, & il l'environne de tous les attraits de la volupté; il compte sur la pudeur, & il cherche à la séduire; il enflamme les desirs, & il attend de la délicatesse sur le choix des moyens; il loue la modération, & il porte aux excès; il vante le courage, & il amollit les ames: il est si loin de la mortification, de la chasteté, du désintéressement, de l'austérité des vertus évangéliques, qu'il ne subsiste que par les vices contraires: c'est-à-dire, que les passions seules animent le commerce du monde; que les mœurs ne sont que l'action des causes qui préparent au crime; que la piété ne peut y conserver sa sévérité; que tout ouvre le cœur à l'attrait du plaisir, aux inquiétudes de l'ambition, aux illusions de la vanité; & que la vertu, qui auroit pu se soutenir contre le seul penchant, échoue presque toujours contre les mœurs.

On s'étonne, lorsque nous disons qu'il n'y a de sûreté pour la piété chrétienne, que dans la retraite; que tout ce qui plaît aux mondains, peut la corrompre; qu'elle contracte leurs vices, dès qu'elle s'en rapproche; que les impressions mêmes, qui ne l'alarment pas, sont dangereuses; & que des goûts qui ne paroissent que frivoles, deviennent la source des plus fortes tentations. Ecoutez ce que S. Jean Chrisostôme, qui connoissoit si bien les mœurs de son siecle, pensoit des maximes qui forment nos mœurs: Si celui, disoit ce pere, qui brille par l'éclat du faste, acquiert l'estime du monde, tandis que l'homme vertueux reste dans l'obscurité, des desirs inutiles rempliront bientôt tous les cœurs; il n'y aura plus d'émulation pour le devoir; toutes les prétentions se porteront vers ces biens, dont la recherche coûte moins à la paresse, & dont la possession flatte plus la vanité: *Tunc plurimi, tunc inveniuntur imitari.* Voilà le danger que la vertu trouve dans les fausses maximes du siecle: lorsque l'on donne trop de prix aux superfluités, l'amour du devoir s'affoiblit dans les cœurs; des goûts frivoles remplissent les ames, l'agrément tient lieu de tout, & laisse au méchant le funeste

neſte avantage de pouvoir rendre le vice aimable, & la vertu ridicule. Je frémis, continue le même pere, lorſque je fixe mes regards ſur les calamités que l'amour des richeſſes répand ſur la terre; il allume le flambeau de la diſcorde; il aiguiſe les armes meurtrieres; il étouffe la voix du ſang dans les parens; il porte l'avide concuſſion juſques dans les déſerts; il exerce le brigandage ſur les mœurs; il renferme la calomnie dans nos villes: *Propter opes, cognati naturam negant, loca deſerta graſſatoribus plena ſunt, mare piratis, civitates calumniatoribus complentur.* Nous ne ſommes pas à ce degré de corruption, & les loix ſont aſſez fortes contre les grands crimes; mais que nous manque-t-il pour les commettre, que de le pouvoir impunément? Peut-être les procédés & les bienſéances ralentiſſent les chocs des paſſions; peut-être ſommes-nous plus foibles que méchans; mais auſſi ne ſommes-nous pas plus frivoles que vertueux? L'homme religieux envers Dieu, utile ſans intérêt, ſimple ſans opulence, riche pour l'indigent, & pauvre pour ſoi-même, eſt regardé comme un prodige; & les ſacrifices qu'il fait nous étonnent, tant ils ſont éloignés de nos mœurs. On ne trouve plus dans

des ames livrées à mille desirs inutiles ; cette ardeur pour le bien, qui suppose de l'unité dans les affections ; ce désintéressement, qui éleve au dessus de toutes les choses humaines ; cette inflexible équité, qui pese dans une même balance, le droit menaçant des grands, & les plaintes touchantes du pauvre : il n'est pas possible de conserver l'esprit de priere, la modestie, la mortification chrétienne, au milieu d'un monde, dont les maximes sont des engagemens au faste, à la dissipation, à la mollesse ; il ne faut pas espérer que le fidele s'éleve aux biens éternels, lorsque tant de liens l'attachent à la terre ; & si un reste d'honneur peut sauver sa probité des derniers égaremens, du moins il ne conservera jamais le détachement évangélique, tandis que les superfluités voluptueuses le solliciteront de toutes parts.

Que dirai-je des dangers que l'innocence trouve dans les sociétés, les amusemens, les spectacles du siecle ? Le portrait de nos mœurs n'est-il pas le tableau du regne de la volupté ? Ce temps n'est plus, où une femme trop répandue se montroit avec indécence, & où les devoirs domestiques étoient sacrés pour les épouses : ce qui passoit pour

dangereux, nous paroît honnête. Nous appellons aiſance des mœurs, ce qui laiſſe au vice plus de facilité; & ſi l'uſage qui fait tout, continue à nous ſervir de regle, bientôt l'adultere ne ſera plus un ſcandale, & le libertinage ſera regardé comme une diſtinction. Déjà la licence ſe montre à découvert; le talent de ſéduire paſſe pour un agrément; l'enjouement & la liberté qui dominent dans les conſervations, diſpenſent la pudeur d'être ſévere, & ſemblent lui laiſſer le droit de ſourire au vice, ſans renoncer à l'honnêteté. Fuir les regards des hommes, ne pas chercher à leur plaire, renoncer aux artifices qui peuvent les corrompre, tout cela n'entre plus dans l'idée que nous avons de la chaſteté. On forme ſans ſcrupule des attachemens dangereux; on ſe flatte de régler une paſſion qu'il faudroit réprimer; on ſait que les excès ſont funeſtes; mais on ne penſe pas qu'ils ſont inévitables. L'innocence nous raſſure; le cœur s'ouvre au penchant, qui n'alarme pas encore la vertu; mais bientôt les deſirs s'enflamment; & cette innocence qui ſembloit donner tout le prix à leur objet, ne paroît plus qu'un obſtacle à vaincre. Peut-on croire que des cœurs tendres &

ouverts aux premieres impreſſions du ſentiment, ſe ferment aux charmes de la volupté, dans ces ſpectacles que l'oiſiveté, l'ennui, la frivolité rempliſſent; que la ſageſſe humaine regarde comme un délaſſement néceſſaire, & qui ne ſont, pour la plûpart des hommes, que la fin d'un jour inutile ? Le vice y eſt puni, crient les apologiſtes du théâtre ; la vertu triomphe ; les paſſions y ſont maniées avec art ; le cœur humain y eſt développé : c'eſt l'école du goût & des mœurs.

D'autre part, Jeſus-Chriſt, l'égliſe, les miniſtres, diſent ſans ceſſe aux fideles : fuyez ces lieux où l'enchantement des ſens eſt trop grand ; où l'eſprit du chrétien ſe perd ; où la piété s'affoiblit : tout y eſt danger pour votre innocence : l'art, le talent même, tout ce qui peut plaire, eſt fait pour corrompre : c'eſt là ſa deſtination, ſon mérite, ſon ſuccès. Si l'on ne vous préſente que des actions vertueuſes, le triomphe du devoir ſur les penchans de la nature, fuyez encore l'expreſſion des paſſions fortes, qui eſt toujours ſéduiſante, lors même que le cœur, après bien des combats, conclut pour la vertu ; la tendreſſe conjugale, ſi légitime ſous les voiles ſacrés

qui la couvrent, peut former un tableau dangereux ; l'esprit sépare aisément les images riantes du plaisir, des idées austeres du devoir, & le cœur les reçoit avec plus de facilité : on a beau dire que les mœurs sont décentes sur les théâtres, & que l'obscénité en est bannie ; les goûts d'une nature dépravée, y sont confondus avec les sentimens légitimes ; l'amour profane y regne, pourvu qu'il s'exprime avec ces grands mots de bonne-foi, de constance, de destinée des penchans : & voilà ce qui séduit tant d'ames sensibles. Le vice grossier les eût révoltées : couvert du voile de la décence, ennobli par des idées flatteuses, il leur plaît : elles sont moins alarmées d'une passion qu'elles ont vu réunie avec un caractere vertueux ; elles sortent plus disposées à former ces engagemens funestes, qui commencent sans scrupule, & qui ne finissent jamais sans remords ; qui séduisent par la délicatesse des sentimens, & qui maîtrisent enfin par le tumulte des sens. Direz-vous encore que ces spectacles, qui donnent tant de force à la volupté, sont utiles pour empêcher l'action des autres passions ? Où en sommes-nous, si la corruption des mœurs nous rend nécessaires des plaisirs si dange-

reux ? & que fera la vertu dans le monde, s'il ne lui reste qu'à choisir entre les crimes ?

Enfin, les illusions de l'amour-propre affoiblissent les vertus, en leur donnant les motifs de la vanité, ou en mêlant à la piété nos foiblesses, nos goûts, nos caprices. Telle est, en effet, la corruption de notre cœur : nos penchans nous portent souvent au mal ; & le peu de bien que nous faisons, est gâté par les motifs qui nous déterminent ; la gloire passagere d'une bonne action nous fait perdre sa récompense éternelle ; nos progrès dans la vertu servent d'aliment à l'amour-propre, & notre vanité s'augmente de ce que nous retranchons dans nos vices. Rien n'est plus rare que cette humilité sincere, qui ne cherche pas dans le bien les applaudissemens des hommes. Il est si difficile de renoncer à la gloire, qu'on est rarement empressé pour les bonnes œuvres que l'obscurité dérobe aux regards publics : le desir de l'estime ajoute toujours à cette chaleur que donne l'amour du devoir ; les miseres d'éclat nous trouvent plus compatissans que les miseres secretes. On est bien aise de mettre les hommes dans la confidence de ses largesses. Tandis que la

piété orne les temples, la vanité charge les murs d'inſcriptions faſtueuſes, & perd, en gravant ſes dons ſur le marbre qui périra, le mérite d'une action que la charité ſeule rendroit immortelle : quelquefois on prend des meſures pour cacher les bonnes œuvres ; mais on n'eſt pas fâché qu'une indiſcrétion nous trahiſſe : on ne cherche pas les regards publics ; mais on eſt charmé qu'ils nous ſurprennent. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles ; il peut faire tout ce que fait la vertu, & ſouvent il va plus loin. Le phariſien, pouſſé par l'eſprit de domination, s'aſſujettit à la contrainte d'une régularité minutieuſe ; il n'eſt point de devoir extérieur que ſon hypocriſie ne rempliſſe : la vertu véritable n'eſt pas ſi auſtere ; le zele de la charité n'eſt pas ſi vif ; la pénitence des juſtes n'a pas tant de rigueur : il ſemble qu'il en coûteroit moins pour être ſaint, qu'il ne lui en coûte pour le paroître. Mais attendez qu'il puiſſe couvrir ſes paſſions des intérêts du ciel, il ne verra plus dans le ſamaritain bleſſé, un malheureux que l'humanité doit ſecourir ; & l'innocence de Jeſus-Chriſt ne ſera qu'un motif de plus pour l'immoler aux intérets de ſa ſecte. Cette hypocriſie

qui ne met de la régularité dans les mœurs, que pour conserver l'injustice du cœur, est le dernier terme de la corruption : il n'y a plus de retour à espérer des hommes qui se contentent de voiler les vices ; & il est inutile d'inspirer la vigilance à des cœurs qui ne sont en garde que contre la vertu véritable.

Nous mêlons souvent à la vertu, nos foiblesses, nos goûts, nos caprices ; & c'est la seconde illusion de l'amour-propre : la piété véritable suit l'ordre des devoirs, & se termine à la perfection de la charité ; ainsi elle embrasse tout ce qui peut assurer dans nos cœurs l'empire de la justice ; elle ne se contente pas de pratiquer les moyens de nécessité qui sont déterminés par la loi ; elle s'attache encore aux moyens de sûreté qui sont laissés à notre choix : quelquefois son ardeur la porte trop loin ; elle regle plus sa marche sur ses desirs, que sur ses forces, & elle se met, pour ainsi dire, hors d'haleine dès les premiers pas ; quand c'est la ferveur qui lui cache l'excès, ses écarts mêmes sont respectables ; si elle va au-delà des bornes de la perfection, c'est après y avoir atteint ; si elle manque de cette discrétion qui fait les sages, elle

conserve du moins cette droiture du cœur qui forme les saints.

Mais ces excès que nous attribuons à la charité, sont quelquefois l'ouvrage de nos goûts & de nos caprices ; les pratiques arbitraires ont un attrait qui peut nous séduire ; c'est un joug que nous recevons de nos mains, & ce qu'il y a de pénible, est adouci par le goût qui nous y porte ; le devoir, au contraire, trouve en nous un fond de répugnance ; le joug de la loi paroît étranger ; c'est assez pour que l'amour-propre s'y plie plus difficilement. Lors même que nous aspirons à la perfection, nous voulons qu'elle soit notre ouvrage ; & les regles qui ne sont pas de notre choix, n'ont rien qui nous flatte ; voilà pourquoi nous mêlons encore à la piété les vues de l'humeur, les foiblesses du cœur : la vertu qui seroit uniforme sous la direction de la regle, varie presque autant que nos caprices. Celui qui aime le repos, dit S. Jean Chrysostome, regarde la retraite comme le genre de vie le plus sublime ; les dangers de l'oisiveté ne l'alarment pas ; il ne craint que les périls de la dissipation. La vertu doit toujours aspirer à se rendre utile ; & il voudroit se rendre inutile pour conserver la ver-

tu ; il prend ſon inaction pour une ſage défiance ; & il ſe raſſure dans ſon indolence, pourvu qu'elle ſoit conſacrée par des exercices pieux qui l'occupent ſans l'agiter. *Socordia & ignavia quam alii exercitationem quamdam admirabilem putant.* D'autres, incapables de ſupporter le repos, croient faire le bien dès qu'ils s'agitent ; ils prennent pour des mouvemens de la charité, les inquiétudes de leur eſprit, ou les ſaillies de leur humeur. La ſeule idée du mieux les tranſporte ; ils ne voient plus les obſtacles ; ils veulent tout réformer, tout déplacer ; & lorſqu'ils ne peuvent changer, ils penſent à détruire. Leur zele précipite des corrections, que la patience ſeule pourroit rendre efficaces ; la vérité eſt odieuſe ou ridicule dans leur bouche ; & le vice, qui auroit été forcé de céder à leur diſcrétion, prend le deſſus à la faveur de leur imprudence.

Il ſe trouve enfin des ames plus tendres qu'éclairées, qui mêlent à la dévotion, des affections humaines, & qui cherchent à ſatisfaire des goûts, qui ſont moins l'ouvrage de la grace, que celui de la nature. Je ne fais quel raffinement donne à leur piété plus de délicateſſe que de force : c'eſt une ſorte de luxe,

qui se répand sur des superfluités, & qui affoiblit l'amour du devoir ; l'arbitraire les attache plus que l'essentiel ; elles préferent l'agrément au solide ; la nourriture qui flatte, à celle qui fortifie ; leur exactitude est scrupuleuse pour de petites observances, & elles se relâchent sur des obligations indispensables. Les voies communes, qui sont les plus sûres, leur déplaisent ; elles en cherchent de singulieres, qui font mieux goûter à l'ame le sentiment de son excellence : il ne suffit pas que les méthodes soient bonnes pour le salut ; il faut qu'elles soient assorties à leur goût : le pasteur que Dieu leur destine, n'obtient jamais leur confiance, parce qu'il n'est pas de leur choix ; & souvent un directeur que la charité trouveroit à peine utile, devient nécessaire à leur amour-propre. Delà, ces liaisons trop intimes, qui font presque du tribunal redoutable de la pénitence, le dépôt des confidences de l'amitié ; ces préférences trop marquées ; ces soins trop empressés ; ce langage plus fade encore qu'affectueux, qu'une fausse dévotion adopte, & que la charité ne connut jamais : *Crebra munuscula*, dit S. Jerôme, *blandasque & dulces litterulas, sanctus amor*

non habet. N'ajoutons rien à la piété pleine d'une raison sublime ; tandis qu'elle est l'ouvrage de l'ordre, elle éclaire l'esprit, & elle ennoblit le sentiment ; mais dès que nous y mêlons nos goûts & nos caprices, elle devient ridicule & minutieuse ; ce n'est plus qu'un assemblage de petites passions & de petites vertus ; un mêlange bizarre de pratiques saintes & de goûts profanes, que la raison méprise, & que la foi désavoue. Quelles sont les causes qui affoiblissent les vertus ? vous l'avez vu : quelles sont les précautions que la vigilance doit employer ? c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

LA vigilance ne se borne pas à rechercher les causes qui affoiblissent les vertus ; il faut qu'elle détruise les principes du vice, ou qu'elle empêche leur effet ; qu'elle évite les périls, ou qu'elle donne la force d y résister ; qu'elle éloigne les obstacles, ou qu'elle les surmonte. Or, les précautions que la vigilance chrétienne doit employer contre les causes qui affoiblissent la piété, sont la priere, la fuite du monde, les intentions de la charité ; priez, parce que vous avez

toujours besoin de la grace pour combattre les passions ; fuyez le commerce inutile du monde, parce qu'on ne peut pas conserver la vertu en se pliant à ses maximes ; donnez à toutes vos actions les motifs de la charité, parce que ses intentions seules peuvent vous sauver des illusions de l'amour-propre : développons ces vérités.

La priere est le premier moyen que nous devons employer pour conserver la vertu : Jesus-Christ, en nous commandant la vigilance, ordonne aussi l'exercice de l'oraison, & nous présente ces deux devoirs comme inséparables : *Vigilate omni tempore orantes.* En effet, mes freres, si nous trouvons la cause de nos chûtes dans cette tiédeur qui ménage les restes des passions, qui resserre les liens terrestres, qui appesantit le joug de la loi, & qui ne laisse que du dégoût dans les voies du salut, n'est-il pas évident que le seul moyen d'empêcher l'action de cette cause qui met en nous des dispositions si voisines du crime, c'est de ranimer cette ferveur, qui redoute assez le mal pour le prévenir ; qui s'attache à réprimer les penchans, lorsqu'ils sont foibles ; qui excede en quelque sorte dans

les précautions, & qui grossit toujours le péril à nos yeux? *Exaggerat universa.* Opposons à cette falatale sécurité, qui endort dans la mollesse d'une vie sensuelle, & qui fait passer du sommeil à la mort, cette délicatesse qui s'alarme des infidélités les plus légeres : mettons à la place de cette négligence qui laisse l'ame ouverte à l'impression des objets dangereux, de cette langueur qui rend insensible aux voluptés célestes, cette attention aux vérités éternelles, qui rend Dieu toujours présent; qui le montre dans tous les événemens; qui rappelle sans cesse le moment terrible où il jugera les vices & les vertus; cette foi agissante qui inspire un mépris constant pour les choses passageres, & un desir enflammé pour les biens éternels : mettons en action les causes qui disposent à la vertu, si nous voulons arrêter celles qui préparent au crime; c'est la premiere précaution que notre vigilance doit employer.

Mais nos seuls efforts ne suffisent pas, pour conserver ou pour ranimer la ferveur. L'innocence des plus justes, dit S. Augustin, a besoin des secours continuels de la grace; la vérité qui les éclaire, leur est comme étrangere;

l'attrait qui les porte à Dieu, n'eſt pas leur inclination naturelle; l'ardeur qui les anime dans la piété, n'eſt pas un feu, dont la premiere étincelle ſe trouve dans leur cœur; & le ſouffle de l'Eſprit-ſaint qui l'allume, eſt encore néceſſaire pour l'entretenir: toujours foibles, lorſqu'ils ſont laiſſés à eux mêmes, ils doivent tout à celui qui couronne ſes dons en récompenſant leurs mérites: le choix de leur volonté ſubſiſte ſous la direction de ce guide inviſible, qui perfectionne leur liberté ſans la détruire. Pleins de forces pour le bien, la vertu devenue plus facile, n'eſt pas moins l'ouvrage de leur co-opération; plus Dieu agit en eux, plus ils agiſſent en eux-mêmes, puiſqu'ils font tout avec lui; mais ſi ſa main puiſſante ceſſe de conſerver, par de nouveaux ſecours, le don de ſa juſtice, qui embellit leurs ames, ils retomberoient dans le péché, & le plus haut degré de leur ferveur pourroit être l'inſtant qui précéderoit leur chûte. Que feroit-ce, ſi le cœur tiede, preſque ſéduit & déjà dégoûté de la vertu, s'ouvroit à l'attrait du vice? Il ne peut ſe ſoutenir dans la grace, lorſqu'il eſt dans la force & la vivacité du ſentiment: le pourra-t-il, lorſqu'il eſt dans la foi-

blesse & la langueur ; lorsque les passions le trouveront plus indulgent, le monde plus empressé, les plaisirs moins retenu ; & qu'il ne restera entre lui & le crime, d'autre barriere que sa foiblesse ?

Or, cette grace si nécessaire à la vertu, ne s'accorde qu'à la priere ; il faut demander, pour obtenir ; exposer sa misere, pour exciter la pitié : le sein de la miséricorde ne s'ouvre qu'à nos gémissemens ; la main qui nous fortifie, n'est mise en action que par l'aveu de notre foiblesse ; la grace qui guérit nos infirmités, n'est accordée qu'au sentiment vif de nos maux, & à ce cri de douleur que les plus saints doivent pousser, sans interruption : Malheureux ! qui me délivrera de ce corps de mort ? *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* L'ame, disoit un prophete, qui marche le plus sûrement dans les voies de la justice, est celle qui s'afflige de la grandeur de ses maux, dont les yeux sont dans la langueur, & qui paroît courbée sous le poids de sa foiblesse : *Anima quæ tristis est super magnitudine mali.* Pleine du sentiment de sa misere, elle n'attend rien de sa raison, de sa résolution, de ses seuls efforts ; elle

elle voit que ses penchans l'entraînent vers le mal, & que l'orgueil corrompt souvent le bien que son cœur embrasse ; que tout échappe à la foi & à la charité, tandis que la cupidité, plus active & plus vigilante, s'empare de la vertu même. Au milieu de tant de périls, toute son espérance est dans cette grace qui réforme la nature sur l'image de Jesus-Christ ; elle la sollicite avec une humble confiance, elle l'obtient, elle la demande encore ; ses gémissemens ne cessent jamais, parce que ses besoins durent toujours ; & comme sa consolation parfaite est différée jusqu'à la mort, la priere lui tient lieu de respiration, de force & de vie jusqu'au dernier moment. *Gemimus in re*, dit S. Augustin, *consolamur in spe.*

C'est ainsi que la vertu peut se soutenir pendant cette vie, où sa foiblesse est si grande, & où les obstacles sont si multipliés. Incapable de prévoir tous les périls, & de les éloigner, sa ressource est de demander des forces pour les surmonter ; gémir sur ses défaites ; solliciter les graces du combat ; vaincre & attribuer à Dieu la victoire : voilà tout l'exercice de la piété chrétienne. Les sons lugubres de David, formés par la douleur,

ne cessoient que lorsque le souvenir des miséricordes ranimoit ses chants d'alégresse : il falloit que la confiance dans le Tout-puissant essuyât les larmes que le sentiment de sa misere faisoit couler. Justes de la terre ! les monumens du repentir & de la reconnoissance de ce roi prophete, qui font votre consolation, doivent être votre exemple. Que vos cœurs s'échauffent de ce feu qu'il sentoit allumer dans sa méditation ! Que vos ames, toujours sujettes à la tentation, s'affermissent & se purifient par la priere ! Vos mains seroient impuissantes pour déchirer le voile qui obscurcit la vérité. Soupirez sans cesse après ces vives lumieres, qui seules dissipent les erreurs de l'esprit humain ; votre ferveur ne pourroit se soutenir contre tous les dangers ; priez celui qui détruit les obstacles, ou qui les change en moyens, d'éloigner les périls, ou de vous donner la victoire ; ne sortez jamais de cette solitude intérieure, où l'homme marche en la présence de son Dieu ; où il peut dire avec confiance : Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur ; le voilà qui se recueillit, qui sollicite vos graces, & qui s'ouvre pour les recevoir : *Invenit servus tuus cor suum*. Ne vous con-

tentez pas de donner à la priere quelques instans rapides ; ménagez pour ce saint exercice tout l'intervalle des actions ; faites instance, & ne vous lassez pas de demander, puisque vous recevez toujours, & que vos besoins ne sont jamais remplis : *Orationi instate, vigilantes in eâ.*

Une vie occupée dans la retraite, ou la fuite du monde, est la seconde précaution nécessaire pour conserver la vertu. Si les loix avoient autant de force que les mœurs ; ou si mon ministere, qui doit combattre le crime avec les espérances de la foi, pouvoit indiquer les ressources de la sagesse humaine, j'adresserois aux juges d'Israël, au chef du peuple, ces paroles de saint Augustin : O vous qui veillez à la conservation des bonnes mœurs, ne laissez pas subsister les causes qui les alterent ; ôtez toutes les facilités aux passions ; opposez des bienséances séveres, à l'attrait du plaisir ; ne donnez pas tant de prise à des biens imaginaires : dès que les richesses seront plus que la vertu, il n'y aura plus de délicatesse sur le choix des moyens ; & le luxe, qui commence par nous amollir, finira par nous corrompre. Déjà nos maisons, où l'or brille de

toutes parts, renferment des ames vénales; nos arts s'élevent ſur les débris de nos vertus; nous traitons avec mépris ce qui eſt digne d'admiration; & des actions dignes de l'enfer, ſe donnent en ſpectacle : *Tectorum ſplendor attenditur, & labes animorum non attenditur; theatrorum moles extruuntur, & effodiuntur fundamenta virtutum; glorioſa eſt effuſionis inſania, & opera miſericordiæ deridentur.* Nos peres qui manquoient de nos ſuperfluités, ne connoiſſoient pas tous nos vices. Ignorans dans les bagatelles, ils s'attachoient plus au ſolide; ils avoient comme nous des penchans dangereux; mais ils n'avoient pas autant d'occaſions; & ſans être plus chaſtes, ils étoient moins voluptueux. Rendez-nous leur ſimplicité & leurs vertus; ôtez nous nos agrémens & nos vices; ne ménagez pas des goûts frivoles qui nous corrompent; ſongez que le plus grand bien que vous puiſſiez faire aux hommes, c'eſt de les empêcher de faire le mal : *Cui licentia iniquitatis eripitur, utiliter vincitur.*

Cette vigilance publique auroit ſans doute un bon effet; elle détruiroit des obſtacles; elle pourroit même affermir la probité mondaine; mais elle n'ira jamais juſqu'à concilier les maximes du

ſiecle, avec la piété chrétienne. Nous ne devons pas attendre ce changement, après que Jeſus-Chriſt nous a prédit qu'il n'arrivera jamais. C'eſt le caractere éclatant de ſa doctrine, de révolter le monde, de ſoulever les paſſions qui y dominent toujours, avec plus ou moins d'occaſions. Il y aura dans tous les temps un fonds d'oppoſition, entre les mœurs des mondains & celles des juſtes, entre les maximes du ſiecle & celles de la foi. Et nous nous trompons, ſi nous croyons que l'évangile puiſſe être du goût du monde; que la vertu n'y trouvera plus de contradictions; la ſainteté, plus de cenſure; la vertu, plus d'obſtacles: *Vos de mundo eſtis, ego non ſum de hoc mundo.*

La fuite du monde ſera donc toujours une précaution néceſſaire pour conſerver la piété chrétienne. La famille de Jacob ne ſe garantiſſoit des vices de l'Egypte, qu'en évitant toute liaiſon avec un peuple idolâtre: ſa ſéparation faiſoit ſa sûreté; elle étoit l'image des juſtes ſur la terre; ils doivent former un peuple iſolé, qui a d'autres loix, d'autres amuſemens, d'autres maximes que les enfans du ſiecle: il ne ſuffit pas que l'amour du bien ſoit dans leur

cœur ; il faut que tout ce qui les environne, fortifie leurs inclinations vertueuses ; qu'ils respirent un air plus pur que les mondains, pour ne pas contracter la contagion de leurs vices, & qu'ils vivent loin des périls, pour échapper à la corruption. Dès qu'ils rentrent dans le commerce des passions, qui n'est animé que par le plaisir, l'intérêt, la vanité, ils deviennent semblables aux mondains : les idées séveres de la piété s'affoiblissent ; des images plus douces succedent ; ils adoptent bientôt les préjugés, les vaines excuses qui justifient le faste, l'oisiveté, la mollesse : ce qu'ils regardoient comme une précaution nécessaire, leur paroît un excès ; ils veulent se conformer aux usages, pour ne pas montrer la vertu trop austere, & ils se rapprochent des vices, pour s'éloigner de la singularité. On ne tient pas long-temps contre des exemples qui forment le fond des sociétés : la complaisance, l'occasion, le penchant, tout sert à nous séduire. On veut être ce que sont les autres ; & le goût qui porte à rechercher leur commerce, n'est qu'un desir secret de les imiter : les vices se répandent sur tout ce qui les approche ; & quand nous leur échap-

pons, c'eſt que nous ne ſommes pas à leur portée. Le penchant eſt déjà dans le cœur ; comment arrêter ſon action, lorſqu'on ſe livre à l'attrait des objets qui l'enflamment ? Comment fermer ſon ame à l'impreſſion du plaiſir, lorſqu'on s'y livre avec tant de facilité ; lorſqu'on l'ouvre à tous ſes charmes ? Comment conſerver l'innocence, lorſqu'on perd le goût de tout ce qui peut la conſerver & la défendre ?

D'ailleurs, quelle ſatisfaction la piété chrétienne trouveroit-elle dans le monde, ſi elle ne ſe plioit pas à ſes maximes ? Se fera-t elle un délaſſement d'un ſpectacle qui attriſte ſa foi ? Se plaira-t-elle dans ces commerces oiſeux & frivoles, où l'ennui domine, & où l'enjouement n'eſt que la méchanceté qui ſourit à la médiſance ? Pourra t-elle ſe taire devant l'impiété qui éleve ſa voix ; ſupporter la licence qui bleſſe l'honnêteté ; applaudir à l'obſcénité, qui s'enveloppe, pour ne pas alarmer la pudeur, & qui voile les deſirs, pour les rendre plus ſéduiſans ? Pourra t-elle s'aſſujettir aux égards, aux ménagemens que les mondains exigent ; flatter leur vanité, leur ambition, leur molleſſe ; imiter ces honnêtes gens du ſiecle, qui ont ſi peu

d'amour pour la vertu, qu'ils sont doux & complaisans pour les vices; qui trouvent toujours que tout va bien ; qui craignent trop les contradictions, pour s'opposer aux désordres, & qui font taire la vérité, pour s'épargner les dégoûts du zele? Il faut à la piété toute cette complaisance, pour n'être pas odieuse dans le monde; & lorsqu'elle est si souple, elle devient méprisable : car tel est le sort de la vertu : si elle conserve sa sévérité dans les assemblées du siecle, elle importune ; & si elle la perd, elle paroît ridicule. Non seulement le monde ne lui fait pas un mérite de s'accommoder à ses usages ; mais il s'en moque, dès qu'elle se relâche en faveur de ses préjugés ; il rit de ceux qui, après l'avoir abandonné, veulent le ménager ; & les mêmes complaisances qu'ils emploient pour lui plaire, deviennent le sujet de ses censures : son injustice va plutôt à outrer les obligations des gens de bien, qu'à justifier leurs foiblesses. Indulgent pour les égaremens des passions, il ne pardonne jamais les inconséquences de ces ames flottantes entre le bien & le mal ; foibles dans le vice & dans la vertu, qui croient satisfaire à tout, en donnant une partie
de

de leur temps à la piété, & le reste à des goûts profanes; dévotes le matin, dissipées le soir, humbles aux pieds des autels, fastueuses dans la société; qui veulent être à Dieu, sans renoncer au monde, & qui sont également rejetées de l'un & de l'autre.

Ame fidele! s'écrioit saint Augustin, qu'allez-vous donc chercher dans un monde qui n'est plus fait pour vous? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi?* Retirez-vous de cette terre qui dévore ses enfans: le lait & le miel qui y coulent, sont des poisons: ses aspects les plus rians cachent des abymes; l'air que l'on y respire, amollit les cœurs, & tous ses charmes sont des périls. Vivez dans la retraite; embellissez-la par la pratique des devoirs; occupez-vous, pour éviter les pernicieuses rêveries de l'oisiveté, qui feroient bientôt renaître le goût des faux plaisirs; contentez-vous des douceurs de l'innocence; le vice a beau se tourmenter, jamais il n'en trouvera d'aussi grandes: ne vous mêlez avec les mondains, que pour leur être utile; quand le devoir vous ramenera dans le siecle, les graces de protection vous y accompagneront, & Dieu sauvera votre vertu qu'il expose: évitez toutes ces

liaisons qui ne sont formées que par la vanité, l'inutilité, l'amour du plaisir; éloignez-vous de ces personnes dangereuses par l'ascendant de leur esprit, & par la facilité de leurs mœurs; qui prennent l'empire sur tout ce qui les environne, qui ébranlent ou qui séduisent; qui abusent des talens, pour justifier les passions; qui ont l'art funeste de plaire, même en montrant leurs vices; toujours méprisées pour leurs mœurs, toujours recherchées pour leur agrément, & qui sont tout-à-la-fois l'ornement & la perte des sociétés mondaines : fuyez encore ces hommes frivoles & voluptueux, éternellement occupés d'amusemens; qui ont plus de caprices, que d'attachemens; plus de foiblesses, que de passions; plus d'amour pour le repos, que pour la vertu : leur modération apparente, la douceur de leurs mœurs, leur goût pour l'oisiveté, s'insinuent plus aisément dans nos cœurs; ils nous amollissent; ils dégoûtent du devoir; ils rendent incapable de tout ce qui est grand, solide, digne d'un chrétien; & s'ils n'entraînent pas dans les derniers égaremens, la vertu qu'ils nous laissent, n'est plus que cette indolence qui garantit des excès du vice : *Habentes speciem*

quidem pietatis, dit l'Apôtre, *virtutem autem ejus abnegantes.*

Les motifs de la charité sont nécessaires pour sauver la piété des illusions de l'amour-propre, & c'est la derniere précaution que notre vigilance doit employer ; nos erreurs dans le bien, prennent leur source dans notre cœur ; nous n'aimons que nous, nous voulons que tout se rapporte à nous seuls ; nous rejetons la regle qui ne se plie pas à nos caprices : l'arrangement qui n'est pas conforme à nos vues, nous paroît un désordre ; nos jugemens sont plutôt formés par nos affections, que par nos lumieres ; l'erreur qui flatte est reçue dans nos esprits, comme une vérité ; & la vérité qui contredit est rejetée comme une erreur ; la vertu même qui n'est pas associée à nos goûts, perd tout son prix à nos yeux ; & le plus grand défaut dans la piété des autres, c'est de ne pas ressembler à la nôtre. L'amour-propre se mêle à nos œuvres les plus saintes ; & lorsqu'il ne peut dominer par l'attrait des vices, il nous séduit par l'apparence des vertus : dans le bien, nous cherchons plus notre gloire que celle de Dieu : nous consultons plus nos caprices que la regle ; nos goûts que la vo-

lonté du Seigneur : voilà pourquoi la piété est souvent altiere, le zele indiscret, la dévotion foible & minutieuse.

Qu'opposer à cet amour-propre qui mêle à la vertu nos foiblesses, ou qui rend la piété vaine, en la remplissant de ses mérites, si ce n'est ce désintéressement universel de la charité, qui renonce à tout ce qui peut flatter la vanité ; qui attribue tout le bien à Dieu ; qui ne consulte que sa volonté ; qui ne cherche qu'à lui plaire, & qui rapporte tout à sa gloire : *Charitas non quærit quæ sua sunt.* La perfection de toutes les vertus est fondée sur ce renoncement à soi-même. Dès que la charité forme nos affections, domine sur nos sentimens, & regle toutes nos démarches, notre piété est humble, elle ne s'enfle ni des louanges, ni des mépris, ni de ses talens, ni de ses succès, ni de ses perfections, ni des défauts des autres, parce qu'elle sait que tous les dons viennent de Dieu ; que la gloire des bonnes actions appartient à lui seul ; que tout ce que l'homme met du sien dans la vertu, loin d'être un motif d'orgueil, est précisément ce qui doit l'humilier : *Non inflatur.* Soumise à la volonté suprême, elle ne connoît plus ces mouve-

mens impétueux d'un amour-propre qui se révolte contre tout ce qui s'oppose à ses goûts, à ses projets, à ses espérances : *Patiens est.* Toujours animée par la tendresse, on ne voit pas en elle, la dureté, les hauteurs de cette piété, qui semble n'aspirer à la perfection, que pour avoir le droit de censurer ses freres; les emportemens, les indiscrétions d'un zele, qui répand dans les ames, l'aigreur ou le désespoir, & qui ajoute à l'éloignement que les hommes ont de la vertu, la haine de celui qui veut corriger leurs vices : douce envers les pécheurs, sans être indulgente pour leurs crimes, ce n'est jamais l'humeur & le chagrin; c'est l'amour seul qui dicte ses remontrances; ingénieuse à éloigner tout ce qui pourroit blesser leur délicatesse, elle craint de révolter cet amour-propre même qu'elle condamne; elle ménage leur foiblesse; elle ne leur montre dans ses avis, que ce motif qui plaît toujours, l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur; & si le succès ne répond pas à ses soins, ses larmes & ses soupirs sont la seule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude : *Benigna est.* Uniquement sensible à la gloire de Dieu, elle se réjouit, comme

l'Apôtre, de voir profpérer l'œuvre du Seigneur, par le miniftere même de ceux qui cherchent à la décrier ; elle ne connoît pas cette baffe jaloufie, qui s'afflige des fuccès des autres, & qui ne voit de bien que celui qu'elle opere ; ces préventions, ces haines de parti, qui fe fortifient fous le voile de la dévotion ; qui mettent plus d'oppofition entre des ames vertueufes, qu'il ne s'en trouve entre le vice & la vertu ; qui paffent des miniftres aux difciples ; qui donnent les uns à Paul, les autres à Céphas, & qui ne laiffent perfonne à Jefus-Chrift. *Non æmulatur.* Enfin, la charité ne quitte pas la regle, pour fe livrer à des pratiques arbitraires ; elle ne fubftitue pas au devoir, des œuvres que Dieu ne demande pas de nous : loin de chercher à fatisfaire des goûts naturels, elle fe défie de tout ce qui les flatte ; loin de fe fouftraire à l'ordre, elle n'afpire qu'à s'y conformer. Donnez à la vertu les motifs de la charité, & vous la fauverez de toutes les illufions de l'amour propre. On ne s'égare plus, dès qu'on cherche Dieu feul ; on ne fe plaît pas dans les voies fingulieres, lorfqu'on aime la regle : le cœur qui fe plie fi difficilement au devoir, eft rarement porté

par la ferveur, aux excès de la piété : il faut que la vanité, l'ambition, l'amour-propre, lui montrent un intérêt perſonnel, dans cette perfection chimérique dont il fait oſtentation : *Non agit perperam.*

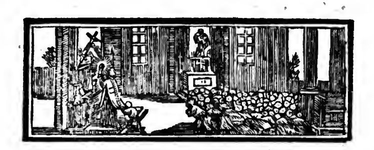
Telles ſont, mes freres, les précautions que la vigilance doit employer. Oppoſez à cette tiédeur, qui ménage les paſſions, la priere qui obtient des graces pour la combattre ; la retraite, aux dangers du monde, & les motifs de la charité, aux illuſions de l'amour-propre.

Veillez pour conſerver la vertu, juſtes qui avez reçu le don de la grace ! ouvrez les yeux ſur l'état déplorable de votre conſcience, pécheurs qui marchez dans les voies du crime ! convertiſſez-vous, & que le ſalut de tous, ſoit le fruit & la conſolation de mon miniſtere ! Je vous demande cette grace, ô mon Dieu ! pour des fideles que je dois porter dans mon cœur, & j'ai la confiance de l'obtenir, puiſque la vertu de votre parole, n'eſt jamais anéantie par l'indignité du miniſtre qui l'annonce ; faites-la donc fructifier dans toutes les ames. Veillez du haut du ciel, ſur cette portion choiſie de votre héritage, ce

chapitre illuſtre, où les talens & les vertus ſemblent ſe réunir, pour donner plus d'éclat au ſanctuaire qui ſe trouve plus près du trône; qu'ils ſoient dans tous les temps, l'ornement & l'édification de votre égliſe; qu'ils retracent encore à nos deſcendans, la beauté des anciens jours, où la ferveur faiſoit entendre ſa voix dans le ſilence de la nuit, & où les miniſtres ne quittoient jamais vos autels. Ecoutez, Seigneur, le plus ardent de mes vœux, le vœu de tous les paſteurs, le vœu de Jeſus-Chriſt même, renfermé dans cette priere qu'il vous faiſoit ſur la terre : J'ai annoncé votre loi à ceux vers qui vous m'avez envoyé; ſanctifiez les maintenant dans la vérité; achevez votre ouvrage; faites qu'aucun d'eux ne périſſe; & recevez-les tous dans la vie bienheureuſe.

Ainſi ſoit-il.





SERMON
SUR
LES GRANDEURS
DE JESUS-CHRIST.

Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite.

C'est ici mon fils bien aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance; écoutez-le. *S. Mathieu*, chap. 17.



UE de grandeurs & de majesté dans Jesus-Christ, lorsqu'il sort du nuage qui dérobe à nos yeux l'éclat de sa gloire; que notre raison éclairée par la révélation, saisit, compare, rassemble les traits lumineux qui le peignent; ou que notre foi perçant tous les voiles, s'éleve jusqu'au sanctuaire de l'éternel, voit le

Verbe dans le ſein de ſon pere, adore l'agneau immolé dès l'origine des ſiecles, & entonne dans le temps, le cantique éternel : Honneur, gloire, bénédiction, puiſſance, à celui qui eſt aſſis ſur le trône, & à l'agneau. Il eſt aujourd'hui, il étoit hier, & il ſera aux ſiecles des ſiecles!

O montagne de Sion, figurée par le Thabor! cité du Dieu vivant! céleſte Jéruſalem! quand viendra ce jour où la gloire de Jeſus-Chriſt parfaitement transfigurée, brillera de tout ſon éclat, ſans bleſſer nos yeux; où les élus unis à leur chef, glorifié dans ſon humanité ſainte, apprendront tout dans le Verbe, connoîtront le pere par le fils, & verront la divinité dans toute ſa ſplendeur? alors ſeront manifeſtées les grandeurs de Jeſus-Chriſt, & les ſecrets de l'ineffable génération ſeront découverts. Maintenant, que nous voyons dans des énigmes, que notre entendement, captivé par la foi, doit reſpecter les voiles qui couvrent la vérité, croire ce qu'il ne comprend pas, & ne pas s'efforcer de comprendre ce qu'il doit croire; nous ne pouvons nous élever juſqu'à Jeſus-Chriſt, qu'en ſuivant les traits de lumiere qu'il a répandus ſur la terre. Il faut écouter cette voix

du pere céleste, qui l'appelle son fils bien aimé, comparer les deux alliances; le chercher dans les ombres & les figures; juger de sa puissance par ses prodiges; l'adorer en tremblant, comme les disciples éblouis de sa gloire; dire au-dedans de nous, sans trouble, sans effort, sans images tirées des sens : Jesus-Christ est Dieu, Verbe éternel dans le sein de son pere; Homme-Dieu, réparateur sur la terre, & consommateur dans le ciel; nous écrier avec S. Paul, frappés de tant de merveilles : Tous les trésors de la sagesse & de la science sont en lui; mais ils sont cachés : *In quo sunt omnes thesauri scientiæ & sapientiæ absconditi.*

Essayons de rassembler tout ce que l'Esprit-saint nous a révélé de la nature, du ministere, & de la gloire de Jesus-Christ : il suffira de rapprocher ces traits, pour former le tableau de ses grandeurs. Il est appellé le fils du Très-haut : *Filius Altissimi vocabitur.* Il doit sauver son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* Enfin son regne sera éternel : *Et regni ejus non erit finis.* Telles sont les trois qualités, d'où naissent toutes les grandeurs de Jesus-Christ, & que j'entreprends de vous exposer dans

ce diſcours. Grandeur de Jeſus-Chriſt, Verbe dans le ſein de ſon pere : premiere partie. Grandeur de Jeſus-Chriſt, Homme-Dieu réparateur : ſeconde partie. Grandeur de Jeſus Chriſt, Homme-Dieu glorifié dans le ciel : troiſieme partie.

PREMIERE PARTIE.

QUAND le diſciple bien aimé, l'enfant du tonnerre, l'aigle des évangéliſtes, s'éleve par un vol rapide au-deſſus des nuées, contemple la gloire du Verbe dans le ſein de ſon pere, & raconte ſa génération éternelle : ſon langage n'eſt plus cette expreſſion naturelle, qui peint ſans confuſion ce qui eſt apperçu ſans obſcurité, qui inſinue la vérité par la conviction, & qui porte la lumiere dans l'eſprit ſans le troubler. C'eſt ce cri d'admiration, que pouſſe une ame accablée par la grandeur de ſon objet ; cette voix puiſſante, qui ſupplée, par une force divine, à l'évidence humaine, qui tonne, qui étourdit, qui ſubjugue l'eſprit ſans le convaincre, & qui l'abat ſous l'obéiſſance de la foi ; ce trait de feu, dont l'éclat trop vif éblouit en éclairant, montre tout, ne laiſſe rien voir, & force à fermer les yeux dès qu'ils s'ou-

vrent à sa lumiere; cette flamme, apperçue par Isaïe, qui cachoit & qui annonçoit, tout à la-fois, la majesté du Dieu d'Israël : *Lumen Israël in igne, & sanctus ejus in flamma.* Dès son premier effort, il perce la nuit des âges; il se transporte au-delà des temps & des mondes, pour aller chercher celui qui a fait les mondes & les temps; il embrasse cette durée immense, où l'être a une plénitude toujours égale, sans succession, sans changement, sans vicissitude. Il voit le verbe dans le sein de son pere; Dieu lui-même, créateur de tout, la vie des êtres animés, la lumiere des intelligences; & il entonne son évangile par ces paroles sublimes: Au commencement étoit le verbe, *In principio erat verbum.* Sa sortie est dès le jour de l'éternité, avant que les anges fussent créés, que les abymes fussent creusés, que la terre fût tirée du néant, que la main du Tout-puissant eût fondé les montagnes, avec leurs masses pesantes; avant la lumiere, le chaos, les ténebres, avant tout ce qui a été fait, il étoit; *In principio erat.* Remontez plus avant; entassez siecles sur siecles, âges sur âges, mondes sur mondes, & de cette hauteur effrayante, tournez, avec S. Jean, vos re-

gards tremblans ſur Jeſus-Chriſt ; vous le verrez ſubſiſtant dans le ſein de Dieu, & auſſi éloigné de ſon origine, à l'inſtant qui commence cette immenſe durée, qu'à celui qui la termine, parce que ſon exiſtence embraſſe tous les temps. Eternellement paſſé, avant le premier des jours, lorſque la lumiere ſe répandit ſur la nuit du néant, *qui erat* : éternellement futur, après le dernier des jours, lorſqu'un ſecond néant aura englouti le vaſte univers, *qui venturus eſt* ; & encore éternellement préſent dans le paſſé & le futur, *qui eſt.* Car le temps & le changement n'approchent point du ſein de Dieu où il habite ; & la même plénitude d'être, qui en exclut le néant, en exclut auſſi tout commencement, toute ſucceſſion d'exiſtence, enſorte qu'il eſt aujourd'hui ce qu'il étoit hier, & qu'il eſt toujours ce qu'il eſt un ſeul moment : *Apud quem non eſt mutatio, nec viciſſitudinis obumbratio.* Voilà l'éternité de Jeſus Chriſt ; avant que rien fût fait, il étoit : *In principio erat* ; & il étoit le Fils unique dans le ſein du Pere : *Unigenitus in ſinu Patris.* Arrêtons nous ſur ces vérités, puiſqu'il faut s'en occuper, pour entrevoir la grandeur de Jeſus-Chriſt, & la ſublimité de notre foi.

Dieu eſt pere. En effet, ſi la fécondite eſt l'effuſion de la plénitude, pourquoi manqueroit-elle à la nature divine? Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même? *Numquid ego alios parere facio, ipſe non pariam?* Non, Seigneur, cette gloire ne vous manque pas; vous êtes pere; mais cette qualité qui tient en nous de la foibleſſe de notre nature, ſe trouve en vous ſans imperfection. Votre fils eſt votre égal; il ne peut rien acquérir, puiſque vous lui donnez tout, en le produiſant: vous n'avez pas ſur lui la prééminence de l'âge, comme il n'a pas ſur vous l'avantage de la jeuneſſe: car tout cela ne ſe trouve que dans ce qui eſt meſuré par les années; & votre éternité, toujours ancienne & toujours nouvelle, réunit toujours la force de la maturité, & la fraîcheur de la jeuneſſe. *Tu autem idem ipſe es, & anni tui non deficient.*

Mais, qui nous racontera l'admirable génération de ce fils? Qui pourra nous dire ce qu'il eſt; comment il eſt Dieu, puiſqu'il a un principe? *Generationem ejus quis enarrabit?* Diſciple dépoſitaire des ſecrets, aigle évangéliſte, qui portez ſi haut vos regards, inſtruiſez la ſageſſe même, qui avoue dans Salomon, ſon

ignorance ; dites-nous le nom de Dieu ; & le nom de ſon fils, ſi vous le ſavez : *Quod nomen eſt ejus, & quod nomen filii ejus, ſi noſti?* Voici le nom de ce fils éternel ; il eſt le Verbe, la parole intérieure, la ſageſſe, l'image & l'expreſſion parfaite de la ſubſtance de Dieu : *Erat verbum.* Il eſt, comme dit ſaint Paul, le rayon reſplendiſſant de la gloire du pere : *Splendor gloriæ ejus.* Voyez ce rayon qui eſt la production du ſoleil : dès que cet aſtre ſe leve, ſon éclat ſe répand avec lui ; & ſi ſa lumiere étoit éternelle, ſa ſplendeur le ſeroit auſſi. Ainſi, dit Salomon, le Verbe ſort du ſein de Dieu, comme la très-pure émanation, le vif rejailliſſement, l'éclat de ſa lumiere éternelle : *Candor eſt enim lucis æternæ* ; il eſt la parole, la penſée du pere : *Verbum.* Toute penſée eſt la conception, l'expreſſion de quelque choſe. Dieu donc qui penſe éternellement, & qui ne peut penſer qu'à lui-même, en ſe contemplant, conçoit quelque choſe de ſubſtantiel & de parfait comme lui. C'eſt là ſon enfantement & ſa génération. Par une parole infiniment expreſſive, infiniment féconde, il ſe dit à lui-même tout ce qu'il eſt, & il produit tout ce qu'il dit ; il enfante, par conſéquent, un fils parfait,

coéternel, consubstantiel : *Verbum erat apud Deum.*

Raison humaine, si foible & si bornée ! pourquoi oses-tu parler de si grandes choses ? Vois dans quelle contradiction l'hérésie s'est jettée, en voulant fonder ces mysteres. Sabellius, en admettant l'éternité du Verbe, nie sa subsistance, & le regarde comme une modification de la divinité ; Arius, au contraire, en admettant sa subsistance, nie son éternité, & le regarde comme une créature. Vous vous trompez, Sabellius ; le Verbe n'est pas une modification, qui affecte la divinité ; & l'évangéliste a prévenu votre erreur, en vous disant que le fils est une personne subsistante avec Dieu : *Hoc erat in principio apud Deum.* Vous blasphémez, Arius ; le Verbe n'est pas une créature, puisqu'il a la nature divine : *Deus erat Verbum.* Il n'est pas, comme nous, fils par adoption, puisqu'il est unique : *Unigenitus.* Il est vrai qu'il n'est pas sans origine, puisqu'il a un principe ; & cependant il est sans dépendance, égal à Dieu, Dieu lui-même. Comment cela, mes freres ? C'est, dit saint Basile, qu'il n'est pas né par le commandement de son pere, mais qu'il a éclaté de son sein par plénitude ; qu'il

eſt engendré par la communication néceſſaire d'une nature infinie ; enſorte qu'il reçoit éternellement tout ce que le pere a, comme le pere lui donne éternellement tout ce qu'il poſſede : fils parfait d'un pere parfait, ayant, dit ſaint Léon, la même nature, la même puiſſance, la même immenſité : *Quem à me non ſeparat deitas, non dividit poteſtas, non diſcernit æternitas.* Tout ce qui ſe dit du Pere, peut ſe dire du Fils ; tout ce que fait le Pere, le Fils le fait auſſi ; tout ce que le Pere eſt, le Fils l'eſt auſſi, excepté que l'un eſt Pere, & l'autre eſt Fils : enſorte qu'ils ne ſont pas diſtingués par leur nature, ou par leurs perfections ; mais ils different ſeulement, en ce que l'un reçoit tout, l'autre communique tout, & que celui qui reçoit n'eſt pas le même que celui qui donne : *Et cùm alius ego ſim, qui genui, alius ille quem genui ; non tamen aliud de illo vobis eſt cogitare, quam de me ſentire poſſibile eſt.* Voilà notre foi, ſur la divinité & l'éternité de Jeſus-Chriſt. Ces notions obſcures, mais certaines, doivent nous ſuffire, dans ces temps où nous devons plus adorer qu'expliquer, & plus aimer que connoître. Apprenons encore, du diſciple bien aimé, la toute-puiſſance

de Jesus-Christ. Combien de réflexions consolantes, se présenteront à notre esprit, lorsque nous verrons la sagesse éternelle, mise en action par l'amour infini, répandre sur les créatures, l'être, la vie, l'intelligence & le bonheur! Toutes choses ont été faites par le Verbe : *Omnia per ipsum facta sunt.* Dieu, dans la création, produit tout sans efforts, puisque sa puissance est infinie; sans avoir besoin de former un plan, puisqu'il est l'idée primitive; sans le secours d'une autre cause, puisqu'il a toute activité; mais par un simple commandement, comme il est écrit dans le psalmiste : Il a dit, & tout a été fait : *Ipse dixit, & facta sunt.* Il a donc tout créé par son verbe qui est sa parole: *Omnia per ipsum facta sunt.* Par lui, le ciel & la terre ont été faits avec leurs ornemens; les flambeaux du jour & de la nuit se sont allumés; les eaux ont été rassemblées; la rosée s'est épaissie en nuages; des milliers d'esprits célestes, ont été tirés du néant, pour rendre hommage à sa puissance : le psalmiste les a vus prosternés devant son trône, & il s'est écrié : Je vous adorerai, mon Dieu! avec vos anges, & je chanterai vos merveilles en leur présence : *In conf-*

pectu angelorum psallam tibi. Non-seulement le Verbe donne l'être aux créatures par sa puissance, qui lui est commune avec son pere; il leur donne encore la maniere d'être, dont il est l'idée, comme sagesse éternelle, de laquelle les créatures tirent tout ce qu'elles ont de beautés, d'ordre, de proportion; & c'est ainsi que Salomon le montre dans le magnifique tableau de la création. J'ai été, dit la Sagesse, de toute éternité, le modele, l'appui, le soutien des êtres, la parole par laquelle Dieu porte le monde : j'étois avec lui quand il préparoit les cieux, qu'il suspendoit les eaux, & les formoit en cercle; qu'il donnoit des loix à la mer, qu'il lui marquoit des limites, & qu'il affermissoit la terre sur ses fondemens; j'étois avec lui, ordonnant, arrangeant toutes choses, me jouant en sa présence, & me délectant, par la variété, la facilité de mes dessins & de mes ouvrages : *Cum eo eram cuncta componens, & ludens in orbe terrarum.*

Concluons donc : Dieu a créé le monde par sa parole; & c'est dans l'ornement de l'univers, que l'opération de son Verbe paroît avec le plus d'éclat. Enfans des hommes, bénissez le Sei-

gneur, admirez les ouvrages de la sagesse de Dieu, assistante & coopérante avec sa puissance; n'agissez que par dépendance de Jesus-Christ, qui est le modele & la cause de toute vertu, de toute harmonie : *Cuncta componens.*

Mais voici un autre trait, dont Salomon se sert pour peindre la Sagesse éternelle, & qui semble la mettre plus à notre portée; elle fait ses délices de converser avec les hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Ame raisonnable, objet de complaisance aux yeux de Dieu, connois ta grandeur! L'Eternel dans la formation, prit conseil en lui-même, allant faire un ouvrage d'une plus grande perfection : Faisons, a-t-il dit, l'homme à notre ressemblance; qu'il ait comme le pere, l'être; comme le fils, l'intelligence; comme l'Esprit-saint, l'amour : *Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram.* Par conséquent, le Verbe dont l'amour s'étend à son image, doit singuliérement se complaire dans cet ouvrage, où il brille avec tant d'éclat; il en fait ses délices; il aime à converser avec les hommes; ce qui s'est parfaitement accompli, lorsqu'il a pris notre chair, & qu'il a fait sa demeure au milieu de nous : *Deliciæ meæ*

esse cum filiis hominum. Tout ce que nous avons de forces, d'actions, de connoissances, de graces, de vertus, nous le devons à cet amour de la Sagesse éternelle, qui se plaît à tracer, à embellir, à conserver son image. Sa lumiere est plus nécessaire à notre esprit, que celle qui distingue les objets ne l'est à nos yeux; sans elle tout seroit confus, tout seroit difforme; & notre ame retomberoit dans le néant, puisqu'elle manqueroit de cette vie, qui consiste à connoître & à aimer la vérité: *In ipso vita erat.* Aussi l'apôtre S. Jean finit, par ce trait, le magnifique tableau des grandeurs du Verbe: après avoir peint la raison souveraine, créatrice de notre ame, il la représente agissant continuellement en nous, éclairant, réglant notre intelligence, répandant la lumiere sur tout homme qui vient dans le monde: *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Jesus-Christ Verbe est plein de vérité, & nous recevons tout de sa plénitude; il éclaire les sages mêmes du monde, ces ames hautaines qui se confient en leurs propres lumieres; il a dévoilé l'avenir aux prophetes; il a enseigné sa loi à Jacob son serviteur; & c'est à lui, dit S. Augustin, que toutes les

créatures doivent leur être, leur vie, leur raifon, leur bonheur : *In ipfo vita erat.* O Verbe increé, vérité éternelle, lumiere des intelligences, je vous adore dans le fein de votre pere ! L'univers eft plein de votre fageffe, & votre fageffe nous en apprend l'ufage ! faites que mon cœur ne foit jamais fourd à la voix des créatures, qui me crient fans ceffe, qu'elles tiennent de vous toutes leurs beautés, & qu'il faut s'attacher à vous feul ! Jefus, la vie éternelle confifte à vous connoître, à vous aimer ; & cette vie doit commencer dans le temps, par la foi, l'efpérance, la charité, que vous formez dans vos membres : il falloit donc vous chercher au milieu de nos ténebres ; la foi a fait briller fon flambeau ; mes yeux fe font ouverts à fes rayons : j'ai porté mes regards jufques dans le fein de la divinité ; mais j'ai reconnu que la lumiere qu'elle habite eft inacceffible : auffi-tôt mes yeux fe font fermés, de peur que, fcrutateurs téméraires de la majefté fuprême, ils ne fuffent éblouis par fon éclat. J'ai dit : Jefus Chrift Verbe eft éternel, il eft Dieu, il eft créateur de tout ; cela eft ainfi, puifqu'il nous l'a révélé ; mais il faut le croire fans le comprendre. Je vais maintenant le

suivre revêtu de notre chair ; plus rapproché de nous ; plus accommodé à la foiblesse de nos regards, en vous présentant les grandeurs de Jesus-Christ Homme-Dieu, réparateur sur la terre : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

TOUT étoit fait par le Verbe, & tout étoit plein de sagesse, d'harmonie, de magnificence : le désordre ne pouvoit être son ouvrage, puisque sa volonté productrice étoit l'ordre primitif ; mais bientôt le choix déréglé de la créature, le coup funeste de son élection, fit sortir le mal du néant. L'orgueil, qui rompt toute subordination, s'empara de nos premiers peres ; les promesses flatteuses du serpent séduisirent Eve ; l'amour de l'indépendance se développa dans son cœur ; elle écouta ces paroles sacrileges, vous serez comme des dieux ; l'exemple & la complaisance rendirent encore la tentation plus forte pour son époux ; tous deux succomberent, & par leur désobéissance, ils introduisirent le péché dans le monde : *Per unum hominem peccatum introivit in mundum.* L'amour charnel étoit la juste peine du crime, puisque

puisque l'homme qui avoit outragé la majesté suprême, ne pouvoit réparer cette offense. Mais le Verbe eut pitié de notre foiblesse ; il voulut rétablir son image dans la perfection ; il prit un corps propre à souffrir, & accommodé à l'état du coupable, dont il prenoit la place ; il devint l'hostie pour le péché ; le Sauveur de son peuple, la source de toute grace, de toute vérité, de toute justice ; & Dieu fut avec lui d'une maniere nouvelle, se réconciliant le monde : *Erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

C'est sous ce titre d'Homme-Dieu, réparateur sur la terre, que je vais vous présenter Jesus-Christ : vous verrez qu'il réunit toutes les grandeurs, soit que nous considérions les préparatifs à son ministere, ou les effets de son ministere.

Et d'abord, que de grands objets frappent nos yeux, lorsqu'ils s'arrêtent sur cet appareil pompeux d'oracles qui l'ont annoncé ; de figures dont il étoit la perfection & la réalité ; d'événemens, dont l'enchaînement merveilleux préparoit sa mission ? Combien l'ame du fidele doit-elle s'élever, lorsqu'embrassant tous les âges, elle voit par-tout Jesus-Christ attendu ou donné ; réunissant tout ; ren-

plissant l'univers ; & ébranlant le ciel & la terre, pour achever son ouvrage ? A peine Adam est-il tombé, & déja le premier oracle lui montre, dans l'éloignement des temps, ce réparateur qui doit briser la tête du serpent : *Ipse conteret caput tuum.* Bientôt toutes les nations sont bénies dans la semence d'Abraham ; & le juif, en remontant à son origine, apprend qu'il est choisi pour donner ce libérateur à la terre : *In semine tuò benedicentur omnes gentes terræ.* Jacob mourant pénetre encore plus dans le secret de cette élection : la supériorité de Judas sur ses freres l'étonne ; son repos est celui du lion, que personne n'ose troubler ; le sceptre est dans ses mains, & il le conservera avec une force invincible, jusqu'à ce que vienne celui qui sera l'attente des peuples : *Erit expectatio gentium.* Moyse avoue que son ouvrage n'est que l'ébauche des plus grands desseins ; & dans la loi même qu'il trace à la synagogue, il montre le Christ qui doit la détruire : *Prophetam de gente tua suscitabit tibi Dominus.* Le prophete-roi apperçoit ce libérateur, sortant éternellement du sein de son pere : assis à la droite de Dieu, il regarde ses ennemis abattus à ses pieds ; les peuples frémissent en vain ;

les rois & les princes font des complots inutiles ; il rit de leurs projets insensés, & son empire s'établit malgré leurs efforts : *In vanum fremuerunt gentes.* Avec des traits moins fiers, mais aussi frappans, Isaïe nous peint cet Emmanuël, Dieu avec nous, sortant du sein d'une Vierge ; sa douceur est admirable ; il n'est ni rebutant, ni impétueux ; il ne foule pas aux pieds le roseau brisé, mais il le releve ; il descend du ciel comme la rosée bienfaisante, ce Sauveur, avec lequel on voit naître la justice, la paix, l'abondance : *Aperiatur terra, & germinet Salvatorem, & justitia oriatur simul.* Daniel, après avoir suivi le destin rapide des grands empires, compte les années qui doivent précéder la réparation, & fixe l'époque de ce grand événement : *Septuaginta hebdomadas, ut finem accipiat peccatum.* Que dirai-je de la vision merveilleuse de Zacharie ? Combien de traits distinctifs de Jesus-Christ, dans Ezechiel ! Aggée prédit la gloire de son église, & entend célébrer son nom, depuis le soleil levant, jusqu'au couchant. Malachie, qui touche à l'avénement, ferme les prophéties, en montrant le précurseur ; & les oracles qui avoient commencé par annoncer Jesus-Christ, finis-

ſent par le témoignage que Jean-Baptiſte rend à ſa préſence : *Hic venit ut teſtimonium perhiberet de lumine.*

A ce caractere éclatant du miniſtere de Jeſus-Chriſt, annoncé & attendu dès la naiſſance du monde, ſe joint un autre trait de grandeur. Tous les juſtes de la loi, les forts d'Iſraël n'étoient que ſes images, & leur gloire ſe trouvoit dans les rapports qu'ils avoient avec l'homme Dieu réparateur; Elie repréſentoit ſa puiſſance; Melchiſédech ſon ſacerdoce; Abraham ſa qualité de pere des croyans; Iſaïe ſon ſacrifice; Moyſe ſa médiation; Joſué ſon entrée triomphante dans le ciel : ce n'eſt pas tout; la loi, les cérémonies, les holocauſtes, n'étoient que des ombres, des figures du libérateur, de ſon ſacrifice, de ſon égliſe. Elles annonçoient ce qu'il devoit faire, & elles promettoient tout ce que lui ſeul pouvoit donner; car, dit l'apôtre, la loi n'avoit que l'ombre des biens à venir, & non l'image qui renferme la ſubſtance des choſes; & encore, tout arrivoit à cet ancien peuple en figures, & toutes ces choſes n'étoient que l'ombre de la loi nouvelle : *Omnia in figuris contingebant illis.* Enſorte, conclut S. Auguſtin, que tout ce qui eſt caché dans

l'ancien testament, n'est autre chose que Jesus Christ, qui y est caché; & tout ce qui est découvert, n'est autre chose que Jesus-Christ qui y est révélé: *Christus implens omnia.*

Mais voici quelque chose de plus frappant; les révolutions des empires, & les événemens naturels, se rapportent encore à ce grand objet de la réparation; & dans l'arrangement de l'univers, comme dans l'économie de la religion, tout est fait pour Jesus-Christ. C'est pour lui donner des peres, que Dieu choisit des princes dans la maison de Juda, & qu'il place Salomon sur le trône d'Israël; c'est pour conserver le peuple dépositaire de sa promesse, qu'il appelle Cyrus deux cents ans avant sa naissance, & qu'il jure de faire marcher devant lui la terreur. Tout cede, dans le temps marqué, à ce redoutable conquérant; il brise le marteau qui avoit brisé l'univers; il rompt la verge qui avoit frappé tant de nations: elle tombe, elle tombe cette grande Babylone; & ses idoles sont renversées. Juda, au contraire, trouve grace devant le vainqueur; ses fers sont brisés, & ses chefs le ramenent dans la terre, où le rejeton de Jessé doit reconnoître, en naissant,

l'origine de ſa race. Qui n'admireroit les moyens dont Dieu ſe ſert, pour établir le regne ſpirituel de Jeſus-Chriſt ? Dans ce tableau, où Daniel trace les révolutions des empires, les conquêtes d'Alexandre, les diviſions de ſes ſucceſſeurs, leurs guerres, leurs jalouſies, leurs alliances trompeuſes : que de vivacité, de force, de vérité dans ſes images ! Ne ſemble-t-il pas que l'ardeur indomptable du conquérant ſoit paſſée dans le prophete, lorſqu'il peint ce vainqueur qui s'éleve de l'occident, qui s'élance comme par bonds, & ne touche pas la terre ? *Et non tangebat terram.* Voyez comment le Tout-puiſſant ébranle le ciel & la terre, pour exécuter ſon deſſein, pour préparer au miniſtere du libérateur, pour hâter les progrès de l'évangile, en réuniſſant tous les peuples ſous la même domination ; voyez comment ces grandes monarchies paſſent en un inſtant, tombent les unes après les autres, les unes ſur les autres, & s'écraſent par leur propre poids, juſqu'à ce que Rome triomphante dans ſes délices, enivrée long-temps du ſang des martyrs, devienne le ſiege des ſaints, ne conſerve de majeſté que celle de la religion, ne ſubſiſte que par le chriſtianiſme

qu'elle annonce à l'univers, & reçoive enfin de Jesus-Christ un autre empire éternel, après avoir perdu celui qu'elle fondoit sur la vanité de ses oracles : *Dispereat usque in finem ; regnum autem & potestas & magnitudo detur populo sanctorum altissimi.* Ainsi, dit l'Apôtre, tout étoit en mouvement, tout étoit en en effort, pour préparer les voies à Jesus-Christ, & toutes les créatures sembloient dans l'impatience de voir ce juste : *Omnis creatura ingemiscit & parturit.*

Les cieux long-temps ébranlés par les cris de toute la nature, se rompent enfin, pour enfanter le libérateur. Dieu se fait homme ; le fils de l'Eternel devient fils de l'homme ; le Verbe, enfant ; la vie, homme mortel ; la lumiere se trouve au milieu des ténebres ; le Créateur paroît dans le dépouillement & la bassesse : mais à travers ces dehors obscurs, que de grands effets du ministere de Jesus-Christ ! que de circonstances merveilleuses, qui remplissent le cours de sa vie mortelle ! Conçu par l'opération du Saint-Esprit, juste par sa nature, & seul digne de réparer la nôtre, Zacharie le chante, comme l'orient qui vient nous visiter d'en-haut, comme l'envoyé de

Dieu, pour exercer les miséricordes, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ombres de la mort, pour diriger nos pas dans les voies de la paix : *Ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.* Des légions célestes font retentir les airs de chants d'alégresse ; l'étoile de Jacob se leve, & commence un nouvel empire ; les savans soumettent leurs lumieres à la foi ; les prémices de la gentilité lui rendent leurs hommages ; & le monde s'ébranle, pour connoître son réparateur : dans la foiblesse de l'enfance, il montre plus de sagesse & de force que tous les hommes ; il étonne les docteurs de la loi par sa prudence ; il pénetre le secret des grands de la terre ; il renverse les desseins politiques du monde ; il trompe la jalouse fureur d'Hérode, & il devient la terreur des rois. Avec autant d'autorité que de lumiere, il demasque l'hypocrisie des Pharisiens, & il fait honorer la chaire de Moïse ; il sonde les cœurs, & il les change ; il connoît les déréglemens de la pécheresse, & il la justifie : *Remittuntur tibi peccata tua.* Les démons effrayés ne peuvent soutenir sa présence ; son nom seul les met en fuite, & ses disciples viennent lui dire avec une joie trop humaine : Seigneur, les

démons nous sont soumis en votre nom: *Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis, in nomine tuo.*

Voyez avec quelle autorité il commande aux élémens, à la mort, au néant même. On reconnoît dans ses miracles, cette puissance qui s'est jouée de la création de l'univers. Il les fait avec empire, sans aucun effort; jamais plus tranquille, que lorsqu'il opere les plus grands prodiges; il n'a pas besoin, comme Moïse, d'une verge mystérieuse, pour changer l'ordre de la nature; il ne s'agite pas, comme Elie, pour ranimer les principes de la vie; il commande, & ceux qui dorment dans la poussiere du tombeau, s'éveillent à sa voix; il dit aux aveugles, voyez, & ils voient; aux sourds, entendez, & ils entendent; aux paralytiques, marchez, & ils courent. Sans parler même, une vertu sort de lui, qui guérit des infirmités désespérées: *Novi virtutem de me exiisse.* L'avenir se dévoile à ses yeux, sans l'étonner: il prophétise, comme il parle, sans enthousiasme, sans être animé, comme les autres mortels, par une impulsion étrangere. On s'apperçoit qu'il est né dans le secret de Dieu; que tous les siecles tombent sous l'immensité de ses

regards ; & que les effets les plus éloignés, sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue : *Quæcumque enim ille fecerit, hæc & filius similiter facit.*

Tandis que Jesus-Christ étonne le monde par ses merveilles, il l'instruit par sa doctrine ; & l'homme-Dieu, plein de graces dans ses œuvres, paroît plein de vérités dans ses paroles : les plus sublimes mysteres sont développés ; les profondeurs de l'Etre divin, les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au dedans qu'au dehors ; sont proposées à notre foi ; le dogme de la Trinité est établi ; & le fidele apprend qu'il est régénéré au nom du Pere, du Fils, & du saint Esprit : *In nomine Patris, & Filii, & Spiritûs sancti.* Les secrets de la vie future sont enfin découverts ; l'immortalité de l'ame devient le fondement de la loi nouvelle ; l'homme s'éleve aux plus grandes espérances ; il connoît la dignité de son ame ; il sait qu'un bonheur éternel est réservé aux enfans de Dieu ; que cette vie bienheureuse consiste à être avec le fils dans la gloire du pere, & qu'il lui sera semblable, lorsqu'il le verra tel qu'il est : *Tunc similes ei erimus, quandò videbimus eum sicuti est.* En proposant des récompenses si

grandes, Jesus-Christ exige des vertus plus parfaites : l'amour de Dieu, jusqu'à se haïr soi-même ; l'amour du prochain, jusqu'à étendre cette inclination bienfaisante sur ses persécuteurs ; la mortification des desirs, jusqu'à la privation des plaisirs ; la soumission à la volonté de Dieu, jusqu'à se réjouir des souffrances ; l'humilité, jusqu'à aimer les opprobres : ainsi, la foi, l'espérance & la charité, toutes les vertus sont perfectionnées ; & la lumiere qui s'est levée sous les patriarches, qui s'est accrue sous Moïse, se montre en Jesus-Christ, dans toute sa plénitude : *De plenitudine ejus omnes accepimus.*

Mais voici le plus étonnant du ministere de Jesus-Christ. Une doctrine si pure, si spirituelle, si opposée à tous les penchans, a été goûtée par des hommes charnels ; & la vérité a repris son empire dans un temps, où les sens, les passions, les intérêts combattoient pour l'erreur. Et comment un si grand ouvrage a-t-il été conduit à sa perfection ? O profondeur des desseins de Dieu ! il a choisi ce qui étoit folie selon le monde, pour confondre les sages ; & ce qui étoit humiliation, pour abattre les grandeurs. Le monde, enchanté par ses ido-

les, étoit devenu ſourd à la voix de la nature, que ſa raiſon pouvoit entendre; & il a été ramené à la connoiſſance de la vérité, par le myſtere de la croix, où ſa raiſon ne peut rien comprendre: le monde, qui avoit méconnu la ſageſſe éternelle, dans le magnifique ſpectacle de l'univers, l'a adorée dans l'humiliation de la croix: la vertu de Jeſus-Chriſt crucifié, a été plus forte que tous les hommes; elle a porté le dernier coup à notre ſuperbe ignorance; elle a ſoumis des eſprits orgueilleux, des cœurs corrompus, à la régularité d'une religion chaſte, ſévere, ennemie des ſens, & uniquement attachée aux biens inviſibles; elle a découvert la vérité toute entiere, que la philoſophie tenoit captive; & elle a épuré nos yeux, juſqu'à les rendre capables de voir Dieu. C'étoit à cet admirable deſſein, que ſe terminoit le miniſtere du Chriſt: là c'étoit les grandeurs que les Juifs devoient rechercher dans le Meſſie: ils n'auroient pas méconnu ce libérateur dans ſes humiliations, ſi, moins attachés au phantôme de la gloire humaine, ils euſſent aimé la vertu, & cherché ce juſte qu'Iſaïe leur montroit chargé des iniquités de ſon peuple, donnant ſa vie pour le péché, &

guériſſant par ſes plaies : *Ipſe enim vulneratus eſt propter iniquitates noſtras.*

L'homme-Dieu meurt, en effet, comme les oracles l'avoient annoncé : la ſageſſe éternelle eſt inſultée ſur la croix ; mais ce lieu d'opprobres devient encore le théâtre de ſa grandeur. Du haut de ſon trône, il prononce ces mots. Tout eſt conſommé ; & à l'inſtant, tout change dans le monde : la loi ceſſe ; les figures paſſent ; les tombeaux s'ouvrent ; la terre reconnoît ſon libérateur ; & l'on entend dans le ciel ce cantique éternel : Que vos voies ſont parfaites, ô roi des ſiecles ! Vous avez détruit celui qui avoit l'empire de la mort ; vous avez déſarmé les principautés & les puiſſances ; vous les avez menées en triomphe, hautement & à la face de l'univers, après les avoir vaincues par votre croix : *Expolians principatus & poteſtates* ; vous avez pacifié le ciel & la terre, & ſanctifié notre nature, en la plongeant avec vous dans un baptême de ſang. Vraiment il a porté nos iniquités ; il a déchiré l'écrit fatal de notre condamnation : l'enfer a été dépouillé ; la juſtice divine elle-même a été vaincue ; le Pere qui ne conſidere plus les hommes qu'en Jeſus-Chriſt, a

été désarmé, en les voyant couverts du sang de son fils. Par cette victime, la sainteté, la gloire, la béatitude, nous sont accordées : car celui qui nous a aimés, étant pécheurs, jusqu'à donner sa vie pour nous, que nous refusera-t il, après qu'il nous a réconciliés avec son sang ? *Multò magis reconciliati erimus in vitâ ipsius.*

Voilà, mes freres, le fondement de nos espérances. Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son fils unique pour réparateur : *Sic Deus dilexit mundum.* Par cette union du Verbe avec notre nature, nous sommes dignes d'être offerts à Dieu, d'être aimés de Dieu, en Jesus-Christ, avec Jesus-Christ, par Jesus-Christ. Toutes les grandeurs du libérateur se retracent dans ses membres ; ils sont maîtres du monde, en le méprisant ; arbitres des événemens, en les soumettant à la volonté suprême ; plus forts que la mort, en la desirant : ils ont été promis, desirés avec leur chef, comme la race sainte, qui devoit peupler la céleste Jérusalem. Remplissons-nous, mes freres, cette espérance des siecles reculés ? Sommes-nous ces hommes chastes, spirituels, charitables, que les justes attendent ? Et ne devons-nous

pas trembler, en voyant une si grande opposition entre nos mœurs & notre destination ? O Dieu réparateur ! n'auriez-vous formé qu'un peuple plus contredisant ? un peuple qui fait blasphémer votre nom par toute la terre ? *Totâ die nomen meum blasphematur.*

O victime sainte ! achevez votre ouvrage. Nous vous chargeons encore de nos iniquités ; nous les confessons avec larmes ; consumez-les par ce feu que vous avez allumé sur la terre ; tenez-nous sans cesse unis avec vous par l'amour ; & que notre vie ne soit plus que cet acte de soumission parfaite. Je viens, ô mon Dieu ! avec Jesus-Christ, pour faire votre volonté : *Ecce veni ut facerem voluntatem tuam.*

Vous avez vu les grandeurs de Jesus-Christ, homme-Dieu, réparateur sur la terre ; il me reste à vous montrer les grandeurs de Jesus-Christ, homme Dieu glorifié dans le ciel.

TROISIEME PARTIE.

Le disciple bien-aimé, qui nous a montré le Verbe dans la splendeur du sein de Dieu, & sous le voile de notre mortalité, le suit encore après sa résurrection, dans la gloire céleste, &

découvre en Jesus-Christ un nouvel ordre de grandeur. Là il paroît à la droite de son pere, qui lui communique même, selon son humanité, l'entiere dispensation de ses graces : toute-puissance lui est donnée dans le ciel & sur la terre; il est établi seul chef de son église, seul pontife, seul juge, & cette autorité suprême durera jusqu'à la consommation des siecles : *Et regni ejus non erit finis.*

Une montagne devoit paroître dans les derniers temps : tous les Gentils devoient y venir, & plusieurs peuples devoient s'y assembler : en ce jour, le Seigneur devoit être seul élevé, & les idoles tout-à-fait brisées : *Mons domûs Domini in vertice montium.* Cette montagne étoit l'église chrétienne, toujours attaquée, jamais vaincue, & qui se soutient avec une force invincible, au milieu des agitations humaines. Jesus-Christ est le seul chef de cette Jérusalem nouvelle, puisqu'elle n'est formée que par la volonté du Pere, qui donne au fils ceux qu'il veut faire ses membres, afin que le fils, en les recevant dans l'unité de son corps, leur donne la vie éternelle : car, selon la sublime doctrine de saint Augustin, la même grace qui a fait Jesus-Christ notre chef, a fait ses membres ;

bres ; & la charité que Dieu a pour nous, n'eſt qu'une extenſion de l'amour qu'il a pour ſon fils unique, revêtu de notre chair : *Per Dominum Jeſum Chriſtum.* Tout eſt donc à Jeſus-Chriſt, & l'égliſe qu'il gouverne avec une pleine puiſſance, & les fideles qu'il s'unit par ſa grace ; tout eſt aſſuré par cette promeſſe qu'il a faite en quittant la terre : Je ſuis avec vous juſqu'à la conſommation des ſiecles : *Uſque ad conſummationem ſæculi* ; je ſuis avec vous chef tout-puiſſant de cette cité immortelle, qui s'éleve juſqu'au ciel, pour y placer ſes citoyens. Ne craignez ni les fureurs de l'idolâtrie, ni les attaques inſidieuſes de l'héréſie ; mon eſprit de vérité triomphera de toutes les erreurs : je bâtirai mon égliſe ſur la pierre ferme, & les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Malgré tous les efforts de la politique, l'heure des Gentils arrivera, & ils entreront en foule dans mon temple : j'ai préparé de loin ce grand événement. Les Scipions, les Pompées, les Céſars, n'ont fait qu'ouvrir une entrée plus large à mon évangile, en reculant les bornes de l'empire. Rome, maîtreſſe des nations, leur portera la parole avec ſes loix. J'enverrai dans cette ville le

Pêcheur d'hommes, & il y établira le siege de mon royaume. Simon, ne crains rien dans ta nacelle, couverte par les flots, & presque abymée par la tempête. J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas; & je veillerai sur tes successeurs, afin qu'ils conservent ce dépôt précieux, sans altération. Peut-être trouvera-t-on dans une grande suite de pontifes, quelque foiblesse, quelque reniement, quelque endroit fâcheux; mais l'erreur ne prendra pas racine dans la chaire de Pierre; & la foi qu'il a scellée de son sang, ne périra jamais: *Oravi ut non deficiat fides tua.*

Et vous, petit troupeau, ne craignez rien; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siecles. Comme les branches de la vigne sont un même corps avec la tige, ainsi vous êtes un même corps avec moi: *Ego sum vitis vera, & vos palmites.* Heureux fideles! connoissez votre dépendance de Jesus-Christ, l'influence de sa grace, & les grands biens auxquels vous pouvez aspirer, par l'union avec votre chef. La vigne, foible par elle-même, ne peut s'élever; sans appui, elle tombe, elle rampe; & les vapeurs qui s'exhalent de la terre, pourrissent son fruit: mais lorsqu'elle

eſt ſoutenue, elle monte au-deſſus des plus grands arbres ; elle couronne les côteaux de ſes pampres ; elle répand la plus douce odeur ; elle produit des fruits délicieux : ainſi le chrétien, ſans la grace de Jeſus-Chriſt, tombe, rampe ſur la terre, & ne porte que des fruits de mort ; mais quand il eſt uni à ſon chef, il s'éleve au-deſſus de toutes les créatures ; il place ſes eſpérances dans le ciel : l'odeur de ſes vertus réjouit la cité ſainte ; & toutes ſes œuvres ſont des fruits pour la vie éternelle : *Ego ſum vitis vera, & vos palmites.*

Travaillons donc, mes freres, à rendre cette liaiſon plus intime ; retranchons les deſirs terreſtres, tout le bois ſec, qui n'eſt pas encore animé par la vie de Jeſus-Chriſt ; portons le fer juſqu'aux racines de l'ancien Adam, qui mêlent à la bonne ſeve, un ſuc empoiſonné ; qui corrompent les vertus par l'amour-propre, & qui rendent la piété vaine, en la rempliſſant de ſes propres mérites : n'épargnons pas même le bois vert, les fleurs ſuperflues, cette exceſſive activité dans les bons deſirs, cette force qui pouſſe trop, & qui ſe perd en ſe diſſipant dans des rameaux inutiles. Que Jeſus Chriſt ſeul agiſſe en nous ; &

que tous ses membres, comme dit saint Paul, unis à leur chef, reçoivent l'accroissement, par tous les vaisseaux qui peuvent communiquer la nourriture & la vie : *Per omnem juncturam subministrationis.*

En second lieu, Jesus-Christ, glorifié, est établi seul pontife. Dieu jure ; & il n'y aura point de changement à sa promesse : le sacerdoce de Jesus-Christ est éternel ; & il est prêtre à jamais, selon l'ordre de Melchisédech : *Tu es sacerdos in æternum.* Il n'a ni prédécesseur, ni successeur ; & on ne trouve point parmi les hommes, sa race sacerdotale : sa vocation est sa naissance éternelle ; sa consécration n'est que l'union de la divinité avec son humanité sainte : ainsi, toujours juste, innocent, plus élevé que le ciel, n'ayant pas besoin d'offrir une hostie pour ses péchés, il pouvoit seul ouvrir le sanctuaire, dont l'entrée étoit interdite aux coupables ; & il a pénétré dans le tabernacle, non avec le sang des boucs & des taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle : *Introivit semel in sancta æterna, redemptione inventa.* Pontife des biens futurs, il exerce principalement son sacerdoce dans le ciel : car,

dit l'Apôtre, s'il n'eût été facrificateur que pour la terre, il ne l'eût point été du tout, puifqu'il y avoit pour la terre un autre facerdoce & d'autres victimes. Son facrifice commence, à la vérité, fur la croix, où il falloit qu'il mourût pour les pécheurs; mais il le confomme dans le ciel, où il paroît pour nous, devant la face de Dieu, affis à fa droite, intercédant & offrant, fans interruption, la victime qui efface les péchés du monde: *Hic autem unam pro peccatis offerens hostiam, in æternum fedet ad dexteram Dei.* Du haut de ce trône, il reçoit nos vœux; il confere fes miniftres; il lave les fideles dans les eaux du baptême; il les foutient à la mort, par l'onction de fa grace; & il les reçoit dans fon fein, lorfqu'ils paffent à la vie éternelle: *In æternum fedet ad dexteram Dei.*

Prêtres de Jefus-Chrift, qui annoncez la parole en fon nom, & qui purifiez vos ames par fes facremens; n'oubliez jamais que vous tenez de lui feul le don célefte; que les droits de la chair & du fang, n'ont aucune part à votre vocation; que votre origine eft fpirituelle, & que votre puiffance n'eft pas de ce monde. Laiffez aux enfans du fiecle, les biens terreftres: dès que vous

voudrez dominer par la vanité, par l'ambition, par les richesses; le monde plus fort, lorsque les passions combattent, l'emportera, & l'honneur du sacerdoce sera foulé aux pieds. Et vous, pontife invisible, roi du ciel, écoutez les vœux de votre Eglise; conservez le lien de l'unité, la sainte subordination des puissances ecclésiastiques; aidez vos ministres, protégez l'œuvre de leurs mains; frappez le dos de leurs ennemis fugitifs, & ceux qui les haïssent ne se releveront jamais: *Percute dorsa inimicorum ejus, & qui adorant eum non consurgent.*

Enfin, Jesus-Christ glorifié, est établi seul juge des vivans & des morts; & c'est ici le dernier trait de sa grandeur. Le pere ne juge personne; mais il a remis au fils le jugement, & il lui a donné cette puissance, parce qu'il est le fils de l'homme: *Dedit ei potestatem judicium facere, quia filius hominis est.* En cette qualité, il est notre chef; il forme l'économie de son corps; il connoît toutes ses brebis; celles qui sont venues, celles qui restent à amener, celles qui sont perdues à jamais. C'est donc à lui qu'appartient le jugement, le discernement, la grande séparation des bons & des méchans: *Dedit ei potestatem judicium facere.* Et il exerce également cette puis-

ſance, ou par ſa juſtice, ou par ſa miſéricorde; il donne aux uns, la vie éternelle; il précipite les autres dans les flammes dévorantes: ainſi ſon pouvoir s'étend ſur tous. Il continue à régner ſur les juſtes par ſa grace; & ceux qui ont voulu s'oppoſer à ſa volonté ſainte, qui ont rejetté ſes bienfaits, qui ont fermé les yeux à ſa lumiere, il les fait retomber ſous ſon empire, en les forçant à ſubir les loix de ſa juſtice. *Poteſtatem dedit ei judicium facere.*

Quand donc le fils de l'homme viendra dans ſa majeſté, & tous ſes anges avec lui; qu'il paroîtra comme un flambeau ardent; qu'il ſondera les cœurs & les reins, & qu'il donnera à chacun ſelon ſes œuvres; quand il mettra à ſes pieds, le peuple racheté; qu'il fera entrer les juſtes dans cette joie qui inonde, qui ſurmonte toute la capacité de leurs ames; qu'il livrera les méchans au déſeſpoir, à la rage, à l'éternelle fureur; alors, l'œuvre de Jeſus-Chriſt ſera parfaite, tout lui ſera aſſujetti, tout ſera ſelon les loix de ſa volonté; il régnera ſur les élus avec toute ſa bonté, toute ſa gloire, toute ſa miſéricorde; & il écraſera les pécheurs, avec toute ſa colere, toute ſa juſtice, toute ſa puiſſance: *Et regni ejus non erit finis.*

O mon Dieu ! que cette penſée eſt terrible ! Jeſus-Chriſt mon créateur, mon réparateur, ma victime, eſt auſſi mon juge ; ſon ſang, qui appaiſe la juſtice dans le temps, armera ſa vengeance dans l'éternité ; & ſes grandeurs, qui feront la félicité des juſtes, deviendront le tourment des coupables. Après tant de bienfaits, de ſecours, de lumieres, arrivera le jugement, où le vice & la vertu décideront du ſort des hommes, & où ceux qui ne ſont pas unis au réparateur, par l'amour, en ſeront à jamais ſéparés par la haine & la vengeance. Ah ! mes freres ! au milieu du preſtige des ſens, & des fauſſes douceurs d'une vie criminelle, ne voyons-nous pas que tout tend à ce terme fatal ; que rien ne peut nous ſouſtraire à l'empire de Jeſus-Chriſt ; & que les méchans qui ont abuſé de ſa clémence, ſeront accablés par le poids de ſa juſtice ? O Verbe increé ! deſcendu ſur la terre, pour ſauver les hommes, & qui êtes remonté dans le ciel, pour les glorifier ; achevez votre ouvrage ! régnez ſur nous par votre ſeule miſéricorde ; recevez tous les fideles dans votre ſein ; & qu'unis inſéparablement avec vous, ils célébrent à jamais vos grandeurs, dans l'éternité bienheureuſe. Ainſi ſoit-il.



SERMON
SUR
L'ÉVANGILE
DU MAUVAIS RICHE.

Recordare, fili, quia recepisti bona in vitâ tuâ, hic autem mala; nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris.

Mon fils, souvenez-vous que vous avez eu, pour partage, les biens de cette vie, & Lazare les maux; maintenant il est consolé, & vous êtes tourmenté. *S. Luc*, chap. 16.



UE cette parabole consolante pour les pauvres, doit porter de frayeur dans l'ame des riches du siecle! Le sein d'Abraham ouvert au Lazare, & le riche enseveli dans les enfers; l'un misérable pendant cette vie, est heureux dans l'éternité; l'autre, qui a eu pour partage les

joies du monde, gémit à jamais dans les flammes dévorantes. Et quel crime affreux allume le feu vengeur qui tourmente cet infortuné ? ses richesses sont-elles le prix de la fraude ? son pain est-il trempé dans les larmes de l'orphelin ? ses mains sont elles teintes du sang de l'innocent ? est-ce un impie qui a élevé sa voix contre le ciel ? un monstre plongé dans les excès de la débauche, avili par la bassesse de ses sentimens, & forcé de rougir de ses mœurs aux yeux mêmes du monde ? Non, mes freres : Jesus-Christ n'ouvre pas aujourd'hui l'abyme, pour montrer dans les tourmens, un adultere, un impie, un ravisseur du bien d'autrui ; il ne reproche pas ces forfaits à ce réprouvé qu'il condamne, & nous ne devons pas lui imputer des désordres, dont il l'absout par son silence. Un riche précipité dans les enfers, parce qu'il a passé sa vie dans la mollesse, dans l'inutilité, dans les plaisirs ; voilà l'image effrayante sur laquelle Jesus-Christ fixe nos regards, & le but qu'il se propose, est de vous faire voir, qu'il y a bien loin des vertus humaines, aux vertus chrétiennes ; de la modération, à la pénitence ; du désintéressement, au détachement des disciples de la croix ; & que l'on peut être tout à-

la-fois justifié par les maximes du monde, & condamné par les regles de l'évangile.

C'est en suivant l'esprit de cette parabole, que j'entreprends d'exposer à vos yeux, les crimes & les tourmens du mauvais riche: vous verrez dans la premiere partie, les causes de la réprobation de ce réprouvé, moins criminel que la plupart des riches du siecle : vous verrez dans la seconde, les circonstances de son supplice : c'est tout mon dessein, & le partage de ce discours.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

UNE vie sensuelle, exempte des soucis, de l'avarice & des vues inquietes de l'ambition, où les plaisirs sont tranquilles, où les goûts sont foibles, mais toujours satisfaits; où les desirs sont modérés, mais fixés aux biens terrestres: une vie presque sans vices & sans vertus, sans privations & sans excès; où l'ame exempte des remords qui suivent les grands crimes, s'endort dans une fausse sécurité, jouit de sa paix, ne craint ni n'espere, oublie qu'elle est née pour le ciel; & se contente du bonheur qu'elle goûte sur la terre; une vie, enfin, qui

n'eſt pas troublée par le ravage des grandes paſſions ; mais où domine l'attachement aux richeſſes, l'oiſiveté, le goût du luxe, l'amour du plaiſir, l'indifférence pour les maux de ſes ſemblables : telles ſont les mœurs des riches du ſiecle, que le monde eſtime, qui ſont ſans inquiétude pour leur ſalut, & que Jeſus-Chriſt condamne avec tant de ſévérité dans cette parabole.

Un homme, dit l'évangile, étoit riche : *Homo quidam erat dives.* L'opulence n'eſt pas toujours un crime ; les plus grandes richeſſes peuvent être acquiſes par des voies légitimes ; & quoique le deſir de les poſſéder rende peu délicat ſur le choix des moyens, ne concluons pas avec S. Jérome, que tout homme riche eſt injuſte, ou héritier de l'iniquité d'autrui : *Omnis dives aut iniquus eſt, aut hæres injuſti.* Il faut cependant en convenir, Jeſus-Chriſt attache un caractere de réprobation aux richeſſes ; il en fait la matiere de ſes plus ſéveres jugemens ; il ſemble les exclure du royaume des cieux : *Quàm difficilè qui pecuniam habent, introibunt in regnum Dei.* Pourquoi cela, mes freres ? C'eſt, répond S. Auguſtin, parce que les richeſſes, même juſtement acquiſes, attachent trop nos cœurs ; qu'elles tournent nos deſirs du

côté des choses présentes ; & que tout homme qui porte un sentiment de préférence pour les biens du siecle, est indigne des biens éternels.

Voilà la premiere cause de la réprobation du riche de notre évangile : il n'étoit pas pauvre d'esprit ; son cœur comme ses mains, étoit plein de ses richesses ; il y trouvoit sa consolation ; & la satisfaction qu'il goûtoit sur la terre, affoiblissoit dans son ame, le desir des biens éternels : *Dives erat.* Cet amour du monde ne le portoit pas à l'injustice, parce qu'il trouvoit à se satisfaire, sans nuire à ses freres : il n'avoit pas en horreur les excès des passions, mais il en étoit garanti par la foiblesse de ses penchans ; il ne haïssoit pas la vertu, mais il étoit sans goût pour elle ; il visoit à ce partage entre Dieu & le plaisir, entre le monde & l'évangile, que la raison, la philosophie, méditent souvent, & que l'indolence semble quelquefois réaliser : c'étoit là tout son crime, le seul attachement à des biens qu'il n'avoit pas reçus des mains de la fraude & de l'injustice : *Dives erat.*

Quel est le riche qui ne doive pas trembler, après un jugement si sévere ? quel est l'homme qui jouit de l'opulen-

ce, dans des circonstances plus innocentes? Hélas! si nous remontions à l'origine des fortunes; si nous exposions les ressorts que la cupidité fait mouvoir, pour amasser des trésors; si le souffle de vie ranimoit les cendres dans ces sépulcres, combien de voix se réuniroient pour prononcer ces terribles paroles! O mon fils! l'abondance dont vous jouissez, n'est fondée que sur l'infortune de vos freres; ces monumens superbes de votre grandeur, sont les dépouilles de la veuve & de l'orphelin: c'est moi qui ai versé dans cette coupe, le sang du malheureux, que vous buvez à longs traits; ces vastes domaines qui annoncent votre opulence, accusent mon injustice; les pierres mêmes de votre maison crient vengeance; & le bois employé à la construire, rend témoignage contre moi: *Lapis de pariete clamabit.* Mon Dieu, que vos jugemens sont redoutables! que les vérités annoncées par vos oracles sont ameres! & cependant, malheur à moi, si je les dissimule! Que dois-je donc penser de ces fortunes élevées avec tant de rapidité, depuis que l'Esprit-saint nous assure que les voies de l'équité sont lentes, & que celui qui s'empresse de s'enrichir, ne conserve pas son innocence? *Qui festinat ditari, non*

erit innocens. Dans un ſiecle, où les richeſſes donnent toute la conſidération, fixent tous les deſirs, réuniſſent tous les efforts, quel eſt l'homme qui ne s'eſt pas laiſſé ſéduire à l'éclat de l'or, qui n'a pas amaſſé une ſucceſſion d'iniquité, & qui ne doit ſon opulence qu'à des voies légitimes? S'il s'en trouve, ils ſont dignes des éloges du ſage: *Quis eſt hic, & laudabimus eum.* Mais ils ne ſont pas encore juſtes aux yeux de Dieu: en vain reſpecte-t-on dans ſes ſemblables les droits de l'équité, ſi l'on refuſe à la divinité l'hommage de ſon cœur; en vain eſpere-t-on les récompenſes éternelles, ſi l'ame eſt ſatisfaite de la félicité qu'elle goûte ſur la terre. On n'a plus de droit à ce bien ſuprême, dès que l'on peut ſe contenter des créatures; le ſeul attachement aux richeſſes ſuffit pour rendre criminel: tout amour du monde eſt injuſte envers le Créateur; il dégrade l'homme, il corrompt ſes ſentimens; & s'il ne fait pas paſſer le crime dans toutes ſes actions, il le fait toujours régner dans ſon cœur. Ce n'eſt donc pas aſſez d'éviter, dans l'opulence, les excès des paſſions; de n'écouter ni l'ambition, ni l'avarice; il faut uſer des richeſſes ſans attachement, avec cette indifférence, ce noble déſintéreſſement, qui convient

à un homme touché de la nobleſſe de ſa deſtination ; qui ſait qu'il n'eſt pas immortel pour le temps, & que ſon bonheur n'eſt pas ſur la terre : la modération même, qui eſt une ſuite de la molleſſe des goûts, de l'amour du repos, de l'indolence, eſt un déſordre du cœur, l'aviliſſement d'une ame qui n'agit plus par le ſentiment de ſa grandeur, qui ſe contente de ce qu'elle poſſede ici-bas, & qui oublie qu'elle eſt faite pour des ſoins plus élevés : on n'eſt pas vertueux, parce que les paſſions ſont foibles, ou bornées à un petit nombre d'objets ; puiſque l'homme, né pour poſſéder le bien ſuprême, doit avoir des deſirs immenſes. La ſeule vertu qui forme les juſtes, qui mérite les récompenſes, eſt cette charité, qui, laiſſant ſubſiſter toute l'étendue de nos affections, les réunit en Dieu, & tourne vers les biens éternels toute cette activité que les paſſions déploient ſur les choſes préſentes. Le chrétien eſt un homme du ſiecle à venir ; le deſir de l'immortalité qui lui eſt deſtinée, remplit plus ſon cœur, que le ſentiment de ſon exiſtence préſente : il ne doit trouver ſa conſolation que dans ſes eſpérances ; & dès qu'il ſe plaît dans ſon exil, il devient indigne de la céleſte patrie. Or, ce détachement

eſt rare dans l'opulence ; il eſt difficile de regarder la terre comme un lieu de malédiction, tandis qu'elle eſt pour nous un ſéjour de délices : l'ame, accoutumée à voir la figure du monde par les endroits les plus éclatans, & qui ne reçoit des créatures que des impreſſions flatteuſes, contracte avec elles un engagement preſque involontaire ; elle s'attache à cette vie paſſagere, & de cet amour, réſulte l'indifférence pour le ciel. Cette injuſte diſpoſition, qui fait préférer les biens préſens au bonheur éternel, qui eſt peut-être compatible avec la probité mondaine, mais qui détruit l'eſprit & les eſpérances du chrétien ; qui ne mene pas toujours aux forfaits, mais qui laiſſe ſubſiſter cet amour du repos, du plaiſir, ce goût du faſte, cette indifférence pour les malheureux, voilà ce que Jeſus-Chriſt condamne avec tant de ſévérité dans le mauvais riche : *Epulabatur quotidie ſplendidè, induebatur purpurâ & byſſo.*

L'évangile, qui ne lui reproche pas de crimes, ſe taît auſſi ſur ſes vertus ; il ne faiſoit ni bien ni mal ; l'indolence qui dominoit dans ſon caractere, excluoit également de ſa vie, les ſecouſſes des grandes paſſions, & les efforts que demandent les vertus : il étoit dans cet

état, où l'ame se concentre en elle-même, jouit de son repos, se livre à tous les goûts compatibles avec la mollesse des sentimens, & se refuse à ceux qui exigent plus de mouvement, de force & de vigueur : *Anima*, *requiesce*. Les riches, disoit le psalmiste, ne partagent pas les travaux des autres hommes : *In laboribus hominum non sunt* ; & cette vérité est une suite de l'impression que les richesses font sur nos cœurs. Tout travail a pour but notre avantage, ou celui de nos semblables : le desir de satisfaire nos besoins, ou ceux de nos freres, la charité ou l'amour-propre, peuvent seuls mettre de l'activité dans notre vie : par conséquent, les riches, rarement animés par la charité, & qui possédent tout ce qui peut contenter les passions, se refusent au travail, s'empressent de jouir de l'opulence, & languissent dans les charmes d'une oisiveté honteuse : *In laboribus hominum non sunt*. Que cet état, mes freres, est dangereux ! L'Esprit-saint le compare à ces calmes funestes, qui éloignent l'idée d'un naufrage, & qui livrent à cette sécurité que donne l'aspect d'une mer tranquille, tandis que la pente insensible d'un courant, entraîne le vaisseau vers les abymes. Les passions qui effrayent, par les orages

qu'elles excitent, sont moins à craindre que cette indolence qui rassure, en arrêtant tous les mouvemens ; & cette disposition, sur laquelle tant de riches fondent leur innocence, en fait les plus mauvais chrétiens, & les citoyens les plus oisifs & les plus inutiles à la société. Portion opulente du genre humain! n'êtes-vous donc placée sur la terre, que pour absorber toute sa substance ? Ne possédez-vous d'immenses héritages, que pour charger un plus grand espace du poids de votre inutilité ? Votre naissance vous dispense du travail, & votre opulence vous le rend inutile. N'êtes vous donc pas les enfans d'Adam, le fils d'un pere coupable ? Et cette premiere origine n'est-elle pas un engagement à une vie laborieuse ? Vous demandez, quel crime il peut y avoir à goûter les avantages de la société, sans y contribuer ? Celui de ne pas porter un fardeau qui est fait pour tous ; celui que vous blâmez, avec tant de sévérité, dans les ministres qui jouissent de l'héritage du Seigneur, sans le cultiver : car, on a beau s'aveugler, & rejetter sur une portion des hommes, le fardeau, les obligations dont on se dispense ; il en est de la société comme de l'église : l'une & l'autre peuvent autoriser des partages inégaux ; mais l'a-

vantage qui reste du côté des riches, doit être, ou la récompense des services, ou un engagement plus fort à en rendre de nouveaux. Quoi! répondoit le généreux Urie, pressé par David, de jouir, dans le repos, des plaisirs domestiques : Quoi! tandis que les combattans campent sous les tentes, & essuient tant de périls pour le salut des enfans de Dieu, j'irois prendre du repos dans ma maison? *Et ego ingrediar domum meam, ut comedam & bibam?* C'est ainsi que la vraie vertu condamne cette oisiveté que la mollesse voudroit excuser. Les occupations ne manquent jamais aux hommes qui aiment le bien : l'éducation & les talens peuvent les varier; mais tous doivent en avoir; & elles sont toutes pénibles, lorsqu'on remplit l'étendue de cette obligations. Défendre, avec votre sang, le cultivateur qui vous nourrit de ses sueurs; porter des secours par-tout où le besoin se fait sentir; donner à la société des lumieres, lorsque vous ne pouvez lui donner des forces; veiller à l'éducation de vos enfans; leur inspirer la crainte de Dieu, le respect pour les loix, l'amour de la patrie; former les mœurs de vos freres, les consoler dans leurs peines, les animer à la vertu; riches du siecle, voilà des occupations dignes de

vous : jugez s'il ne vous reste rien à faire. Ces devoirs sont-ils remplis par tant d'oisifs, qui n'ont d'autres peines, que cette langueur qui accompagne l'inaction ; cet engourdissement, qui épuise enfin toutes les ressources de l'art ; cet ennui qui s'empare de leur ame, rend leur caractere indécis, leurs démarches vagues & incertaines ; répand sur leur humeur de foibles nuances de tous les goûts, sans en déterminer un seul, & leur laisse à peine le sentiment de leur existence ? Tant d'hommes, inutiles à la religion, à la patrie, qui ont beaucoup de mouvemens, & point d'actions ; qui ne prennent au bien public, qu'un intérêt de curiosité ; qui savent tout ce qui se fait dans la société ; qui n'y font jamais rien, & qui semblent n'avoir d'activité, que pour consommer ce que les autres produisent. Pourroit-on vous reconnoître dans le portrait que l'Esprit-saint nous a laissé de la femme forte, vous, femmes du siecle, qui n'êtes occupées que de frivolités, & qui passez, sans intervalle, d'une dissipation qui vous excede, à un dégoût qui vous accable ? Vos meres ne connoissoient pas cette vie fastidieuse & inutile, qui arrache une épouse à son époux, à ses enfans, à tous ses devoirs : elles savoient comment, par le travail,

on charme l'ennui, on guérit la langueur de la pareſſe, & les dangereuſes rêveries de l'oiſiveté. Dans le loiſir que leur laiſſoient les ſoins domeſtiques, leurs mains s'exerçoient à des ouvrages, dont la piété avoit donné le deſſein : elles faiſoient des habits pour les pauvres, des ornemens pour les autels : leur retraite, ainſi embellie par la vertu, les rendoit plus reſpectables, plus aimées, plus heureuſes ; elles y goûtoient des plaiſirs plus doux, plus intimes, que vous n'en trouvez dans vos commerces, qui ne ſe ſoutiennent que par la vanité, l'inutilité, la médiſance : *Panem otioſa non comedit.*

L'inutilité n'eſt pas le ſeul crime qui accompagne l'opulence : le repos dans des ames actives & ſenſibles, n'eſt jamais le calme de toutes les paſſions; des cœurs qui ſe ferment au devoir, ne ſont que plus ouverts à la volupté ; & l'amour du plaiſir corrompt preſque toujours ces riches que l'oiſiveté amollit. Le réprouvé de notre évangile étoit livré aux plaiſirs du monde ; il faiſoit tous les jours bonne chere ; il évitoit peut-être les excès qui alterent la ſanté, mais il ne refuſoit rien à ſes goûts : ſon ame, uniquement occupée des ſoins du corps, ſe bornoit à la ſatisfaction des ſens ; ſes penchans ne nuiſoient point à ſes freres ; mais il s'aviliſ-

ſoit lui-même : c'étoit cette volupté groſſiere, qui ſuppoſe des paſſions plus mépriſables que dangereuſes, & qui met dans le cœur plus de baſſeſſe que d'injuſtice : *Epulabatur quotidie ſplendidè.* N'eſt-ce pas là, mes freres, le tableau de la vie des riches du ſiecle ; de ces hommes voluptueux, indolens, qui ſe diſent ſectateurs de la vertu, quoique partiſans du plaiſir, & qui ſe flattent d'allier la régularité des mœurs avec la ſenſualité ? Tandis que les chaires chrétiennes retentiſſent des anathêmes prononcés contre la vie ſenſuelle, & que Jeſus-Chriſt déclare qu'elle eſt la voie qui mene à la perdition, ils regardent ces menaces comme des exagérations du zele ; ils diſent qu'une vie délicieuſe eſt le partage de l'opulence ; qu'on peut tout accorder à des goûts qui ne ſortent pas de la modération ; que la piété, qui va juſqu'à renoncer aux plaiſirs du monde, n'eſt qu'une ſingularité indiſcrete, qui rend la vertu triſte & auſtere ; que l'eſſentiel eſt de conſerver la probité, la droiture, la bonne foi ; d'être bon citoyen, bon pere, bon époux ; & que ces vertus forment l'étendue des devoirs, dans toutes les conditions : *Bene vivere opus eſt.* C'eſt ainſi que les païens répondoient aux premiers apôtres du chriſtia-

nisme. Et n'est-il pas surprenant, que ce langage séduise encore des disciples de Jesus-Christ, instruits de leur foiblesse & de la nécessité de la pénitence ; qui savent que la sensualité, la recherche des plaisirs, est toujours un danger pour les innocens, & un crime pour les coupables ? Sans doute, l'essentiel dans toutes les conditions, est de conserver la probité, la justice, la chasteté, la pureté des mœurs. Mais ces vertus peuvent-elles s'allier avec une vie sensuelle ? l'habitude d'accorder tout à ses goûts, ne forme-t-elle pas une disposition de ne rien refuser à ses passions ? le seul commerce du monde, animé par le plaisir, n'est-il pas un engagement funeste aux crimes ? l'innocence est-elle en sûreté dans ces assemblées, où l'ame reçoit par tous les sens, le poison flatteur qui l'amollit ; où l'enjouement & la dissipation ôtent à la pudeur toute sa vigilance & sa sévérité ; où les deux sexes ne semblent rapprochés, que par le desir de plaire, & par l'espérance de la séduction ? Tous les plaisirs du monde ne sont pas des crimes ; mais il en est peu qui ne développent les passions, qui ne les irritent ; & dès qu'elles sont enflammées, on leur oppose en vain des barrieres ; elles ne respectent plus la pudeur, l'autorité pa-

ternelle, les loix, la décence. Et que deviennent alors, cette probité, cette pureté de mœurs, cette fidélité conjugale, qu'on se flattoit d'allier avec une vie sensuelle & voluptueuse? Non, mes freres, les hommes si foibles, ne peuvent se soutenir que par les précautions: la retraite & la fuite des plaisirs du monde sont nécessaires, pour prévenir les excès mêmes du vice, & les mœurs pures seront toujours austeres. Voilà pourquoi les maximes de l'évangile sont réprimantes, & condamnent, avec la même sévérité le crime & ce qui met en danger d'y tomber: elles nous avertissent que l'oisiveté seule est un acheminement à la vie sensuelle, & que la vie sensuelle touche de près à la dissolution. Et où trouve-t-on les excès monstrueux de la débauche, les adulteres, les divorces scandaleux, si ce n'est dans ces palais élevés par l'opulence, pour le séjour de la volupté? Prophete, disoit le Seigneur, percez les murs de ces palais: *Fode parietem*; considérez cette femme mondaine, entraînée dans les voies du siecle, esclave de ses maximes, livrée à tous ses plaisirs; vous la verrez environnée de ces corrupteurs aimables, qui dominent dans la société par leur enjouement, & qui l'empoisonnent par leurs mœurs; de ces

hommes frivoles & dangereux, qui mettent tout en agrément, qui badinent avec les vices, qui traitent légérement la pudeur & la foi conjugale, qui font rougir la vertu de sa sévérité, & qui assujetissent les devoirs mêmes aux caprices de la mode : *Effode parietem.* Percez cet autre mur ; voyez cette veuve, qui, oubliant ce deuil éternel qui est le soutien, comme la gloire de son état, s'abandonne aux joies du monde : elle suit les usages d'un siecle, où la viduité est regardée comme un affranchissement de toutes contraintes : la mollesse l'endort ; les soucis d'une vaine parure la réveillent ; le jeu, les spectacles, l'intrigue des passions, remplissent tous les instans de sa vie ; l'éducation de ses enfans lui paroît un soin trop pénible ; elle ne peut se souffrir dans l'enceinte de sa famille ; le service d'un domestique lui est insupportable : *Nec valens in domo suâ consistere pedibus.* Tournez-vous d'un autre côté ; voyez cette épouse plongée dans les larmes, & qui ne trouve de consolation que dans sa vertu : la tristesse l'environne dans un réduit obscur, tandis que le reste de la maison retentit de chants de voluptés, & qu'un époux infidele respire la joie, au milieu des fêtes licencieuses qu'il donne à l'infame idole de sa passion :

Fode parietem. Prophete, allez plus loin, & vous appercevrez des abominations encore plus grandes ; voyez ces époux à charge l'un à l'autre, & presque étrangers sous le même toît. Si leur divorce n'est pas éclatant, ce n'est pas la tendresse qui les rapproche : un vain dehors de politesse & quelques bienséances leur tiennent lieu de sentimens dans le commerce le plus intime ; ils cherchent à s'éviter, mais ils ne veulent pas rompre ; ils sont bien éloignés de l'estime, mais leurs vices sont assez commodes, pour se supporter ; & la paix dont ils semblent jouir, est peut-être le fruit de la plus étonnante corruption, d'une complaisance, qui va jusqu'à se laisser le droit mutuel de commettre des crimes : *Abominationes pessimas.*

Direz-vous que tous les riches qui se livrent aux plaisirs du siecle, ne tombent pas dans ces excès ; qu'au milieu de la licence d'une vie mondaine, des ames honnêtes peuvent surnager, malgré le torrent qui les entraîne ; qu'il se trouve même des cœurs vertueux & nés pour le bien, qui se rapprochent des vices, sans le contracter, qui se mêlent avec les méchans, & qui demeurent incorruptibles malgré leurs exemples ? En sera-t-il moins vrai qu'il y a du danger ; que c'est un crime de s'y exposer ; que

des mœurs pures s'allient difficilement avec les plaiſirs du monde ; & que des exceptions, toujours rares, ne doivent pas raſſurer contre des périls toujours certains ? La conſcience ne vous reproche pas des vices groſſiers, l'excès vous révolte ; vous êtes un homme eſſentiel, plein de probité ; & une vie douce, ſans privation, ſans effort, ſans pénitence, vous paroît exempte de crime ; mais cette modération, que vous devez plutôt à la foibleſſe de vos penchans, qu'à l'amour de la vertu, puiſque vous la conſervez ſans précaution, a-t-elle ſuffi pour juſtifier le riche de notre évangile ? Et ſi, dans un temps où Jeſus Chriſt n'avoit pas laiſſé des préceptes, & de grands exemples de privations rigoureuſes, cet heureux du ſiecle a été réprouvé, pour avoir paſſé ſa vie dans les délices ; quel ſera le ſort des riches ſenſuels, ſous une loi, où la pénitence ſeule ouvre le ciel, & où la croix eſt le gage du ſalut ? Les hommes, en effet, ne ſont pas ſeulement foibles, & obligés de fuir les plaiſirs qui pourroient les corrompre ; ils ſont encore coupables, & comme tels, ils doivent ſatisfaire à la juſtice divine, crucifier leur chair, retracer l'image de Jeſus-Chriſt, qui n'applique ſes mérites qu'aux membres qui lui ſont unis par les ſouf-

frances. Or, cette pénitence rigoureuse est-elle compatible avec la sensualité ? Se fait-on violence, lorsqu'on ne refuse rien à ses goûts ? Souffre-t-on avec Jesus-Christ, quand on est dans les délices ? Pleure-t-on sur ses péchés, au milieu des joies du monde ? Peut-on comparer la vie des riches avec les regles de l'évangile, & ne pas trembler sur leur sort ? Qu'ils soient justes, reconnoissans, sinceres : avec cet appareil de vertus, ils peuvent mériter les éloges du monde ; mais sans la pénitence ils ne sont pas des chrétiens dignes de l'héritage racheté par le sang de Jesus-Christ : *Christiani non sunt.*

La vie du mauvais riche manquoit du mérite des bonnes œuvres : il ne cherchoit pas cette considération qui est le prix des travaux utiles ; mais il se donnoit cet éclat du faste, qui coûte moins à l'indolence, & qui flatte plus la vanité ; il étoit vêtu de pourpre & de lin ; l'on voyoit briller autour de lui cette magnificence qui fait illusion jusqu'à s'attirer nos hommages : *Induebatur purpurâ & bysso.* L'évangile ne dit pas que son luxe étoit injuste, & qu'il jouissoit des productions de l'industrie, tandis qu'il privoit l'artisan du prix de ses travaux. Il n'est pas besoin de la sévérité chrétienne, pour condamner des crimes que les loix

doivent punir. Le monde même, dont les maximes entraînent souvent vers ces excès, ne les autorise pas; & les riches se trompent, s'ils croient aller à la considération, par une magnificence fondée sur les débris de la fortune des autres citoyens. Ils n'ont pour eux que le mépris & la censure publique. L'excès condamné dans le mauvais riche, se trouvoit plutôt dans sa vanité, que dans son injustice. C'étoit ce luxe, si commun dans notre siecle, qui se fait un mérite de ses profusions, qui cherche l'estime, par l'ostentation du faste, qui donne trop de prix aux richesses, qui fait mépriser la vertu simple & modeste, qui ne consulte plus les bienséances du rang & de la naissance, qui réglant les dépenses sur les besoins d'opinion, & sur les prétentions ridicules de l'orgueil, ne connoît de bornes, que l'impuissance de croître, & va jusqu'à restreindre le nécessaire, pour aider au superflu: *Induebatur purpurâ & bysso.* Quel désordre, mes freres, dans ce goût funestes des superfluités! Il ôte les ressources à la miséricorde; il affoiblit l'amour des devoirs; il amollit l'ame; il donne trop de chaînes au cœur; il le rend incapable des actions vertueuses, qui exigent presque toujours des sacrifices, des efforts, de l'unité dans les

affections, & de l'énergie dans les sentimens. Ce n'est pas tout, ce luxe qui damne tant de riches, cause encore la perte des autres ames; il devient une nouvelle tentation; il multiplie les crimes dans la société. Les mœurs, en effet, dépendent plus de l'estime que l'opinion publique attache à certains objets, que du prix réel des choses, ou de celui que nos passions leur donnent. Si la vertu seule est respectée, les mœurs seront séveres. Si la recherche des superfluités n'empêche pas que l'on donne la préférence au devoir, on trouvera encore de la modération. Mais si le faste donne toute la considération; si le luxe, confondant les états, fait perdre à la naissance ses avantages, aux services leur prix, à la probité l'estime qu'elle mérite; si la pauvreté rend méprisable, la modestie obscur, tout est perdu; les voies les plus odieuses paroîtront légitimes, si elles conduisent à la fortune; il faudra acheter l'or par des crimes, sacrifier la pudeur aux besoins même d'opinion; les mœurs parviendront enfin au dernier degré de corruption: & nous ne sommes peut-être pas éloignés de ce terme affreux. Or, je vous demande, riches du siecle, qui vous conformez sans scrupule à la folie & aux excès des usages, quand

votre luxe ne seroit qu'un exemple dangereux pour vos freres ; quand cette ostentation n'auroit d'autre effet, que de remplir leurs cœurs de desirs inutiles ; quand tout ce vain éclat de la figure du monde, ne feroit que fixer leurs regards, & les attacher trop à la terre, ne feroit il pas condamné par les regles de l'évangile ? Que sera-ce, si la corruption de votre exemple va jusqu'à multiplier les crimes ? Est-il donc permis de se conformer à des usages qui sont la cause de la perte de tant d'ames ? Le monde les autorise ; mais le monde & ses sectateurs sont réprouvés par Jesus-Christ, & ses vrais disciples doivent s'attendre à la haine & au mépris des enfans du siecle : *Nolite mirari, si odit vos mundus.*

La dureté du mauvais riche envers le Lazare, est le seul crime qui ne puisse être justifié par les maximes du monde. Il y avoit, continue l'évangile, un pauvre appellé Lazare, tout couvert d'ulceres, couché à la porte de ce riche, & qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tomboient de sa table ; mais personne ne lui en donnoit : *Et nemo illi dabat.* Quelle image, mes freres ! Toute ame sensible est révoltée par cette inhumanité ; vos yeux ne peuvent supporter un spectacle qui présente le riche

couché

couché dans la molleſſe, à côté du pauvre plongé dans l'indigence.

La raiſon moins ſecourable que l'inſtinct : l'homme barbare, qui voit ſans émotion ſon frere gémiſſant dans les bras de la mort ; & des animaux qui s'empreſſent de le ſoulager : *Generoſiores divite canes*, dit ſaint Jean Chryſoſtôme, *ejus inhumanitate meliores*. Vos cœurs ſont ſaiſis d horreur à l'aſpect de ce tableau, parce que le rapprochement de tous les traits, le contraſte des ſituations, donnent à ces objets la plus grande force ; mais vos ames ſont-elles plus ſenſibles, parce que l'impreſſion de ce moment eſt plus vive ? La parabole auroit ému le mauvais riche, ſi on la lui eût racontée avec toutes les circonſtances qui échappoient à ſes regards diſtraits. Lorſque ce tableau ne ſera plus ſous vos yeux, n'oublierez-vous pas, comme lui, qu'il y a des Lazares à votre porte ? Ils environnent vos palais ; ils ſont couverts d'ulceres ; ils voudroient ſe raſſaſier des reſtes de votre table ; leur ſituation eſt la même, & vous détournez vos regards de leur infortune : votre dureté eſt donc auſſi grande que celle du réprouvé de notre évangile : *Canes ejus inhumanitate meliores*. Quoi de plus commun que ces hommes indolens, unique-

ment occupés de leurs plaisirs, distraits sur les maux de leurs semblables, auxquels la prospérité semble former des entrailles cruelles : *Viscera crudelia* ? Dans un monde où la cupidité domine & forme les foibles liens des affections humaines ; où la générosité n'est qu'une sorte d'amour-propre qui se dédommage par la gloire, des sacrifices que fait l'avarice, l'intérêt devient la mesure de la compassion, comme des autres sentimens ; les riches moins dépendans des autres, prennent moins de part à leurs peines ; les malheureux sont pour eux, comme des êtres d'une autre nature : si leurs cœurs s'ouvrent quelquefois à la pitié, une vaine prudence, & des précautions timides, les referment bientôt ; leur charité trop discrete n'a jamais assez examiné ce mendiant exposé à la commisération publique. Ne reçoit il pas des autres assez de secours ? N'y a-t-il point d'art dans ses gémissemens ? Ses forces ne pourroient-elles pas encore suffire au travail ? N'est-il pas dangereux de nourrir son oisiveté ? Au milieu de tant de discussions, la compassion se ralentit, la bienveillance se resserre, & tous ces vains raisonnemens finissent par laisser dans la peine un malheureux, que l'instinct seul por-

toit à secourir : *Generosiores divite canes.* Mais je veux qu'il manque à la piété des riches, des objets aussi touchans que le Lazare ; sont-ils dispensés pour cela d'employer en aumônes, tant de biens qu'ils consument en superfluités, & de distribuer à leurs freres, des richesses que le Seigneur a mises en dépôt dans leurs mains ? N'y a-t-il plus de malheureux sur la terre, qui aient droit à leur compassion ? plus de malades, que leurs secours puissent rappeller à la vie ? plus de pauvres, que la honte force à cacher leur indigence ? Les édifices élevés par la charité, sont-ils conduits à leur perfection ? Les besoins ne sont-ils pas plus grands que les ressources, dans ces lieux, où la miséricorde étend ses soins sur tant de malheureux ? Leurs richesses ne seront-elles pas mieux employées à soulager toute espece de misere, qu'à flatter la vanité ? & n'y auroit-il pas plus de grandeur à montrer l'humanité bienfaisante, qu'à la faire voir environnée de l'éclat du faste ? C'est ainsi que parloient les sages du paganisme. Mais la morale de l'évangile va plus loin. Un Dieu pauvre, humilié, qui a méprisé tout ce qui peut embellir la figure du monde, est notre modele. Conserver la modestie dans l'opulence ; s'assujettir

avec répugnance aux distinctions mêmes que la naissance autorise; se refuser tout ce que la vanité voudroit ajouter aux bienséances les plus rigoureuses; regarder comme dangereux tout ce qui flatte l'amour-propre; établir les aumônes sur les débris des passions; donner tout le superflu, & augmenter ce superflu par des privations volontaires, riches du siecle, voilà la regle de vos dépenses. Sans cet uasge des richesses, elles porteront témoignage contre vous, & vous n'aurez amassé que des trésors de vengeance : *Thesaurisastis vobis iram in novissimis diebus.*

Vous avez vu les causes de la condamnation du mauvais riche; il me reste à vous exposer les circonstances de son supplice.

SECONDE PARTIE.

TOUT s'écoule avec le monde; tout est emporté par la succession rapide des années; & après des révolutions continuelles, nous arrivons enfin à ce terme, où le temps finit, & où l'éternité commence. Les richesses, les grandeurs, les vastes projets qui suffisent pour attacher nos cœurs à la terre, ne peuvent donner plus de solidité à notre existence.

Les diverſions agréables, qui éloignent de notre eſprit l'idée du trépas; les illuſions de l'eſpérance, qui le montrent de loin, ne peuvent le reculer d'un inſtant; le repos même, ſi flatteur pour les ames ſenſuelles; cette vie, où l'ame bornée aux ſoins du corps, ménage ſes liens fragiles, évite les chocs qui pourroient les rompre, & les laiſſe dans ce calme où ils prennent plus de conſiſtance, comme ces arbres qui jettent des racines plus profondes, lorſqu'ils ſont à l'abri des orages; toutes ces précautions n'empêchent pas que chaque inſtant ne nous raviſſe une portion de nous-mêmes: le corps, après un développement fixé par le Créateur, dépérit; tout ce qu'il acquiert de nouveau le ſurcharge; les organes s'épaiſſiſſent; les mouvemens s'embarraſſent; le ſentiment s'affoiblit; &, ſoit que la maladie hâte la mort, ou que la vieilleſſe l'amene lentement, elle porte enfin le coup fatal, & nous réduit en pouſſiere: *Factum eſt ut moreretur.* Le malheureux accablé du poids de ſes infirmités, en proie à l'indigence, exténué par la faim, privé des ſecours que notre dureté lui refuſe, finit bientôt une vie, qui n'eſt pour lui qu'un ſentiment plus vif des approches du trépas, & deſcend le premier dans le

tombeau : *Factum est autem ut moreretur mendicus*. Mais le riche ne tarde pas à le suivre. La mort, qui poursuit sa proie dans le palais des rois, comme dans la cabane des pauvres ; qui balance son dard sur les têtes superbes, comme sur celles qui sont humblement penchées ; qui se rit de nos larmes, & qui se plaît à troubler nos joies ; la mort qui menace tout ce qu'elle ne frappe pas, & qui frappe enfin tout ce qu'elle a menacé, n'épargne pas ce mortel heureux dans le sein de la mollesse : *Mortuus est autem & dives*. Voilà donc le riche & le pauvre confondus dans la même poussiere. Et quel nouvel ordre de destinée commence avec cet instant qui termine leur vie ? L'un, privé de tout, n'éprouvant que des dégoûts & des souffrances, ne tenant à la vie, que par la soumission aux ordres de la providence ; prêt à vivre, pour achever sa pénitence, mais plus empressé de mourir, pour consommer son sacrifice ; supportant patiemment les peines de son exil, mais soupirant toujours après le repos de la patrie, ferme avec joie ses yeux à la lumiere du jour, qui ne lui découvre que des objets de tristesse, & trouve dans la dissolution de ses liens fragiles, le commencement de son bonheur : l'autre,

heureux sur la terre, livré aux douceurs d'une vie molle, ne connoissant de félicité, que dans la satisfaction des sens, jouissant de tous les biens du monde, & y trouvant sa consolation, quitte, avec regret, ce qu'il a possédé avec tant d'attachement; & la privation de tout ce qu'il aime, devient la premiere peine des affections déréglées de son cœur: *Siccine separat amara mors?*

Son ame n'étoit ouverte qu'aux impressions qui flattoient sa vanité, ou qui retraçoient l'image du plaisir; l'éclat des grandeurs l'éblouissoit; l'ivresse des sens le tenoit dans l'enchantement; ses yeux, fixés sans cesse sur la figure du monde, & suivant, pour ainsi dire, la rapidité de ses mouvemens, voyoient toujours le phantôme à la même distance, & n'appercevoient pas qu'il échappoit à ses poursuites; il ne pensoit pas que des jours si brillans pouvoient être obscurcis par les ombres du trépas; la vivacité de ses attachemens l'étourdissoit sur la fragilité des créatures; le charme de sentir arrêtoit outet prévoyance, & le présent le séduisoit, jusqu'à lui faire perdre de vue l'instant qui devoit le suivre. Quelle surprise & quel désespoir, lorsque la mort l'arrache à ces biens qu'il s'empresse de rete-

nir, & le dépouille de tout ce qu'il aime, fans diminuer la force de fes affections! Elle vient enfin cette derniere heure; elle approche pour tous, & la voilà venue pour ce riche. Il fent qu'il eft emporté par une violence inévitable; les grandeurs, les richeffes, les plaifirs lui échappent; il ne lui refte que le péché; & les biens qu'il a poffédés avec le plus d'attachement, ne lui laiffent qu'une plus grande corruption dans le cœur: comme ces eaux gelées, dont le vil criftal fe fond entre les mains qui le preffent, & ne fait que les falir: *Siccine feparat amara mors?*

Le monde honore fa mémoire; on loue fes talens, fa libéralité, fon amitié commode, la douceur de fon commerce: la bienféance fait verfer des larmes à quelques proches, que l'intérêt confole; la vanité, qui va plus loin que nous, orne encore fa pompe funebre; la magnificence brille au milieu des débris de fa grandeur: des marbres retracent fon image, & confervent la fraîcheur de fes traits que la mort a déjà flétris. Mais, que lui fervent des éloges qu'il n'entend pas? un vain appareil qu'il ne peut voir, des monumens qui font fouvenir qu'il a été, en faifant penfer qu'il n'eft plus? *Sepultus.* Il eft

vrai que son ame survit à la dissolution de son corps, & ne devient pas la proie du tombeau ; & c'est là le comble de son infortune. La vengeance divine, qui le poursuit avec une force infatigable, lui ôte la ressource du néant, & lui conserve l'immortalité, pour prix de ses crimes. Tandis que ce corps, dont il a fait son idole, est entraîné dans le débris universel, & perd jusqu'à son nom dans la poussiere, son ame entre dans ce séjour d'horreur, où l'on ne respire, que pour souffrir ; où tout est vie, & tout est douleur ; où les peines sont sans mesures, & où l'activité suffit aux peines ; où l'excès des tourmens, loin d'amener la langueur, ranime les forces, pour augmenter les supplices ; où les remords nourrissent la fureur ; où la fureur impuissante se tourne en désespoir, où le déspoir, toujours joint à la conviction de l'inutilité de ses efforts, prend en horreur cette vie qu'il ne peut détruire, & rend insupportable le sentiment même de l'existence : *Sepultus est in inferno.* Là, tout ce qui a fait son bonheur sur la terre, augmente son infortune ; & les mêmes objets qui ont servi d'instrumens à ses passions, en deviennent le supplice. L'erreur donnoit tout le prix à cette ombre de féli-

cité, qu'il poursuivoit sans cesse ; car on ne peut être véritablement heureux sur la terre, que par les espérances de la foi. Il faut se transporter dans l'avenir, & jouir des biens que l'on espere, pour goûter des satisfactions solides. Le monde présent ne peut nous suffire, lorsque la vérité pese les biens qu'il nous offre ; il séduit dès qu'il nous attache : c'est l'ivresse de nos sens ; ce sont nos passions & nos espérances qui soutiennent son illusion ; le charme cesse, dès que la réalité nous fixe, & que nous n'aidons plus, par nos erreurs, l'impuissance de ses attraits. Aussi ce réprouvé, qui cherchoit toute sa satisfaction dans les créatures, & qui croyoit l'y trouver, tombe dans le désespoir & les remords, aussitôt que ses yeux s'ouvrent à ce grand jour de l'éternité, qui montre toutes choses comme elles sont, sans prestige, sans nuage, sans ce prix factice que nos passions leur donnent. La vérité le tourmente aussitôt qu'elle l'éclaire. Il voit l'affreuse disproportion qui se trouve entre ses desirs & leur objet ; & cette vue devient son supplice. Hélas ! on sent à peine, pendant cette vie, les déchiremens cruels de la conscience, parce que tout y est distraction, & que le pécheur n'est jamais avec

ſon cœur ! Quel tourment, lorſque cette difformité ſera ſans ceſſe préſente, & que, l'ame repliée ſur elle-même, ſera toujours contrainte de ſe voir, & toujours forcée de ſe déteſter ! Ah ! mes freres, percez ces abymes dans le temps, pour n'y être pas précipités dans l'éternité. Voyez ce riche ſenſuel, qui leve enfin vers le ciel ſes yeux qu'il tenoit fixés ſur la terre : *Elevans autem oculos ſuos.* Il apperçoit, ce que vous verrez peut être un jour, un nouvel ordre, où tout eſt changé pour lui ; où il abhorre ce qu'il eſtimoit, où ce qui le flattoit le tourmente, où ce qu'il voudroit aimer, le rejette ; un ordre, où la clémence divine mépriſée devient une ſévérité inflexible ; où ſa patience laſſée, ſe change en une vengeance implacable. Il voit de loin ce Dieu qu'il oublioit au milieu des charmes d'une vie ſenſuelle, que ſa foi lui découvroit à peine, & que ſon cœur ne deſiroit pas : une lumiere vive montre ce bien ſuprême dans tout ſon éclat, mais il n'eſt pas à ſa portée : *Vidit à longè.* La gloire & la bonté du Très-haut, réveillent dans ſon cœur les deſirs les plus vifs ; ſon ame s'élance ſans ceſſe vers cet objet ; & le poids de ſon iniquité la fait retomber ſur elle-même ; tout ſon être, tous ſes penchans l'en-

traînent dans le ſein de Dieu ; & la main, qui imprime ſes mouvemens dans ſa volonté, le repouſſe avec une force invincible. Ainſi, en proie tout à-la-fois à un amour impuiſſant, & à une haine déſeſpérée, il ne peut ni s'approcher de ce qu'il aime, ni s'éloigner de ce qu'il abhorre : *Vidit à longè.*

Oui, mes freres, l'image de la félicité véritable, toujours préſente aux yeux de ce réprouvé, fera ſon plus grand tourment : car, quelle peine d'être privé de Dieu, & de le voir dans tout l'éclat de ſa gloire ; de connoître le prix de ſa bonté, & d'être écraſé ſous le poids de ſa colere ; d'unir ſans ceſſe le ſentiment de la plus grande miſere, avec l'idée diſtinčte du plus grand bonheur ; d'embraſſer du même regard les délices du ciel & les horreurs de l'enfer, ſans pouvoir détourner les yeux de ce contraſte affreux, qui donne aux deſirs plus de force, aux regrets plus de vivacité ! *Vidit Abraham à longè.* Il voit de loin le ſein d'Abraham ouvert, pour recevoir tous les juſtes, les vrais croyans, ceux qui ont préféré les eſpérances de la foi aux charmes de la vie préſente ; il ſe dit ſans ceſſe : voilà l'héritage qui m'étoit préparé ; voilà le Dieu pour lequel

j'étois créé, & j'y ai renoncé pour des songes; j'en suis privé pour avoir goûté des plaisirs d'un instant : *Recepisti bona in vitâ tuâ.* Eternelle vérité, tu ne brilleras donc plus que pour découvrir mes erreurs, mon injustice, la grandeur de mes pertes, la profondeur de ma chûte! Je voulois partager mon cœur entre le Créateur & la créature; goûter les délices de la chair, sans renoncer aux voluptés célestes; chercher le repos sur la terre, & le trouver encore dans le ciel; je m'endormois dans les plaisirs, sans être réveillé par les remords; je me croyois juste, avec cette indolence qui m'éloignoit des excès du vice. Ah! je reconnois trop tard que la mollesse seule est un crime dans un chrétien; qu'il ne peut trouver sa consolation sur la terre & dans le ciel; que la joie ne succede qu'aux larmes, & que c'est assez de n'avoir pas souffert pendant cette vie, pour être tourmenté dans l'autre : *Recepisti bona in vitâ tuâ.* Je confondois la sagesse humaine, avec la prudence du ciel; je prenois les ombres de la vertu, pour la justice chrétienne; je pensois que l'opulence me donnoit le droit de satisfaire tous mes goûts; j'aimois le luxe; les arts rassembloient autour de moi les plaisirs, les commodités, les

agrémens ; tout cela me paroiſſoit innocent, pourvû que les droits de l'humanité fuſſent reſpectés dans mes ſemblables ; j'oubliois que j'étois pécheur ; que le deſir ſeul du pardon devoit animer la conduite de ma vie ; que l'état de coupable formoit pour moi un nouvel ordre de devoirs envers la divinité, & qu'il falloit appaiſer ſa juſtice, avant que d'uſer des bienfaits de ſa clémence : *Recepiſti bona in vitâ tuâ.*

Inſenſé ! je prenois en pitié les mœurs auſteres de ces fideles enſevelis pour le ſiecle ; je les regardois comme des victimes qu'une fauſſe piété dévouoit au malheur ; le zele qui les armoit de ſévérité contre eux-mêmes, me paroiſſoit farouche ; je diſois, comme tant d'autres : Quelle étrange maniere d'honorer la divinité, en ſe privant des biens que ſa bonté répand ſur nous ! Ces juſtes ne ſont-ils donc ſur la terre, que pour déteſter le jour qui les éclaire ? Leur cœur ne s'ouvre plus à la joie ; ils n'entendent pas la voix du plaiſir ; la triſteſſe, le dégoût, la langueur, les environnent : ils ſont ſûrement malheureux, ou inſenſibles ; il faut plaindre leur ſtupidité ou leur erreur : *Nos inſenſati æſtimabamus vitam illorum inſaniam.* Les voilà, cependant, ces hommes qui

n'étoient pour le monde, que des objets de rebut ou d'indifférence : la vérité les venge du mépris de notre orgueil ; le Dieu de gloire & de magnificence les reçoit dans son sein ; ils entrent dans la paix du Seigneur ; ils jouissent de son royaume éternel : *Ecce quomodò computati sunt inter filios Dei.* Ce mendiant, couvert d'ulceres, qui traînoit à ma porte les restes languissans d'un cadavre animé, dont le spectacle hideux frappoit mes yeux, sans émouvoir mon cœur, dont les maux extrêmes, loin d'exciter dans mon ame, cette compassion qui rapproche de l'infortuné, faisoit naître ce dégoût qui en éloigne ; Lazare, que je ne daignois pas honorer d'un seul regard sur la terre, est revêtu de gloire dans le ciel : ses os arides sont plus brillans que la lumiere ; ses larmes sont essuyées ; des délices toujours nouvelles seront son partage ; & la vue de son bonheur ne fera qu'augmenter mon infortune : *vidit Abraham à longè, & Lazarum in sinu ejus.*

C'est ainsi que le présent & le passé se réunissent pour tourmenter ce réprouvé, & que ses affections terrestres, que le charme des passions rendoit si douces, se changent en regrets, lorsque la vérité dissipe le prestige. Du fond

de cet abyme, vous leverez les yeux vers le ciel, vous qui, malgré les lumieres d'un esprit droit, & les sentimens d'une ame honnête, ne suivez d'autre regle, dans votre conduite & dans vos jugemens, que les maximes du monde; qui flattez les vices qu'il supporte; qui rougissez des vertus qu'il censure; qui tournez en ridicule la conduite de cette femme fidele, qui embellit sa retraite par la pratique des devoirs, & trouve toute sa consolation dans son époux, toute sa gloire dans ses enfans; de cette veuve respectable, qui, après avoir enterré tout amour humain, avec des cendres chéries, met son espérance en Dieu, & passe ses jours dans la priere; vous les verrez alors jouissant du prix de leurs vertus, enivrées de plaisirs purs & inaltérables, heureuses tout-à-la fois par leur séparation du monde qu'elles ont méprisé, & par la possession du Dieu qu'elles ont servi: *Vidit à longè.* Vous leverez encore les yeux vers le ciel, hommes impitoyables, & cependant voluptueux & sensibles, qui ne jettez jamais de regards compatissans sur les malheureux, vous que le plaisir rend cruels, & que la mollesse endurcit; vous verrez alors dans le séjour de la félicité, ce pauvre,
dont

dont vous avez méprifé les larmes ; cet orphelin, que vous avez abandonné aux rigueurs de l'indigence, ce malade, que vous n'avez pas fecouru dans les bras de la mort : vous comparerez leurs peines avec leurs délices ; vos fauffes joies, avec vos tourmens ; & ce parallele accablant fera toujours préfent à votre efprit : vous toucherez au moment, où la mémoire de la vie la plus brillante, ne vaut pas le fouvenir d'un verre d'eau, préfenté par la charité, & ne fait qu'augmenter le regret de l'avoir refufé ; vous implorerez en vain la miféricorde, dont les tendres mouvemens font inconnus à votre ame. Ce ne fera plus le temps de la bonté paternelle. Vous direz, Pere Abraham ! ayez pitité de moi : *Pater Abraham ! miferere meî* ; & ce cri de votre douleur ne fera que réveiller la vengeance de Dieu : vous aurez recours à cette bienveillance, qui n'avoit jamais attendri votre ame fur les maux de vos freres ; vous fupplierez Lazare de tremper le bout de fon doigt dans l'eau, pour rafraîchir votre langue, *Mitte Lazarum* : mais il fera fourd à vos prieres, comme vous étiez fourd à fes gémiffemens ; & cette infenfibilité, qui étoit en vous un crime, l'effet des paffions, de la dureté, de l'indifférence, fera en lui une vertu,

une ſuite de l'ordre, de la vérité, de la ſoumiſſion à la juſtice éternelle. Ainſi, rien ne changera pour vous; ni la colere de Dieu, ni la haine de vos freres, ni leurs conſolations, ni vos tourmens, parce que tout ſera ſelon les loix d'une volonté inflexible. L'arrêt terrible, la ſentence irrévocable ſera portée : Allez, maudit ; précipitez-vous dans les feux éternels : *Crucior in hâc flammâ.* Alors commenceront, pour ne plus finir, les pleurs, les grincemens de dents, la rage & le déſeſpoir. Et qui pourroit décrire l'horreur de ces ſupplices ? Les images mêmes dont l'Eſprit ſaint ſe ſert, ſont trop foibles ; ces images effrayantes, qui repréſentent les réprouvés, frappés tout-à-la-fois dans le corps, de peſte, de pauvreté, de froid & de chaud ; dans l'eſprit, de folie, de ſéchereſſe, de fureur. Le ciel eſt d'airain brûlant ſur leurs têtes ; & la terre, de fer ardent ſous leurs pieds. *Cœlum quod ſuprà eſt, æneum ; & terra quam calcas, ferrea.* Leur roſée n'eſt que la pouſſiere des cadavres ; leur lumiere n'eſt qu'une ſombre lueur, qui augmente l'horreur de ces lieux de triſteſſe : c'eſt là qu'ils ſe trouvent dans l'eſclavage de leurs plus cruels ennemis ; dans la faim, dans la ſoif, dans l'indigence de tout, parce qu'ils n'ont pas voulu ſervir Dieu dans

l'abondance de leurs biens : *Eò quòd non ſervieris Domino Deo tuo.* Le Seigneur qui veille ſur leur iniquité, ne ceſſe de les briſer ; il met ſa face contre eux, pour écraſer leur orgueil : ils ſeront à jamais ſous cette verge impitoyable, ſous cette main puiſſante, qui frappe ſans s'affoiblir, & qui ne fait que des plaies incurables. *Crucior in hâc flammâ.* Je ſouffre des maux cruels dans cette flamme, dit cette ame malheureuſe ; & l'eſpérance qui adoucit tout, ne ralentit plus ce cri de la douleur : le temps qui nourrit l'eſpoir, en amenant le changement, ne meſure plus la durée de ſes peines ; elles n'ont d'autres bornes, que celles de l'éternité, où rien ne finit, rien ne paſſe, rien ne change ; où l'on eſt malheureux ſans reſſource, comme l'on eſt heureux ſans crainte, parce que tout y eſt, pour ainſi dire, en un ſeul inſtant, ce qu'il ſera toujours. *Magnum chaos firmatum eſt.* Un grand abyme ſépare ce réprouvé du ſein d'Abraham ; il ne peut s'en rapprocher ; il n'apperçoit plus de terme à ſes malheurs : la prévoyance de l'avenir eſt encore plus funeſte pour lui, que le ſentiment du préſent ; il s'efforce en vain de dérober à ſa penſée, la durée de ſon ſupplice. La juſtice divine met toujours ſous ſes yeux

cette image terrible de l'éternité, qui, après des millions de siecles écoulés, laisse encore la même distance entre le commencement & la fin de ses peines : *Magnum chaos firmatum est inter te & me.*

Quelle séparation, mes freres ! Et pouvons-nous y penser sans frémir ? Plus de commerce entre le ciel & la terre ; plus de société entre les élus & les réprouvés ; tout l'amour d'un Dieu qui se répand sur les uns, toute sa colere qui écrase les autres. Un abyme immense entre le séjour de la félicité, & celui de l'infortune ; la grace, qui pouvoit combler cet abyme, reste sans action, & la vengeance qui le creuse, agit sans cesse. Plus de crainte de décheoir du bonheur, dans les justes ; plus de retour à espérer, pour les coupables : *Magnum chaos firmatum est.* Quand nous vous proposons ces vérités qui ont fait trembler les Césars sur le trône ; quand nous vous parlons des feux allumés par la vengeance divine, & que nous sommes alarmés de la sécurité que les menaces terribles, répandues dans les livres sacrés laissent dans vos ames, vous nous répondez que personne n'est revenu de l'autre monde, pour savoir ce qui s'y passe. Ces objets, ajoutez-vous, sont bien confus dans le lointain

nous les croyons ſans les voir. Les biens préſens, au contraire, ſont entre nos mains; ils affectent tous nos ſens. Faut-il s'étonner que leur impreſſion l'emporte ſur la foi de l'avenir? Nos frayeurs ſeroient extrêmes, & notre converſion ſeroit aſſurée, ſi un ſeul de ces malheureux venoit nous raconter les peines qu'il endure: *Si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent.* Ah! mes freres, eſt-il donc beſoin de reſſuſciter les morts, de vous préſenter des ſpectres, pour ranimer votre foi? N'avez-vous pas Moïſe & les prophetes? Conſultez ces oracles, ſi vous croyez à l'autorité des écritures: leur témoignage doit ſuffire. Si vous n'y croyez pas, de nouveaux miracles ne ſerviront qu'à vous rendre plus inexcuſables, puiſque l'incrédulité, qui a tant d'oppoſition avec les vérités du ſalut, n'a jamais aſſez de preuves: *Si Moyſen & prophetas non audiunt, neque ſi quis ex mortuis reſurrexit, credent.* Vous voudriez ſavoir ce que l'on ſouffre dans les enfers? Eh bien! dit ſaint Jean Chryſoſtôme, voilà les abymes ouverts; voilà un réprouvé, qui expoſe à vos regards l'horreur de ſon ſupplice: les remords le déchirent; les flammes le dévorent; il ne peut obtenir une goutte d'eau, pour étancher ſa ſoif; le ſpectacle

de ses tourmens est sous vos yeux ; vous entendez les cris de son désespoir : *Crucior in hâc flammâ.*

Il ne reste plus qu'à examiner si son malheur peut vous être commun, & quelle conséquence vous devez en tirer pour la conduite de votre vie. Je vous demande donc, sans séparer ma cause de la vôtre, sans me rassurer sur la sainteté d'un ministere qui me rend peut-être plus coupable, si le souverain juge venoit à cet instant faire la grande séparation des bons & des méchans ; si les consciences étoient ouvertes, & si la mort dirigeant ses coups, choisissoit les victimes que le péché dévoue à la vengeance éternelle : *Factum est autem ut moreretur* ; quel est celui d'entre nous qui ne doive pas craindre d'être frappé dans les dispositions où il se trouve ? Quel est le riche qui n'a pas vécu dans la mollesse ? Quel est le Chrétien qui a porté sa croix ? Quel est le coupable qui a satisfait à la justice divine ? Quel est l'arbre chargé de fruits, & qui ne seroit pas jetté au feu, si la cognée le séparoit de ses racines ? *Sepultus est in inferno.*

Changeons donc, mes freres, puisqu'autrement nous ne pouvons éviter de tomber entre les mains d'un Dieu

vengeur : convertissons-nous dès ce moment : ne mettons pas notre confiance dans une pénitence tardive, qui est toujours incertaine. Que les pauvres supportent avec patience les peines de leur état ; que les riches les soulagent dans leurs besoins ; qu'ils soient miséricordieux, modestes, laborieux, pénitens, détachés de tout au milieu de leur abondance, afin que le sein d'Abraham les réunisse à jamais dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SECOND.



TABLE

DES

SERMONS

Contenus dans le Tome, II.

Fin de la Table du Tome II.

